

## DU MÊME AUTEUR

(A LA MÊME LIBRAIRIE)

---

**Excursions archéologiques en Grèce** (*Mycènes, Délos, Athènes, Olympie, Éleusis, Épidaure, Dodone, Tirynthe, Tanagra*). 1 volume in-18 jésus, contenant 8 plans, broché..... 4 fr.

*Ouvrage couronné par l'Académie française. — Prix Montyon.*

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,  
y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

---

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 312-1901.

CHARLES DIEHL

Correspondant de l'Institut  
Chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris

---

*En*

# *Méditerranée*

Promenades d'histoire et d'art

SPALATO ET SALONE  
EN BOSNIE-HERZÉGOVINE  
DELPHES — L'ATHOS  
CONSTANTINOPLE-CHYPRE ET RHODES  
JÉRUSALEM

Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

1901

Tous droits réservés.

A MONSIEUR L. OLIVIER

DIRECTEUR DE LA REVUE GÉNÉRALE DES SCIENCES

*Cher monsieur,*

*C'est aux croisières qu'a organisées en ces dernières années la Revue générale des Sciences que je dois d'avoir vu ou revu les pays et les monuments dont parle ce livre. C'est aux voyages faits avec vous que ces pages doivent leur naissance. Elles vous reviennent donc en quelque façon : et c'est pourquoi j'ai double plaisir à vous les dédier, comme un souvenir de nos navigations communes, comme un témoignage de ma cordiale amitié.*

*Ch. D.*

# EN MÉDITERRANÉE

---

## CHAPITRE I

### Dans la Dalmatie romaine.

---

#### I. LE PALAIS DE DIOCLÉTIEN A SPALATO

Le 1<sup>er</sup> mai 305, dans la plaine de Nicomédie, en présence des grands dignitaires de la cour, des détachements de l'armée, du peuple assemblé, Dioclétien, vieilli, malade, lassé du fardeau de l'empire, abdiquait solennellement le pouvoir qu'il avait exercé pendant vingt années. Puis, ayant déposé la pourpre et désigné ses successeurs, en hâte le vieil empereur se jetait dans une voiture close; une dernière fois, comme en cachette, il traversait les rues de sa capitale, et quittant l'Orient pour toujours, il allait s'enfermer dans la somptueuse retraite que depuis quelque temps déjà il se préparait en Dalmatie. Par un de ces sentiments d'âme simple assez naturels chez le soldat de fortune qu'il était, Dioclétien avait voulu vivre ses derniers jours près des lieux mêmes où jadis il avait commencé sa vie : sur le



rivage de l'Adriatique, à côté de la ville de Salone, où probablement il était né, il avait fait bâtir son palais dans l'un des sites les plus charmants du littoral dalmate, entre la montagne couverte de bois et de vignobles, qui dessine à l'horizon un vaste amphithéâtre, et la mer parsemée d'îles, qui semble un grand lac paisible et bleu. Pourtant, en descendant du trône, en renonçant volontairement aux joies et aux soucis de l'autorité suprême, Dioclétien, par un sentiment naturel encore chez l'impérial parvenu qu'il était, ne pouvait oublier qu'il avait été le maître du monde, et il n'entendait point qu'on l'oubliât. Il avait voulu que sa retraite dernière fût immense et magnifique, décorée de monuments somptueux, parée de tous les luxes et de tous les raffinements de l'art, capable de recevoir aussi l'armée de serviteurs, de gardes, de courtisans, dont prétendit jusqu'à la mort s'entourer le vieux souverain : et ainsi le palais de Dioclétien grandit aux proportions d'une ville, et, en effet, quelques siècles plus tard une ville devait s'y loger tout entière.

Par une singulière fortune, ce monument, l'un des plus remarquables, l'un des plus précieux que nous ait laissés l'antiquité romaine, nous est parvenu, sinon intact, du moins assez bien conservé pour qu'il vaille d'être étudié avec quelque attention. Lorsque, trois siècles environ après la mort de Dioclétien, l'invasion barbare s'abattit sur Salone, les habitants de la ville saccagée, fuyant devant la menace des Croates, allèrent chercher un refuge derrière les murailles ébranlées, mais solides encore, du palais impérial maintenant désert; au flanc des remparts et des tours, dans l'intérieur des vastes salles vides, dans l'entre-colonnement des portiques, ils accrochèrent leurs pauvres et misé-

rables demeures : et ainsi naquit Spalato. Sans doute, dans cette transformation, bien des débris de l'antiquité disparurent; sans doute, à mesure que la cité nouvelle s'organisa et vécut, bien des restes vénérables furent sacrifiés aux exigences de la vie journalière. Mais, pour la défense de la ville, toujours il fallut conserver la vieille enceinte protectrice du palais impérial; pour les besoins de la vie religieuse, on trouva commode d'employer les plus somptueux des monuments qu'avait légués l'époque païenne, et par là on les sauva. Aujourd'hui encore les remparts séculaires élevés par ordre de Dioclétien enserrent le noyau du moderne Spalato; dans l'intérieur de la cité, les édifices principaux subsistent, tels ou à peu près que les fit jadis construire une volonté toute-puissante; et nulle part peut-être, dans le monde entier, l'empire romain à son déclin n'a laissé de lui une plus magnifique et plus vivante image. Les savants qui ont étudié le palais de Spalato le considèrent avec raison comme « un de ces monuments si rares qui en apprennent plus sur une époque que toute une histoire <sup>1</sup> »; et les profanes qui l'ont vu n'en sentent pas moins profondément l'incontestable majesté. « Spalato, écrit dans ses *Mémoires* le maréchal Marmont, est un des lieux dont les restes donnent la plus haute idée de la grandeur romaine... Que sommes-nous donc, nous autres modernes, à côté d'une pareille puissance et d'une semblable grandeur? »

Salone, où selon une tradition très vraisemblable Dioclétien naquit, a eu de moins heureuses destinées que le palais de Spalato où il est mort. De l'antique

1. A. Dumont, *Le Balkan et l'Adriatique*, p. 243, Paris, 1874.

capitale de la Dalmatie romaine, de la riche et florissante cité qui passait, dans l'imagination des gens du moyen âge, pour avoir égalé en étendue la moitié de Constantinople, il ne reste aujourd'hui que des ruines : débris de murailles et de tours, de théâtres et d'amphithéâtres, débris surtout de basiliques chrétiennes, que les fouilles, commencées au début de ce siècle, poursuivies en ces vingt dernières années avec une activité et un bonheur particuliers, ont fait lentement surgir de cette terre désolée. Mais, toutes mutilées qu'elles sont, ces ruines ne manquent ni de grandeur ni d'éloquence : elles disent ce que furent, dans Salone chrétienne, l'histoire et les progrès du christianisme naissant ; et ainsi, par un piquant contraste, en face du plus ardent adversaire que l'Église ait connu et maudit, elles évoquent le souvenir et les gloires des martyrs qui tombèrent victimes de la persécution de Dioclétien. Et par là l'étude des fouilles de Salone complète en quelque manière la visite du palais de Spalato : comme lui elles font revivre cet empire romain finissant, aux apparences robustes et magnifiques encore, mais que déjà la barbarie menace et que le christianisme transforme ; comme lui, elles offrent l'exacte image de cette civilisation vieillissante où, sous le manteau suranné des traditions anciennes, déjà l'on voit monter les germes d'un nouvel avenir.

## I

Le palais de Dioclétien, qui fut pendant des siècles Spalato tout entier, n'en est plus aujourd'hui que la moindre partie : aussi est-il un peu malaisé d'abord,

entre les vastes faubourgs qui de toutes parts encerclent la vieille cité, de reconnaître les restes de l'antique résidence impériale. Ce qui frappe bien plutôt le regard, quand de la mer on découvre la ville, c'est le campanile de la cathédrale, le haut campanile roman qui jadis montait svelte et élégant dans le ciel, et qu'emprisonne depuis quinze ans, pour les besoins d'une complète et trop lente restauration, une lourde armature de charpente du plus disgracieux effet. Pour démêler, entre les maisons modernes qui la prolongent ou la masquent, la façade du palais qui regardait le golfe, il faut plus d'attention et d'effort; et une fois qu'on l'a découverte, elle paraît, cette façade, un peu décevante et mesquine, entre les mesures qui en cachent la base, les terrasses modernes qui en couronnent le faite, avec ses innombrables petites fenêtres carrées percées au hasard dans l'épaisseur de la muraille, et, tristement engagée dans la maçonnerie qui bouche les arcades, la longue rangée des colonnes qui formaient jadis, de ce côté du palais, un vaste et lumineux portique ouvert sur l'infini des flots. Mais descendez à terre, franchissez la poterne qui, aujourd'hui comme autrefois, est, du côté du port, la seule entrée du palais; traversez le long couloir souterrain qui serpente parmi les antiques substructions de l'édifice; marchez au hasard, surtout lorsque la nuit est close, à travers les rues étroites de la vieille cité endormie et déserte, et bientôt vous sentirez l'impression profonde, le charme mystérieux de l'ancienne demeure de Dioclétien. C'est ainsi qu'à ma première visite j'ai vu d'abord Spalato, à la douteuse clarté d'une nuit de lune, et j'ai gardé vivant dans mon souvenir le sentiment de surprise étonnée et charmée, lorsque, au sortir de l'obscur pas-

sage qui vient de la mer, brusquement la grande place du Dôme m'apparut doucement lumineuse, avec ses colonnades puissantes, ses hauts escaliers montant aux portiques du mausolée impérial, le large fronton du péristyle précédant les appartements particuliers du prince, et partout, jetée à la courbe des arcades, répandue sur la masse des architraves énormes, la broderie luxueuse d'une ornementation presque orientale. Dans la nuit claire, on entrevoit, à travers les arcades de la place, d'autres portiques encore qui, sur le pourtour du dôme, détachent en noir leurs lignes vigoureuses sur le ciel; de l'autre côté, au bout d'une étroite ruelle, un portail de pierre, à l'encadrement ciselé comme une orfèvrerie, annonce un autre monument romain; ailleurs, dans l'ombre du haut campanile, qui par-dessus les colonnes dresse sa silhouette légère, un sphinx de granit semble rêver, nonchalamment étendu entre deux colonnes. Et l'œil peut bien s'amuser au pittoresque contraste qu'offrent, dans ce décor antique, les rudes sculptures disposées à la courbe du portail, les balcons renaissance ou les chapelles rococo incrustés dans l'entre-colonnement des portiques : bien vite ces disparates s'effacent, et un seul souvenir subsiste, celui de l'empereur qui fit bâtir ces étonnantes merveilles; une seule impression demeure, d'admiration étonnée et ravie, devant cet ensemble d'édifices qu'on a joliment appelé « un morceau d'histoire pétrifiée ». Et c'est ainsi dans le vieux Spalato tout entier. Certes il y a bien du charme dans ces jolis palais vénitiens qui rappellent le temps où le lion de Saint-Marc tenait sous sa rude griffe le littoral dalmate : avec leurs hautes portes blasonnées, leurs fenêtres trilobées, leurs cours où sur la balustrade des

escaliers extérieurs quelque vieux et splendide tapis d'Orient met parfois une note lumineuse, ils semblent un fond de tableau fait à souhait pour un Gentile Bellini ou un Carpaccio. Mais l'impression antique est la plus forte. C'est qu'au bout de chaque rue de cette ville minuscule se dresse la masse encore formidable des remparts du palais impérial; c'est que, pour en sortir, il faut franchir la double enceinte des portes massives, bastionnées comme des portes de citadelle, qui jadis en défendaient l'accès; et dans la cité même, chaque maison presque garde quelque débris ancien, et le chant des vigneron qui mettent en fûtaille le vin nouveau des coteaux dalmates alterne avec le bruit des métiers à tisser sous les obscures voûtes romaines, où le soir des feux rougeâtres allument dans l'ombre de dansantes clartés.

Il devient dès lors assez facile de se figurer ce qu'était autrefois le palais de Dioclétien, et déjà à plusieurs reprises on s'est appliqué à en relever le plan et à en restituer la disposition originale. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, un architecte anglais, Adam, donnait, dans un grand ouvrage in-folio, une restauration complète et minutieusement détaillée de la résidence impériale<sup>1</sup>. Un peu plus tard, au commencement de ce siècle, le Français Cassas reprenait le même travail et à l'étude attentive des monuments demeurés intacts, joignait, lui aussi, un essai de restitution<sup>2</sup>. Malgré le mérite de ces recherches et le réel intérêt qu'elles offrent, il entre pourtant dans ces restaurations trop peu de rigueur scientifique

1. Adam, *Ruins of the palace of the emperor Diocletian at Spalato in Dalmatia*. Londres, 1764.

2. Cassas, *Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie*. Paris, 1802.

et beaucoup trop de libre fantaisie, pour qu'il n'en faille faire emploi qu'avec une extrême prudence. Aussi bien les travaux importants entrepris en ces dernières années par la sollicitude du gouvernement autrichien, soit pour démolir les constructions parasites qui défigurent les édifices antiques, soit pour restaurer les plus considérables de ces monuments, ont-ils fourni pour l'étude du palais de Spalato de nouvelles et plus précieuses informations. Dès 1830, on avait dégagé la plus belle des portes extérieures du palais, la *Porte Dorée*, des masures qui l'environnaient et des amas de terres rapportées qui en cachaient la base; on a plus récemment commencé une œuvre plus méritoire encore. On a fait disparaître les maisons établies entre les arcades du portique qui borde à l'est la grande place, et une partie de celles qui enveloppaient le mausolée de Dioclétien, devenu depuis le moyen âge la cathédrale de la cité; pendant cinq années, dans l'édifice fermé au culte, on a, sous la haute direction d'un architecte distingué de Vienne, M. Hauser, procédé à une savante et minutieuse restauration; et lorsque, le 24 mai 1885, en présence de l'archiduc Rodolphe, l'église fut solennellement rouverte aux fidèles, pour la première fois depuis des siècles, le monument reparut dans toute son imposante majesté. Actuellement, on s'occupe à réparer la rotonde qui formait le vestibule du palais; on achève la restauration du campanile, commencée en 1887, et déjà il est question d'abattre les maisons qui obstruent les arcades du portique occidental. Sans doute ces travaux, si attentivement qu'ils aient été conduits, ne vont point sans quelque inconvénient. Le souci, louable en soi, de distinguer nettement aux yeux les restitutions modernes a taché de laides plaques blan-

ches la patine sombre des monuments; la réparation du campanile tend trop souvent à devenir une complète reconstruction, et mettra, quand elle sera terminée, au milieu des colonnades antiques, un édifice d'une trop fraîche et trop éclatante nouveauté. Sans doute encore, pour mener à bien l'entreprise, il a fallu depuis des années encombrer la moitié de la place du Dôme d'un chantier de construction, qui enveloppe l'un des portiques, masque le campanile et défigure la façade de la cathédrale; et enfin, pour achever l'œuvre, et retrouver les dispositions essentielles de l'habitation impériale, il faudrait proprement démolir la ville tout entière; et c'est là une satisfaction que ne saurait exiger vraiment l'archéologue même le plus passionné et le plus intransigeant. Il n'importe : on ne saurait trop chaleureusement remercier les hommes de mérite qui jalousement ont veillé à la conservation des monuments de Spalato et n'ont pas cessé d'appeler sur eux la sollicitude des pouvoirs publics, les Lanza, les Carrara, les Glavinitch, et par-dessus tout le conservateur actuel du Musée, l'heureux et savant explorateur des ruines de Salone, Mgr Fr. Bulitch. Tous ceux qui ont visité Spalato connaissent cet homme distingué, formé aux meilleures méthodes de l'érudition contemporaine, qui serait en tout pays un savant d'une réelle et incontestable valeur, et dont la Dalmatie s'honore à juste titre; tous savent avec quel infatigable obligeance il se met tout entier au service de ses hôtes, avec quelle grâce-courtoise il fait les honneurs de ce Spalato dont il connaît chaque pierre et qui est proprement son domaine, de quelle chaude et ardente parole aussi il sait revêtir les enseignements d'une science profonde et sûre. A deux reprises, j'ai eu la bonne fortune de



visiter, sous la conduite de Mgr Bulitch, les monuments antiques de Spalato et le musée dont il est le véritable créateur; j'aurai l'occasion de dire plus loin quelles belles découvertes il a faites à Salone, et à quel degré éminent il a eu parfois ce don de divination, fondé sur la science, qui est la marque des grands explorateurs. Mais je me serais fait reproche de ne point rappeler dès maintenant tout ce que doit aux efforts persévérants, aux savantes recherches de Mgr Bulitch la connaissance exacte et précise que nous pouvons aujourd'hui avoir de l'antique palais de Dioclétien <sup>1</sup>.

## II

Lorsque, deux siècles environ avant Dioclétien, l'empereur Hadrien, âgé, malade, fatigué du pouvoir, voulut, lui aussi, se bâtir un asile pour ses derniers

1. A l'occasion du premier congrès d'archéologie chrétienne, tenu à Spalato au mois d'août 1894, Mgr Bulitch a publié, en collaboration avec MM. Jelitch et Rutar, un excellent *Guide de Spalato et Salone* avec cartes, plans et planches (Zara, 1894). En même temps, et pour la même circonstance, ont paru deux recueils d'articles d'histoire et d'archéologie, réunis sous les titres d'*Ephemeris Spalatensis* et d'*Ephemeris Salonitana*. Je dois beaucoup, et je tiens à le dire, à ces intéressants travaux. Il y a lieu également de consulter, sur Spalato et Salone, le livre un peu ancien déjà d'Yriarte, *Les bords de l'Adriatique* (Paris, 1878), deux intéressantes conférences de l'architecte Hauser, *Spalato und die römischen Monumente Dalmatiens* (Vienne, 1883), et avec le travail d'Eitelberger, *Die mittelalterlichen Kunstdenkmale Dalmatiens* (Vienne, 1884) l'important ouvrage de Jackson, *Dalmatia, the Quarnero and Istria* (Oxford, 1887). Il a paru en 1899 à Vienne un excellent *Guide* en Dalmatie, par M. R. Petermann. Il vient d'être traduit en français.

jours, il fit construire non loin de Rome l'élégante et célèbre villa de Tibur. Tous ceux qui ont visité les ruines de cette maison de campagne immense et charmante savent quelle en est la grâce originale et pittoresque. Ce n'est point un vaste et monotone palais, mais plutôt une incroyable suite d'édifices de toute forme et de toute dimension, dont nul plan d'ensemble ne paraît avoir réglé la disposition. Parmi les grands jardins traversés de fraîches eaux courantes, égayés de cascades jaillissantes, les bâtiments les plus variés et les plus riches se succédaient comme au hasard, dans un désordre où semble s'être amusée la spirituelle fantaisie du maître. A chaque pas, dans cette somptueuse résidence où Hadrien avait voulu rassembler autour de lui les vivants souvenirs des voyages qu'il avait tant aimés, c'était une surprise nouvelle, où l'imagination capricieuse d'un prince artiste et lettré s'était complue à évoquer tour à tour les gloires de la Grèce et les délices de l'Égypte; ailleurs c'étaient des bibliothèques, des salles de lecture et de théâtre, et aussi des nymphées et des thermes; et nulle part mieux que dans cette villa, qui porte si profondément sa marque, on ne comprend ce que fut cet empereur intelligent et fantasque, ami des plaisirs raffinés, épris de toutes les curiosités, amusé et séduit tout ensemble par cet Orient qui l'attira toute sa vie, un des souverains à coup sûr les plus attachants et les plus complexes qui se soit jamais assis sur le trône des Césars.

Rien ne ressemble moins à la villa de Tibur que le palais impérial de Spalato. Aussi bien Dioclétien était-il d'autre caractère que l'élégant et sceptique Hadrien. Né dans une condition obscure, fils de paysan, peut-être d'esclave, il avait fait toute sa

fortune dans les camps, et cette rude éducation militaire ne lui avait donné ni grandes curiosités d'esprit ni grands raffinements d'élégance. Sans doute, une fois monté sur le trône, il prouva qu'il était plus et mieux qu'un soldat heureux : il avait l'intelligence nette et froide, l'esprit souple et délié, la rare maîtrise de soi qui fait les grands politiques; mais s'il dut à ces qualités éminentes d'être un administrateur incomparable, un diplomate habile, un véritable homme d'État, jamais le parvenu qu'il était ne devint un lettré ou un artiste, un dilettante ou un raffiné. Au faite même des honneurs, toujours par quelque côté il resta peuple, par cette brutalité native qui, parfois, lui fit la main singulièrement rigoureuse et dure, par cette superstition paysanne, crédule aux oracles et confiante aux devins, par cet amour aussi des pompes magnifiques et solennelles dont il se plut à environner sa nouvelle majesté, comme s'il eût senti le besoin de parer sa personne de l'éclat d'un prestige étranger, et redouté la familiarité des camarades d'autrefois, devenus les sujets d'aujourd'hui. Le temps aussi où il vivait avait d'autres exigences. En cette fin si troublée du III<sup>e</sup> siècle, lorsque, chaque année, sur le Rhin, le Danube ou l'Euphrate, Francs et Alamans, Goths et Perses se ruaient à l'assaut de l'empire, on sentait sur toutes les frontières grandir lentement la menace de l'invasion barbare; et, malgré les efforts qu'il avait faits pour arrêter cette marée montante, Dioclétien avait trop d'esprit politique, un coup d'œil trop net et trop sûr, pour ne point sentir que c'en était fait à jamais de la paix romaine. Il avait vu d'autre part, et de trop près, avec quelle facilité on défait un empereur pour ne point prendre quelques précautions, même

dans sa retraite, contre des successeurs dont il n'ignorait point les rancunes ou les ambitions. Et c'est pourquoi, autant pour se garder contre la surprise d'une incursion barbare que contre les dangers, moins apparents et plus sérieux peut-être, qui pouvaient venir de Milan ou de Nicomédie, il voulut que son palais fût défendu comme une citadelle.

Et, de fait, par le dehors, cette résidence impériale a le redoutable aspect d'une forteresse. Par le plan, c'est un camp, un vaste rectangle d'environ deux cent quinze mètres sur cent quatre-vingts ; de toutes parts, de solides murailles l'entourent, hautes de dix-huit à vingt mètres, épaisses de deux ou trois, et couronnées jadis de chemins de ronde et de créneaux ; aux quatre angles du château fort, de massives tours carrées, dont trois subsistent encore, renforcent la défense, et dominant au loin la mer et la plaine. Au milieu de chacune des trois faces qui regardent la terre, une porte s'ouvre, flanquée de tours octogonales ; et, si la principale de ces entrées, celle qu'on nomme aujourd'hui la *Porte Dorée*, atteste, par la richesse pittoresque de sa décoration, le désir qu'on a eu de la rendre digne d'un palais impérial, sa voûte robuste et sombre, fermée jadis à chaque extrémité par de lourds battants de chêne ou de fer, montre le souci de la défense et dit les anxiétés du maître. Seule, la façade qui regardait l'Adriatique avait un aspect un peu moins sévère : un long portique à arcades, soutenu par cinquante colonnes doriques, y formait, à six ou sept mètres au-dessus du sol, une vaste et lumineuse galerie, où, sans sortir de ses appartements, Dioclétien pouvait en sécurité promener son impériale oisiveté. De ce côté, la mer toute voisine était à elle seule une défense ; mais,

par surcroît de précaution, cette façade somptueuse n'avait pour entrée qu'une étroite poterne dérobée, qu'un couloir souterrain mettait en communication avec l'intérieur du palais : sortie discrète et furtive, ménagée peut être pour les besoins du service impérial, et peut-être pour les dangers pressants, où il faudrait s'enfuir vers l'infini des flots.

A l'intérieur aussi, le plan général du palais était celui d'un camp. Deux grandes rues, qui unissaient l'une à l'autre les quatre portes de l'enceinte fortifiée, le traversaient du nord au sud et de l'est à l'ouest, se coupant à angle droit à peu près au centre de l'édifice. Là, à l'endroit même où, dans les camps romains, s'élève d'ordinaire le *prætorium*, une vaste cour intérieure occupait le milieu du palais. Par la beauté de ses proportions, la richesse de sa décoration, la magnificence des bâtiments qui l'avoisinaient, c'était, à ce qu'il semble, une des plus belles parties de la demeure de Dioclétien, l'une de celles où l'architecte s'était le plus appliqué à donner une haute idée de la toute-puissance impériale : et, de fait, aujourd'hui encore, toute défigurée qu'elle est, cette place, devenue le centre du moderne Spalato, comme elle l'était de l'antique palais, rappelle ce que l'empire romain nous a laissé de plus majestueux.

Sur les deux longs côtés de l'est et de l'ouest, deux portiques bordent la place, formés de hautes colonnes corinthiennes en granit d'Égypte et en marbre blanc ; sur leurs magnifiques chapiteaux s'appuient de grandes arcades ; et, plus haut, un puissant entablement sculpté dessine en vigueur ses lignes droites sur le ciel. Au fond de la place, vers le sud, s'ouvrait l'entrée principale des appartements impériaux. Un péristyle la pré-

cède, fait de quatre colonnes de granit rouge, qui supportent une riche architrave, et que surmonte la ligne triangulaire d'un fronton ; derrière ce portique, un portail surchargé de sculptures donne accès dans un grand vestibule circulaire où, dans les murailles de brique jadis revêtues de marbre, quatre niches se creusent pour recevoir des statues ; autrefois, une haute coupole, dont la naissance est à dix-sept mètres au-dessus du sol, couronnait l'édifice ; il n'en reste que des débris aujourd'hui. Enfin, derrière les colonnades de la place, sur le terrain qu'occupent maintenant des constructions modernes, deux vastes cours étaient ménagées, et, au centre de chacune d'elles, élevés sur de hauts soubassements qui les isolaient et les mettaient en valeur, se dressaient en face l'un de l'autre deux édifices qui subsistent encore. Jadis, lorsque à travers les arcades des portiques, ils apparaissaient, magnifiques et lumineux, dans le vaste espace libre réservé par l'architecte en avant des appartements impériaux, ces monuments devaient offrir au regard des perspectives d'une originalité bien pittoresque ; aujourd'hui qu'ils sont comme noyés au milieu des bâtiments modernes, on ne peut plus guère les juger qu'en eux-mêmes : mais, même ainsi, ils conservent une incomparable grandeur.

On a longuement discuté sur la destination de ces deux édifices, et successivement on les a baptisés des noms les plus divers. Dans le bâtiment de l'ouest, petite construction de forme rectangulaire, jadis précédée d'un portique, on a voulu tour à tour reconnaître un temple d'Esculape et le propre mausolée de Dioclétien. Il est plus vraisemblable que cette somptueuse chapelle, à la porte surchargée de sculptures, aux corniches richement ciselées, à la décoration intérieure plus

magnifique encore, avec sa frise couverte de bas-reliefs et sa curieuse voûte à caissons, était consacrée à la grande divinité dont Dioclétien avait, durant tout son règne, réclamé la protection spéciale, à ce Jupiter auquel il avait emprunté son propre surnom de *Jovius*. C'était donc la chapelle du palais ; c'est aujourd'hui le baptistère.

L'édifice de l'est est tout autrement important. Comme Auguste, comme Hadrien, comme bien d'autres empereurs, Dioclétien avait voulu, de son vivant, se préparer le tombeau somptueux où il irait dormir son dernier sommeil : c'est ce mausolée impérial qu'on doit, en toute certitude, reconnaître dans l'actuelle cathédrale de Spalato. Sans doute, il est un peu difficile, aujourd'hui, dans le monument tel qu'il nous est parvenu, de ressentir l'impression profonde qu'il faisait jadis éprouver. Depuis le jour où, vers le milieu de vi<sup>e</sup> siècle, l'archevêque Jean de Ravenne transforma en église chrétienne le tombeau du plus grand persécuteur du christianisme, et crut devoir, pour purifier l'édifice, violer la sépulture impériale et renverser les statues qui la décoraient encore, chaque siècle a plus ou moins altéré ou ruiné le plan original. Le xiii<sup>e</sup> siècle a doté le monument des curieuses portes de bois qui ferment le grand portail et de la chaire de marbre de l'intérieur ; le xv<sup>e</sup> y a élevé de beaux autels gothiques ; le xvi<sup>e</sup>, plus néfaste, a brutalement éventré des pans entiers de murailles, pour accrocher à l'antique mausolée une chapelle parasite ou un chœur postiche. Au dehors la construction du campanile n'a guère été moins funeste : pour l'élever, on a jeté bas le portique qui précédait le monument, et, chose plus grave, en intercalant maladroitement la masse énorme de la

haute tour romane entre la colonnade de l'atrium et la façade du dôme, on a aboli pour jamais les larges et nobles perspectives qu'avait si ingénieusement ménagées l'architecte de Dioclétien. Du moins, les restaurations modernes ont-elles débarrassé le mausolée des surcharges et des ornements sans valeur qui en défiguraient les lignes : et, aujourd'hui que l'on peut de nouveau saisir le plan primitif de l'édifice, en apprécier toute la savante élégance et l'originale beauté, on peut, sans exagération, souscrire à ce jugement d'un homme compétent, qui reconnaît dans le temple de Spalato « le mieux conservé, après le Panthéon de Rome, et, à beaucoup d'égards, le plus précieux des monuments que nous a légués l'architecture romaine <sup>1</sup> ».

Entre les arcades de la haute colonnade qui borde à l'est la place du Dôme, un escalier prend naissance, qui, par vingt-deux marches, conduit au soubassement sur lequel se dresse le mausolée. En avant de l'édifice, là où est aujourd'hui le campanile, un portique élevait jadis ses quatre colonnes surmontées d'un fronton, et, sur le palier, des deux côtés de l'escalier, s'allongeaient les deux grands sphinx chargés d'hiéroglyphes que Dioclétien avait fait apporter d'Égypte et que l'on conserve encore à Spalato. Puis, c'est le monument lui-même, un édifice de forme octogonale dont les murailles épaisses de trois mètres sont construites tout entières dans une belle pierre blanche tirée de l'île voisine de Brazza, et qu'entoure à l'extérieur une galerie de colonnes corinthiennes, jadis couverte par un plafond à caissons sculptés. Assez simple par le dehors, valant surtout par la noblesse des lignes, l'harmonie

1. Hauser, *Spalato*, p. 21-22.



des proportions, la beauté des matériaux, le mausolée se transforme au dedans en une pompeuse rotonde, toute décorée d'ornements, toute surchargée de sculptures. De hautes colonnes monolithes de granit égyptien et de rouge porphyre se superposent en deux ordres jusqu'à la naissance de la vaste coupole qui, à vingt et un mètres au-dessus du sol, dresse intacte, comme au premier jour, la courbe légère de ses briques savamment agencées. Au-dessus de chaque ordre, un riche entablement surmonte les colonnes, orné, jusqu'à la profusion, de rinceaux, de gouttes, de feuillages, et dont la pierre, déchiquetée en dentelle, est ciselée comme une orfèvrerie. Ce n'est pas tout : entre les colonnes supérieures, une frise couverte de bas-reliefs fait le tour de l'édifice, montrant, comme dans les mosaïques presque contemporaines de Sainte-Constante à Rome, tout un peuple de génies enfantins chassant ou combattant. D'autres soutiennent de longues guirlandes entre lesquelles sont sculptés des masques funéraires et des figures humaines, dont la signification a de tout temps fort préoccupé les habitants de Spalato. Au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle déjà, un voyageur racontait que les gens du pays, « entêtés du nom de Dioclétien », voulaient, à toute force, dans ces représentations, reconnaître l'image de l'empereur. Aujourd'hui encore, les archéologues locaux prétendent retrouver dans ces médaillons les portraits authentiques de Dioclétien et de sa femme, l'impératrice Prisca : mais, pour être ancienne, la tradition n'en demeure pas moins assez incertaine, et, quoique, dans un autre médaillon de la même frise, figure, en effet, comme un écusson, l'aigle impériale, il faut, jusqu'à démonstration plus probante, n'accepter qu'avec réserve cette séduisante hypothèse.

Une vieille légende, que connaissait au x<sup>e</sup> siècle déjà l'empereur byzantin Constantin Porphyrogénète, et qu'aujourd'hui encore on répète couramment à Spalato, a lié étroitement au mausolée impérial le souvenir des chrétiens persécutés par Dioclétien. D'après cette tradition, la crypte humide et sombre, ménagée, pour les besoins de la construction, dans le soubassement qui porte la rotonde, aurait servi de lieu de prison et de torture aux saints martyrs victimes des cruautés impériales. Il est à peine besoin de discuter cette histoire : mais elle est un curieux témoignage des sinistres légendes dont le christianisme victorieux entoura de bonne heure les derniers jours de son implacable adversaire. Ce ne fut point assez, pour la haine des chrétiens, que Dioclétien ait, vivant, assisté à la ruine de son œuvre, qu'il ait vu son système politique détruit, le christianisme, qu'il avait combattu par le fer et par le sang, légalement reconnu. Ce ne fut point assez qu'il ait souffert dans ses affections intimes, qu'il ait vu, sans pouvoir l'empêcher, sa fille prisonnière, dépouillée de ses biens, exilée. Il a fallu de plus dramatiques vengeances à la satisfaction des vainqueurs. Lactance montre le vieux souverain, abreuvé d'humiliations et d'outrages, traité « comme jamais ne le fut empereur vivant », et craignant pour sa vie même ; il le montre, dans son magnifique palais de Spalato, l'âme troublée de douleur, agitée de sombres pressentiments, refusant la nourriture, incapable de sommeil, errant à travers les salles désertes, le visage inondé de larmes, poussant de longs soupirs et de tristes gémissements : et il se réjouit de voir le persécuteur, si longtemps au comble de la fortune, accablé maintenant par la colère divine, et détestant l'existence même jusqu'à se laisser mourir

de douleur et de faim. Et le farouche pamphlétaire conclut, avec un accent de triomphe : « Où sont maintenant ces surnoms magnifiques et glorieux de Jovien, d'Herculien, que s'étaient attribués insolemment Dioclétien et Maximien ? Le Seigneur les a renversés ; il les a effacés de la terre. Célébrons donc le triomphe du Seigneur, célébrons nuit et jour par nos prières la victoire de Dieu. »

N'en déplaise à ce lyrique enthousiasme et à ces malédictions tragiques, la vérité est plus simple et moins sombre. A la veille même de sa mort, le vieil empereur recevait encore de la bouche de Constantin les titres respectueux de seigneur et de père, et quand il mourut paisiblement, à la suite d'une longue maladie, les honneurs ne manquèrent point à la mémoire du grand empereur païen. Comme à ses prédécesseurs, le Sénat lui décerna l'apothéose ; et comme il l'avait ordonné, sa dépouille mortelle, ensevelie dans un somptueux sarcophage, fut déposée, recouverte de la pourpre impériale, dans le mausolée qu'il s'était préparé. Sous la haute coupole, entre les murs revêtus de marbre, parmi les statues qui lui faisaient une dernière garde d'honneur, le vieil empereur reposa dans la discrète pénombre que versait l'unique fenêtre ouverte dans la rotonde sépulcrale. Il y devait reposer en paix, à peine troublé par les pas légers de quelque voleur furtif, jusqu'au jour où, au milieu du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, le christianisme, prenant cette fois une définitive revanche sur son persécuteur, força les portes massives qui fermaient l'édifice, dispersa au vent les cendres impériales, et mettant à leur place les reliques des martyrs, consacra au Dieu de l'Évangile le mausolée de Dioclétien.

Il faudrait maintenant, pour achever d'avoir l'exacte

image de ce qu'était dans sa magnificence compliquée et chargée le palais de Spalato, relever par la pensée les statues renversées, rendre aux sculptures noircies l'éclat de leur fraîcheur première, replacer à la voûte des coupoles les mosaïques aux vives couleurs et à la paroi des murailles de brique les revêtements de marbres précieux que Dioclétien avait à grands frais fait venir d'Orient ou d'Afrique, restituer en un mot les splendeurs abolies dont avait voulu, par politique plus encore que par goût, s'environner le souverain rentré dans l'ombre. Il faudrait surtout pouvoir faire renaître les parties de cette résidence à jamais disparues, celles dont les fondations dorment oubliées sous les maisons du moderne Spalato. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que toute la partie méridionale de la ville, en arrière du grand vestibule circulaire, était occupée certainement par les appartements impériaux; on voit encore dans toute cette région les substructions énormes, destinées à racheter la pente du terrain s'inclinant vers la mer, et au-dessus desquelles s'élevait, de plain-pied avec la grande galerie ouverte sur le golfe, l'habitation particulière de Dioclétien. Il est probable que la partie septentrionale du rectangle, voisine de la *Porte Dorée*, servait au logement des gens de service, de l'armée de chambellans, de domestiques et de gardes qui formèrent jusqu'à la fin, autour du prince, une façon de cour digne d'un empereur. De tous ces bâtiments, il ne subsiste que quelques débris à peu près méconnaissables, restes d'arcades, voûtes énormes, pans de murailles décorés de niches et d'arceaux, et dans le sous-sol, les canaux qui distribuaient par la ville impériale l'eau pure qu'un aqueduc, long de neuf kilomètres, amenait de la source voisine du

Jader. A ses arcades ruinées, le moyen âge avait accroché une curieuse légende. Dioclétien, disait-on au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle encore, était très friand des petites truites de Salone : aussi « de peur d'en manquer, avait-il fait un conduit exprès — c'est l'aqueduc — qui les amenait dans son palais ». J'ai grand'peur qu'il ne faille reléguer cette histoire dans le magasin d'accessoires historiques d'où viennent également les laitues célèbres que l'empereur, selon la tradition, cultivait de ses mains dans son jardin de Salone. Je veux bien que Dioclétien ait été philosophe et désabusé; mais, dans le palais somptueux qu'il s'était fait construire, et où il vivait, volontairement invisible, comme un être supérieur à l'humanité, certes il eût cru manquer à la dignité impériale et à lui-même en prenant, même par caprice, l'humble bêche du soldat laboureur.

### III

Le règne de Dioclétien marque une date importante dans l'histoire de l'empire romain. Depuis bien des années déjà, une lente et nécessaire évolution substituait aux apparences républicaines dont Auguste avait enveloppé l'autorité suprême une conception nouvelle de la monarchie. Depuis plus d'un siècle, les réformes d'Hadrien et de Septime Sévère, centralisant entre les mains du prince tous les rouages de l'administration publique, avaient fait de l'empereur le plus absolu des souverains; plus récemment, au contact de cet Orient dont la civilisation romaine au <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle subit si fortement l'empreinte, d'autres princes, tels qu'Aurélien, s'étaient fait appeler des noms de maître et de dieu, et

pour rehausser l'état de leur majesté, ils avaient échangé l'antique costume militaire des Césars contre les vêtements somptueux et le diadème de perles des grands rois. Avec Dioclétien, la transformation s'acheva et se fixa en un système de gouvernement. Non point que cet empereur ait possédé des pouvoirs plus étendus, exercé une autorité plus absolue que ses prédécesseurs : pour tout cela, qui était le fond, l'évolution était dès longtemps accomplie. Mais dans la forme, les apparences dernières, qui masquaient encore la réalité, disparurent : tout ce que renfermait en puissance, si je puis dire, l'institution impériale passa dans le cérémonial du régime nouveau. Plus que tout autre, le parvenu qu'était Dioclétien voulut être considéré comme un monarque de droit divin, et pour marquer nettement la distance qui séparait le commun des mortels de ce « dieu présent et corporel », comme dit un historien, qu'était maintenant l'empereur, il entoura sa personne d'une étiquette compliquée et rigoureuse, « plus convenable, selon l'expression d'un contemporain, aux manières d'une cour qu'à la liberté romaine ». Désormais le prince vécut inaccessible au vulgaire, caché dans l'ombre mystérieuse du palais, au milieu d'un cortège, strictement réglé par les lois d'une hiérarchie implacable, de dignitaires de cour, de chambellans, d'eunuques : il ne se laissa plus approcher qu'en audience solennelle, il voulut qu'en présence de son « visage sacré » — tout ce qui toucha à sa personne reçut maintenant cette épithète — humblement on se prosternât et qu'on l'adorât comme un dieu. Pour isoler encore davantage du monde sa majesté nouvelle, pour en grandir le prestige aux yeux des sujets, il s'enveloppa de la pompe des costumes et des céré-

monies. L'Orient, où Dioclétien vécut une grande partie de sa vie et dont il semble avoir aimé les mœurs fastueuses et serviles, lui fournissait amplement des modèles : à l'imitation des princes orientaux, il ceignit sa tête du bandeau constellé de perles, il chaussa les brodequins de pourpre ornés de pierreries; dans ses somptueuses résidences, il voulut le chatoiement des uniformes, les splendeurs d'une cour, un déploiement de luxe qui déjà font pressentir les éblouissantes magnificences où devait plus tard se complaire le palais de Byzance. Mélange curieux de vanité et de politique, qui dans ces dehors pompeux cherchait une illusion de puissance et croyait dans cette servilité trouver un gage d'obéissance et un instrument de règne.

Tout cela se lit dans le palais de Spalato, et aussi, sous la splendeur des apparences, sous l'ostentation de force, de richesse et de gloire, la faiblesse intime, la crainte secrète qui minent sourdement l'édifice de l'empire. Le vieil empereur peut bien, invisible aux yeux du monde, s'isoler dans le faste éclatant de sa demeure et la pompeuse étiquette de sa cour; sur toutes les frontières la barbarie menace; au dedans l'ère des révolutions est prête à se rouvrir, et le souverain le plus puissant, s'il veut quelques heures de sécurité, doit mettre autour de sa personne tout un appareil de murailles, de créneaux et de tours. C'est par là, par l'étrange contraste qu'offre cette résidence impériale, tout ensemble forteresse et palais, qu'elle devient un monument singulièrement instructif, et symbolique en quelque manière. Non qu'il y faille voir, comme on l'a dit d'une observation à mon gré un peu courte, « l'image même de l'empire, dressant ses bastions du côté du continent, mais ouvrant sur les mers inté-

rieures un portique hospitalier ». Au commencement du IV<sup>e</sup> siècle, ces beaux temps sont passés, et déjà la décadence commence. Le palais de Spalato marque la fin d'un monde ; il évoque les dernières splendeurs d'une civilisation expirante ; et par là, par les clartés qu'il jette sur l'époque qui le vit naître, il a pour l'historien un prix inestimable.

Peut-être, dans l'histoire de l'art, l'importance du palais de Dioclétien est-elle plus considérable encore. Lorsqu'on étudie l'architecture des édifices de Spalato, un fait frappe l'observateur le plus superficiel : c'est que l'on rencontre ici des combinaisons de formes qui ne ressemblent à rien de ce qu'on est habitué à trouver dans les monuments antiques. Sans doute, on y peut relever des traces de décadence, telles qu'elles se manifestent dans toutes les constructions de ce temps ; et sans doute aussi on y peut signaler les marques d'un travail hâtif, qui ne s'est point soucié d'achever les détails, uniquement préoccupé de produire, par des méthodes expéditives, l'effet d'ensemble qu'on recherchait. Mais à côté de ces faiblesses, ce monument vraiment unique est, si j'ose dire, gros d'avenir. « Au point de vue de la technique et de la forme, a écrit un juge compétent, il tient dans l'histoire de l'architecture une place éminente ; il est appelé à combler une vaste lacune dans la série des édifices conservés jusqu'à nous <sup>1</sup>. » Placé sur la limite de deux mondes, de l'antiquité romaine finissante et du moyen âge chrétien et byzantin, il forme entre les deux une naturelle transition, il démontre et explique l'évolution qui a acheminé l'architecture romaine vers des principes nou-

1. Hauser, *Spalato*, p. 22.



veaux. Sans lui, quelque chose nous échapperait du lien intime qui unit l'art romain du III<sup>e</sup> siècle aux premiers essais de l'architecture chrétienne : et c'est ce qui fait l'intérêt et la nouveauté du palais de Spalato.

Dioclétien n'avait point impunément vécu presque toute sa vie en Orient. Il y avait pris naturellement le goût du pompeux et du colossal, qui convenait d'ailleurs à merveille aux intentions de sa politique, et tout naturellement aussi, quand le grand bâtisseur qu'il était voulut édifier un palais digne de lui, c'est à l'Orient qu'il demanda à la fois des matériaux et des modèles. On sait déjà avec quelle profusion l'Égypte fournit au palais de Spalato les granits et les porphyres, et les statues qui devaient servir à la décoration. Il est très probable que les architectes chargés de dessiner les plans de la demeure impériale, que les ouvriers même employés aux travaux vinrent également de l'Orient. Toutes les marques de tâcherons relevées sur les pierres des édifices sont inscrites en lettres grecques ; et surtout, que l'on considère les formes architecturales ou bien les éléments de la décoration, à chaque pas on reconnaît l'influence et l'emploi des méthodes de l'architecture asiatique.

L'art romain s'était surtout complu aux nobles et puissantes combinaisons des lignes droites ; il avait posé sur la longue file des colonnes le couronnement des architraves horizontales ; quand il avait voulu faire emploi de l'arcade, toujours il l'avait encadrée entre la ligne droite des piliers et de l'entablement, la limitant au rôle d'une simple ordonnance décorative. A Spalato, pour la première fois en Occident, les arcs appuient directement leur naissance sur les chapiteaux, annonçant la forme d'où sortiront bientôt les longues

nefs des basiliques chrétiennes. Chose plus caractéristique encore, l'architrave elle-même perd sa rigidité : dans le beau portique qui précède les appartements impériaux, dans la longue galerie qui s'ouvrait vers la mer, elle se courbe en arcade au-dessus de l'entre-colonnement central et devient une archivolte. Et ainsi, de quelque côté qu'on la regarde, la grande place du dôme révèle des principes d'architecture tout nouveaux. L'ordonnance de la *Porte Dorée* est peut-être plus remarquable encore : avec le grand arc de décharge ouvert par-dessus le linteau de l'entrée, avec les niches demi-circulaires creusées dans l'épaisseur des parois, avec la rangée d'élégantes arcatures surtout, appliquées contre la partie supérieure de la muraille, et qui s'appuient sur de fines colonnettes reposant sur de petites consoles sculptées, son aspect n'a plus rien d'antique. Et que dire enfin de ces coupoles, déjà byzantines, qui couronnent le vestibule du palais et de la rotonde du dôme et dont la dernière, formée d'une série de petites trompes étagées les unes au-dessus des autres, offre un procédé de construction si curieux et si nouveau ?

Si nous passons aux éléments décoratifs, ils ne sont guère moins caractéristiques. Voyez, par exemple, à l'intérieur du Dôme, ces étages superposés de colonnes qui ne portent rien, et qui, dépourvues de toute utilité architecturale, semblent uniquement destinés, par la richesse des matériaux employés, à rehausser l'éclat de la décoration. Regardez le fastueux entablement qui les surmonte, et qui semble en quelque manière se détacher des murailles, pour se poser en de prodigieuses saillies sur les chapiteaux des colonnes. Examinez le caractère des sculptures qui le couvrent, de celles aussi qui

encadrent la porte de la chapelle impériale ou celle du vestibule circulaire. Partout c'est un art luxueux, compliqué et chargé, d'une richesse qui va jusqu'à la profusion et où l'on sent le visible désir d'éblouir. Et sans doute cette ornementation, d'une assez lourde magnificence, ne semble d'abord rien offrir qui soit spécial aux monuments de Spalato; et sans doute encore, l'exécution en est parfois singulièrement médiocre, comme dans ces profils en biseau, à la ligne un peu molle, que recouvre une gravure sans accent, ou dans ces génies ventrus et bouffis qui se jouent, à peine dégrossis, à la courbe de la frise. Mais regardez plus attentivement sous ces symptômes de décadence. Les broderies de dentelle découpées sur la surface de la pierre ont déjà un caractère profondément byzantin; parmi les palmettes et les oves de l'entablement du dôme courent déjà des entrelacs du plus pur style byzantin; dans les caissons de la curieuse voûte qui couvre le baptistère, à la base des petites consoles qui décorent la *Porte Dorée* ou l'entrée de la chapelle impériale, des figures humaines apparaissent, mystérieuses et bizarres, et sur la frise extérieure du baptistère, des vases accostés de lions ou de griffons achèvent de donner à cette décoration un caractère tout oriental.

C'est de l'Orient, en effet, que viennent tous ces éléments nouveaux dont nous venons de constater la présence. Si nous cherchons quelque chose qui ressemble à ces monuments, ce n'est point vers l'Occident qu'il faut tourner les yeux. C'est dans les villes mortes de la Syrie centrale, découvertes par M. de Vogüé, que nous rencontrerons, dès la fin du III<sup>e</sup> siècle, ces combinaisons de formes architecturales, l'arc posant directement sur la colonne, les procédés de construction des cou-

poles, les grands arcs de décharge soulageant les linteaux, les niches extérieures décorant les murailles; c'est en Palestine et en Syrie que nous voyons, vers le même temps, l'architrave se tournant en archivolté au tympan des frontons. Et si nous voulons savoir enfin d'où viennent ces combinaisons décoratives, c'est encore dans les monuments romains d'Asie, à Laodicée, à Balbeck, à Palmyre, à Pétra, que nous trouverons ces ciselures de pierres, cet art luxueux et chargé, dont les motifs comme les procédés ont persisté jusqu'à l'époque byzantine.

Un dernier élément décoratif, celui-là plus remarquable que tous les autres, se rencontre enfin à Spalato. Il y a deux ans, en réparant la coupole du vestibule circulaire, on a découvert sur la voûte les restes d'une décoration en mosaïque. Quel en était le sujet ou la disposition, on ne saurait le dire d'après les rares fragments demeurés en place : mais, si peu nombreux qu'ils soient, ces cubes de verre rouges et bleus, verts et blancs, n'en ont pas moins une importance capitale; car c'est ici le plus ancien exemple connu de cette décoration en mosaïque appliquée à la voûte des coupoles, qui devait dans l'art chrétien et byzantin faire une si merveilleuse fortune. Tout porte à croire que la coupole du mausolée était, elle aussi, tapissée de mosaïques; et par ce procédé si caractéristique, dont la découverte à Spalato nous est si précieuse, le palais de Dioclétien achève d'être le prélude de l'architecture byzantine.

De l'autre côté de l'Adriatique, dans la byzantine Ravenne, deux monuments du <sup>vi</sup>e siècle rappellent d'étrange manière les édifices de Spalato. La façade du palais de Théodoric semble copiée sur la *Porte Dorée*;

la rotonde où fut enseveli le grand roi barbare, et qu'entourait jadis un portique circulaire, ressemble curieusement au mausolée de Dioclétien. Ce ne saurait être là une rencontre fortuite. Et lorsque, d'autre part, on retrouve en Orient, dans les églises du v<sup>e</sup> et du vi<sup>e</sup> siècle, le développement des procédés d'architecture et des formes décoratives que nous avons relevés à Spalato, on ne saurait nier que ce monument, qui pour la première fois inaugura en Occident les méthodes, si riches d'avenir, de l'architecture asiatique, ne mérite, dans l'histoire de l'art, une place de première importance. Entre l'art chrétien de la Syrie et l'art byzantin de Ravenne, bien plus, entre l'Orient et l'Occident, il a été un lien précieux, un intermédiaire incomparable; et le modèle si nouveau et si original qu'il offrait ne semble point être demeuré stérile.

Bien des siècles plus tard, et jusqu'en pleine Renaissance, l'architecture des édifices dalmates devait subir l'influence des monuments créés par la volonté de Dioclétien. Je ne sais si la voûte demi-cylindrique du dôme de Sebenico s'est réellement inspirée de la voûte à caissons de la chapelle impériale de Spalato : mais à coup sûr celle-ci a servi de modèle, reproduite jusqu'en ses moindres détails, pour le baptistère de Trau et pour l'une des chapelles de la cathédrale de cette ville, qui tous deux datent du xv<sup>e</sup> siècle. Aussi bien, il n'y a rien de surprenant à ce que les habitants de la Dalmatie aient été profondément frappés de la majesté de ces édifices antiques, les plus beaux et les plus imposants que conservât leur pays. Mais ce qui est plus remarquable, ce qui achève de mettre à sa vraie place, dans l'histoire et dans l'art, le monument unique qu'est le palais de Dioclétien, c'est le grand souvenir que

laissa, bien loin des rivages de l'Adriatique, l'œuvre du grand empereur dans l'imagination du moyen âge. Dans la lointaine Byzance, six siècles après la mort de Dioclétien, l'empereur Constantin Porphyrogénète parlait encore avec admiration des édifices de Spalato, « que toute parole, dit-il, est impuissante à décrire, et dont les restes, bien qu'endommagés par le temps, apportent jusqu'à nos jours le témoignage des prospérités d'autrefois ».

## CHAPITRE II

### Dans la Dalmatie romaine.

---

#### II. LES FOUILLES DE SALONE ET LES ORIGINES CHRÉTIENNES

Au nord de Spalato, entre la longue île de Bua et la côte, l'Adriatique creuse dans les terres un golfe profond encerclé de montagnes, petite mer intérieure souriante et paisible, où parfois le vent d'est déchaîne de brèves et soudaines tempêtes. C'est un des coins les plus charmants du littoral dalmate. Sur le rivage, parmi les oliviers et les vignes, les villages des Castelli mettent au bord des flots bleus la gaité de leurs maisons blanches. Vers l'ouest, la petite ville de Trau groupe à l'ombre de son haut campanile ses demeures patriciennes brunies par les siècles, ses rues tortueuses et pittoresques, sa *piazzetta* vénitienne, où la haute cathédrale aux lignes puissantes, les palais aux fenêtres trilobées, la loggia encore décorée du lion de Saint-Marc évoquent dans la cité morte, comme un reflet des splendeurs d'autrefois. Vers l'est, le paysage a plus de grâce et de grandeur encore. A l'horizon, le vaste amphithéâtre

des montagnes chauves dessine sur l'azur du ciel l'arête aiguë de ses dentelures, qui, sous le grand soleil des jours d'été, flamboie en d'éclatantes blancheurs; dans la brèche qui sépare les falaises du Kozjak des cimes du Mosor, la vieille forteresse de Clissa, dressant superbement ses murailles fauves sur un rocher solitaire, prend dans la chaude lumière des aspects d'Acropole; sur les pentes qui descendent vers la plaine, les platanes et les saules, les vignes et les oliviers mettent, entre la montagne blanche et la mer bleu, les nuances apaisées de leurs verdure diverses; vers le golfe, Vranizza, « la petite Venise », éparpille sur son étroit promontoire ses maisonnettes claires qui semblent surgir des flots, et le long de la vallée où coule le mince filet d'eau du Jader, des ruines éparses trouent le sol de leurs masses sombres, débris d'édifices aux lignes irrégulières et grises, vieilles murailles dorées par le temps, blanches colonnes se découpant en hautes silhouettes sur le ciel, restes de ce qui fut Salone, cadavre de ville où se lisent tout ensemble les traces de la prospérité évanouie et la profondeur de la chute.

Pour le touriste qui parcourt la Dalmatie, c'est ici une des plus jolies excursions qui se puissent faire aux alentours de Spalato; pour le savant, pour l'historien, la visite offre plus d'attrait encore. Cette Salone qui dort là sous les amas de décombres fut jadis une très grande ville, la capitale de la Dalmatie romaine, la patrie de l'empereur Dioclétien; elle fut, dans cette région du monde antique, l'une des plus riches, des plus florissantes, et les débris mutilés de ses édifices, la masse des inscriptions recueillies parmi ses ruines suffisent à attester combien sa splendeur fut éclatante et



durable. Peut-être pourtant cette cité disparue méritait-elle par ailleurs plus d'attention encore : ce lieu qui vit naître l'un des adversaires les plus ardents du christianisme, a, par un piquant contraste et bien inattendu, rendu au jour quelques-uns des monuments les plus remarquables de l'histoire du christianisme naissant.

## I

Depuis plusieurs années, des fouilles fort intéressantes ont été entreprises sur l'emplacement de l'antique Salone. Pendant bien des siècles on l'avait oubliée. Ses ruines, comme celles de toutes les grandes villes anciennes, avaient servi de carrière aux populations d'alentour ; Spalato, Trau, les villages de la côte y avaient pris sans scrupule des matériaux pour construire leurs palais et leurs églises. Les Vénitiens, gens pratiques, avaient fait mieux encore : non contents de détruire méthodiquement tout ce qui, dans les édifices demeurés debout, pouvait fournir un point d'appui aux attaques des Turcs, maîtres de Clissa — ainsi disparut en 1647 ce qui subsistait des remparts de Salone — ils mirent le reste en exploitation réglée, accordant par contrat, en échange de services rendus à la République, le droit d'extraire des ruines les marbres, chapiteaux et colonnes, et Venise elle-même s'embellit des dépouilles de la cité morte. A la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, il ne restait plus rien des arcades et des voûtes, des belles colonnes dressées sur leurs bases, du théâtre encore intact que signalaient les voyageurs du xvi<sup>e</sup> siècle : du sol mis

tout entier en culture émergeaient seuls quelques débris épars, quelques pans de murs délabrés. Sans doute, des découvertes de hasard ramenaient parfois l'attention sur Salone; sans doute quelque visite impériale, comme celle qu'en 1818 l'empereur François I<sup>er</sup> fit en Dalmatie, provoquait parfois, sur le terrain où était ensevelie la ville antique, des recherches plus scientifiques et plus approfondies. Mais ce beau feu s'éteignait vite, et ces travaux intermittents, le plus souvent conduits sans méthode bien précise, ne donnaient guère de résultats : en plus d'un demi-siècle, on n'avait abouti en somme qu'à dégager le mur d'enceinte de la cité et à déblayer fort incomplètement quelques édifices isolés. C'est en 1875 seulement, quand une autre visite impériale amena à Spalato l'empereur François-Joseph, que commença l'exploration méthodique des ruines de Salone. Alors, pour la première fois, une subvention régulière, d'ailleurs bien modeste, fut attribuée aux fouilles; alors surtout, pour la première fois, les recherches furent poursuivies d'après un plan déterminé et selon les règles d'une méthode vraiment scientifique. Sans doute, malgré les progrès réalisés, il reste aujourd'hui beaucoup à faire encore, et malgré l'appoint de quelques subventions extraordinaires allouées en ces dernières années, les crédits assignés sont bien faibles pour l'immensité de la tâche à accomplir. Mais grâce à la ténacité patiente, à l'esprit de ressource des hommes qui ont dirigé les fouilles, ces vingt-cinq années écoulées n'ont point été des années stériles : dès maintenant, les découvertes considérables et imprévues faites sur le sol de Salone placent cette exploration archéologique au nombre des plus intéressantes de ce temps.

Pour se bien rendre compte de tout ce qu'a rendu au jour cette terre où dormait une ville, il faut d'abord, à Spalato, visiter le petit musée qui fut, en 1820, créé pour recueillir les objets découverts à Salone. Malgré les incontestables richesses qu'il renferme, c'est un bien pauvre et misérable musée : longtemps il a erré de local en local, sans trouver une installation définitive ; aujourd'hui même, il est encore coupé en trois sections logées assez loin l'une de l'autre ; et il faut, dans ces salles étroites où les objets s'entassent confusément, dans ces dépôts distincts qui rendent impossible toute classification systématique, quelque attention et quelque patience pour apprécier, comme elle mérite de l'être, l'importance de l'œuvre accomplie. Il est grand temps qu'un bâtiment nouveau, plus vaste et mieux approprié à sa destination, plus digne des trésors scientifiques qu'il doit contenir, vienne, comme il en est question depuis plusieurs années déjà, remplacer enfin les aménagements actuels, où tout le zèle des conservateurs les plus dévoués demeure impuissant à mettre en lumière toute la valeur des découvertes faites. C'est donc aux ruines plutôt qu'il faut aller, c'est aux débris mêmes de Salone qu'il faut demander les curieux enseignements qu'ils donnent, les fortes impressions surtout qu'ils sont susceptibles d'éveiller en une âme d'historien. Mais ce qu'il faut par-dessus tout, et c'est la bonne fortune que je souhaite à quiconque fera cette visite, c'est avoir pour compagnon et pour guide de cette promenade archéologique l'homme distingué qui depuis seize ans dirige avec une si admirable activité les fouilles de Salone. J'ai dit ailleurs tout ce que Mgr F. Bulitch a fait pour la conservation et pour l'étude du palais de Dioclétien à Spalato :

Salone lui doit davantage encore, ou plutôt elle lui doit tout. Certes je me ferais reproche, et Mgr Bulitch le premier m'en voudrait d'oublier ceux qui l'ont précédé dans sa tâche laborieuse, Lanza, Carrara, Glavinitch surtout, qui le premier donna aux recherches une direction plus scientifique. Mais si depuis seize années les fouilles de Salone ont pris une si grande importance et donné de si beaux résultats, si malgré la parcimonie des crédits alloués un effort considérable a été accompli, si la méthode la plus sévère et la plus sûre est appliquée à la conduite des recherches, si enfin les découvertes faites parviennent, par d'exactes et promptes publications, à la connaissance du monde savant, c'est à Mgr Bulitch, à son infatigable dévouement, à sa ténacité patiente, à sa consciencieuse et vaste érudition qu'on en doit légitimement reporter tout le mérite. Dans les salles de ce musée, dont il est le conservateur, et où il s'applique à résoudre ce difficile problème : faire beaucoup avec très peu d'argent, comme dans cette modeste petite maison, récemment bâtie sur le terrain des fouilles et où il s'établit durant plusieurs mois, chaque année, pour diriger l'exploration, partout on sent qu'il est l'âme de cette grande œuvre à laquelle il s'est donné tout entier. Sur ce champ de bataille pacifique, où il a conduit tant de fructueuses campagnes, chaque pierre lui est familière, chaque édifice évoque en lui de curieux souvenirs ; et au souffle de cette parole ardente et passionnée, au contact de cet enthousiasme communicatif que soutient une science précise et sûre, il semble vraiment que de la poussière des ruines on voie renaître les grands événements de l'histoire, les grands souvenirs de Salone chrétienne, les monuments fameux et les gloires de ses

martyrs. Dans la petite maison des fouilles, vraie maison de savant, modeste et hospitalière, en face du grand cimetière chrétien dont la découverte est due tout entière à Mgr Bulitch, j'ai passé, parmi les ruines de Salone, de longues heures d'instructives causeries : c'est le résumé de ces entretiens, complétés par mes observations personnelles, que je voudrais brièvement fixer dans ces pages.

## II

Il faut, pour visiter Salone, de bonnes jambes et quelque passion de l'archéologie. Le champ des fouilles est fort étendu ; le terrain assez accidenté se creuse en ravins profonds pour se relever en collines abruptes, et d'abord les monuments qui subsistent ne semblent point valoir la peine qu'on prend pour les aller voir. Un amphithéâtre découronné de ses galeries supérieures, un théâtre plus délabré encore, des thermes à demi détruits, des débris d'aqueduc, des restes un peu mieux conservés de remparts et de tours, où des inscriptions rappellent le souvenir des légionnaires de Marc-Aurèle qui les édifièrent, une vaste enceinte enfin, de quatre kilomètres de tour, construite au commencement du v<sup>e</sup> siècle pour protéger la cité agrandie, c'est, avec quelques bâtisses anonymes et ruinées, tout ce qui reste de la *colonia Martia Julia Salonae*, de la florissante capitale, résidence des légats et des procureurs, point de départ des routes qui portaient dans l'intérieur l'influence et la civilisation romaines, de la grande ville industrielle et commerçante, qui, au iv<sup>e</sup> siècle encore, dans la détresse croissante de l'empire,

devait à la faveur de Dioclétien et au voisinage du palais impérial un long regain de splendeur et de prospérité, de la cité fameuse enfin que l'imagination du moyen âge égalait en étendue à la moitié de Constantinople. Cela est peu sans doute, et même en souvenir de Dioclétien qui y naquit, Salone assurément ne vaudrait guère une visite, si à côté des monuments écroulés de sa gloire mondaine et païenne, elle n'avait autre chose à offrir de plus intéressant, si à côté des demeures où les vivants passèrent, elle n'avait fait lever une riche moisson d'histoire des cimetières où ses morts furent ensevelis.

On sait de quelle lumière éclatante et imprévue les découvertes mémorables, faites par de Rossi dans les catacombes romaines, ont éclairé en ce siècle l'histoire des premiers temps du christianisme. Sans parler ici de tout ce qu'elles nous ont appris sur la délicate question des rapports de l'église naissante avec l'autorité civile, elles ont sur un point plus important encore apporté de nouvelles clartés. Tous ceux qui ont suivi avec quelque attention le mouvement archéologique de ces dernières années savent comment, dans tout le vaste domaine de l'antiquité classique, bien des faits, que la saine critique mettait résolument au rang des fables, ont, grâce aux fouilles récentes, repris pied dans l'histoire. La Troie de Priam, la Mycènes d'Agamemnon, la Rome carrée des premiers rois, exhumées par d'heureux explorateurs, ont rendu figure historique et réelle aux héros de l'épopée d'Homère, aux personnages du traditionnel récit de Tite-Live et révélé sous les broderies de l'imagination populaire un fond d'authentique et incontestable réalité. Il en est allé de même dans le domaine des antiquités chrétiennes. Il

n'y a pas bien longtemps, la critique historique professait une défiance profonde à l'égard des pieux récits du martyrologe, de toute cette floraison de légendes dont la fantaisie des hagiographes avait, pour l'édification des fidèles, paré la vie des saints. Ruinart, au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle déjà, jugeait indispensable de faire dans l'énorme recueil des Bollandistes un choix attentif et sévère, et sa prudence ne retenait, parmi tant de pièces suspectes, qu'un très petit nombre de documents pour sa collection des *Acta sincera*; Tillemont ne montrait guère moins de réserve à l'égard de ces textes tant de fois remaniés et interpolés par le zèle inconsidéré des amplificateurs; et les scrupules de ces grands savants semblaient plus que légitimes; et sans doute il est incontestable que, tels qu'ils nous sont parvenus, la plupart de ces écrits ne paraissent guère mériter de créance. Or voici qu'il faut aujourd'hui reconnaître que « ces documents négligés ou discrédités peuvent, comme l'a très bien dit M. Le Blant, fournir aux études historiques des éléments d'information qu'on aurait tort de dédaigner »; et ç'a été précisément la merveille des récentes découvertes de l'archéologie d'apporter plus d'une fois à ces *Actes des Martyrs*, où l'on ne voulait voir que d'édifiants romans, une confirmation inattendue et éclatante. Certes on doit avouer que bien des traits légendaires sont venus, au cours des siècles, s'ajouter au fond primitif de ces récits, que bien des élucubrations ridicules sont venues les embellir et les déformer; il n'en est pas moins vrai que dans les textes les plus altérés en apparence, les plus dédaignés par la critique, des parcelles de vérité se cachent, que les monuments révèlent et garantissent en quelque manière par leur témoignage. Ces martyrs, dont jadis

on osait à peine affirmer l'existence, on a, dans les catacombes romaines, retrouvé leurs sépultures et leurs épitaphes, souvent contemporaines de leur inhumation ; on a retrouvé les traces des pèlerins qui, dans les antiques cimetières, venaient pieusement prier sur les saints tombeaux des confesseurs de la foi ; on a maintes fois, par des détails précis, constaté l'extraordinaire concordance entre le récit des *Actes* et les données des monuments. Ce n'est point ici le lieu de dire comment les pieuses histoires de sainte Félicité et de ses fils, de sainte Cécile et de ses compagnons — pour citer celles-là seulement — ont trouvé dans le sol romain, grâce aux découvertes de de Rossi, des confirmations péremptoires, ou comment les actes, si suspects pourtant, des martyrs du Célius, ont reçu du témoignage des fouilles, des garanties imprévues d'exactitude : il faut lire l'admirable mémoire que M. Le Blant a consacré aux *Actes des Martyrs*<sup>1</sup> pour voir quel parti fécond et sûr la science moderne peut tirer de ces documents reconquis à l'histoire, si j'ose dire, par la vertu de l'archéologie.

Mais ce n'est point Rome seule qui a eu le privilège de ces remarquables découvertes. En ces dernières années, l'Afrique aussi, cette Afrique dont saint Augustin disait qu'elle est « remplie des corps des martyrs » (*Africa sanctorum corporibus plena*), a rendu au jour des témoins mémorables de la lutte héroïque que l'Église soutint contre ses persécuteurs ; là aussi, les inscriptions et les cimetières ont plus d'une fois confirmé avec éclat les récits des hagiographes, ou bien

1. Le Blant, *Les Actes des Martyrs, supplément aux Acta sincera de Dom Ruinart*. Paris, 1882.



suppléant au silence des textes, levé un coin du voile qui couvre tant de martyrs ignorés. C'est un semblable service que nous devons aux fouilles de Salone. Autour de cette métropole du christianisme dalmate, la tradition groupait une multitude de pieuses légendes; en face du souvenir de Dioclétien indissolublement attaché à ces rivages, elle se complaisait à évoquer le nom des saints tombés victimes de ses persécutions, de l'évêque Domnion et de ses compagnons, du diacre Septimus, du foulon Anastase; des *Passions* pleines de détails romanesques racontaient longuement leurs souffrances et leurs morts héroïques, et Spalato se glorifiait de posséder dans sa cathédrale une partie des reliques des martyrs. Or, ici encore, comme à Rome, comme en Afrique, voilà que les découvertes de l'archéologie ont donné à ces récits en apparence légendaires la réalité imprévue de l'histoire, justifiant la prédiction que faisait De Rossi il y a bien des années, lorsqu'il déclarait qu'après Rome, Salone et Aquilée fourniraient à l'étude des origines chrétiennes les documents les plus considérables et les plus précieux. Et en effet, par la série ininterrompue de leurs monuments, qui s'échelonnent depuis le III<sup>e</sup> jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, par l'évolution historique et juridique dont leurs inscriptions conservent la mémoire, par l'originalité de leurs dispositions et le caractère de leurs édifices, par les glorieux et authentiques souvenirs enfin des martyrs qui y furent ensevelis, les cimetières de Salone ont pour l'histoire du christianisme naissant une importance capitale. On le sent bien en Dalmatie, où les savants du pays ont, avec un zèle infatigable et une pieuse ardeur, commenté les résultats de ces fouilles mémorables : peut-être, en dehors de la Dalmatie, le sait-on

trop incomplètement encore. Et pourtant, autant et plus que le palais de Dioclétien à Spalato, les nécropoles et les basiliques de Salone méritent de n'être point ignorées ; malgré les problèmes obscurs qu'elles offrent encore, dès maintenant elles ont droit, selon l'expression d'un archéologue dalmate, « à entrer dans le domaine de la science archéologique et hagiographique des savants européens ».

### III

Au bord des routes qui menaient à l'antique Salone, étaient rangées, selon l'usage commun des anciens, de longues files de tombeaux. Les fouilles ont mis au jour un grand nombre de ces sépultures, en particulier, non loin de la porte par où passait le chemin de Trau, une belle série de seize sarcophages, pour la plupart demeurés presque intacts. Beaucoup de ces monuments funéraires sont d'origine païenne : deux groupes pourtant, de beaucoup les plus importants, se rattachent à l'histoire des premiers temps du christianisme : ce sont les deux nécropoles qu'on appelle, d'après le nom moderne de l'emplacement où elles furent découvertes, les cimetières de Marusinac et de Manastirine.

A une centaine de mètres environ au nord de l'enceinte de la ville antique, au lieu dit « le Vieux Monastère » (*Manastirine*), s'étend un vaste champ de ruines. Tout d'abord, ainsi qu'il arrive sur la plupart des terrains de fouilles, l'impression qu'on éprouve est déconcertante et confuse. Des murs à hauteur d'appui courent sur la terre, se coupant et s'entre-croisant en

lignes compliquées, dominés de place en place par quelques colonnes redressées sur leurs bases; des linéaments indécis d'édifices apparaissent, dont les plans semblent se pénétrer et se confondre; dans l'intérieur des constructions, sous le niveau du pavé antique, des tombes entr'ouvertes bâillent au soleil, de grands sarcophages de pierre gisent sur le sol; et tout à l'entour, dans le vaste espace qui environne les restes des bâtiments, des tombes encore se creusent, parfois recouvertes d'un lourd couvercle de pierre, des chambres sépulcrales montrent leurs voûtes à demi écroulées, et d'autres sarcophages s'entassent, enterrés à des profondeurs diverses et à des niveaux différents, les uns mutilés, violés, presque mis en pièces, d'autres, à peu près intacts encore sous leur lourd couvercle triangulaire, portant sur leur face antérieure de longues inscriptions. L'œil se perd parmi ces centaines de tombeaux, parmi cette douzaine de constructions de toute forme et de tout temps. Mais regardez plus attentivement : alors des figures d'édifices se dessinent; ici, c'est une grande basilique à trois nefs, terminée vers l'orient par une abside demi-circulaire; ailleurs, c'est une suite de petits hémicycles, bâtis sur trois côtés d'une grande cour rectangulaire et qui, construits à un niveau inférieur à celui de la basilique et par conséquent à une date plus ancienne, ont disparu ensuite pour lui faire place et ne montrent plus que leurs fondations; plus bas, enfin, ce sont des bâtisses plus vieilles encore, qui semblent remonter jusqu'au second siècle. Ainsi, sur ce même terrain, trois couches de monuments se sont superposées, et de même trois étages successifs de tombeaux apparaissent, correspondant à trois époques de la nécropole. Et alors, à mesure

que ces données se précisent, peu à peu de l'apparente confusion la lumière se dégage, et en face des vieux monuments qui maintenant n'ont plus rien d'obscur, lentement l'histoire accomplit son œuvre de résurrection. Lorsque, au cimetière des Aliscamps d'Arles, alors tout semblable à notre nécropole de Salone, Dante promenait son éternelle mélancolie, le grand poète avait profondément senti l'étrange beauté de ce décor funèbre, et bien des jours plus tard, en écrivant la *Divine Comédie*, le souvenir lui revenait de « la campagne pleine de deuil, toute bosselée de sépulcres ». L'impression qu'aujourd'hui on éprouve à Manastirine n'est pas moins vive ni moins puissante; et insensiblement, de ces édifices écroulés que reconstruit le rêve, de ces tombes muettes et vides, d'où, par la voix des inscriptions, les morts semblent parler encore, une vision surgit nette et précise, et un grand souffle d'émotion historique passe sur ce cimetière des martyrs.

Dans sa *Roma sotterranea*, De Rossi a admirablement expliqué comment les chrétiens trouvèrent d'abord, à ce qu'il semble, un asile pour leurs morts dans des tombeaux de famille élevés sur les propriétés privées de personnages riches convertis à la religion nouvelle et qui furent heureux de faire profiter leurs frères du respect que la loi assurait à tout lieu où quelqu'un était enterré. C'est pour cela que tant de cimetières romains, au lieu de porter les noms des martyrs qui y sont ensevelis, portent le nom des fidèles, des Domitille, des Priscille, des Prétextat, qui ont appelé ceux dont ils partageaient la croyance à partager leur sépulture particulière; et c'est ainsi qu'autour du tombeau de leurs protecteurs, dans le terrain attenant au sépulcre (*area*

*cedens sepulchro*) aussi bien que dans le sous-sol compris entre les limites du domaine, les chrétiens purent, sous la protection de la loi, établir des cimetières à ciel ouvert ou creuser les galeries souterraines de leurs catacombes. La nécropole de Salone a une origine toute pareille, et ce qu'elle apprend confirme merveilleusement les enseignements que De Rossi a tirés des découvertes romaines.

A l'endroit où est Manastirine, il y avait, au <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle, un grand domaine rural, appartenant à un citoyen de Salone, nommé L. Ulpius; dans les couches inférieures du terrain, on a retrouvé les restes de bâtiments d'exploitation assez considérables, en particulier les débris d'un pressoir pour la fabrication du vin ou de l'huile. Sur une partie de sa propriété, ce personnage s'était fait élever pour lui et les siens un somptueux tombeau, dont on voit encore la chambre funéraire richement pavée de marbre, avec la trace des gracieuses peintures qui en décoraient les parois et la voûte. L. Ulpius était-il chrétien? rien ne permet de l'affirmer, et le caractère plus vraisemblablement païen des plus anciens sarcophages découverts dans la nécropole semblerait plutôt indiquer le contraire. Mais en tout cas, il est certain que dès le milieu du <sup>III</sup><sup>e</sup> siècle, les propriétaires de la villa, sans doute descendants d'Ulpius, s'étaient convertis à la foi nouvelle et qu'ils avaient admis les chrétiens à partager leur sépulture de famille. Sans discuter ici les origines plus ou moins légendaires que la tradition attribue à l'Église de Salone, on conçoit du moins aisément que dans cette grande ville de commerce, où une colonie d'Orientaux semble d'assez bonne heure s'être établie, le christianisme ait sans grande peine trouvé des adeptes et qu'une petite communauté s'y

soit assez vite constituée, qui bientôt même eut ses martyrs. Les hagiographes citent le nom de l'évêque saint Venance, qui devait être plus tard l'un des saints les plus vénérés de la Dalmatie; une inscription de Manastirine nous a fait connaître une autre victime, jusqu'ici ignorée, de la persécution : c'est le saint évêque Èsychius, dont le corps fut enseveli dans le cimetière de la famille Ulpia. Selon le pieux usage des chrétiens, une petite chapelle, une *memoria*, comme on disait alors, fut construite sur la tombe du martyr; on en voit encore les restes à l'est de la grande basilique : c'est le plus ancien en date de la série d'édifices demi-circulaires successivement élevés sur les sépultures des confesseurs de la foi.

On s'étonnera peut-être de voir les chrétiens de Salone, en pleine période de persécution, exposer ainsi à tous les yeux, dans une nécropole à ciel ouvert, les tombeaux des fidèles et les monuments bâtis en l'honneur des martyrs. Il n'y a rien là pourtant qui nous doive surprendre. C'est un fait aujourd'hui démontré que dès les premiers temps de l'Église, les chrétiens ne cherchèrent point à dissimuler l'existence de leurs cimetières. Les catacombes romaines, quoiqu'il puisse sembler d'abord, n'avaient rien de mystérieux : leur emplacement était connu des autorités civiles; leur existence, en dehors des moments de crise, était protégée par la loi. On conçoit donc qu'en bien des endroits, partout où la nature du sol rendait difficile l'établissement de galeries souterraines, les fidèles n'aient eu nul scrupule et nulle crainte à ensevelir leurs morts, comme ils firent à Salone, dans les couches supérieures du terrain, à aménager ce que l'on appelait des *areæ cimiteriales*. A Rome même, au-dessus des catacombes de

Calliste, on a retrouvé à la surface du sol les traces d'une nécropole de cette sorte, encore close du mur d'enceinte qui la délimitait; il en existait bien d'autres dans tout le monde chrétien. Sans doute ces cimetières étaient plus particulièrement exposés à la fureur des persécuteurs : on sait le cri farouche de destruction et de haine : *Areæ non sint*, que Tertullien met dans la bouche des païens. C'est précisément ce qui explique pourquoi, tandis que les catacombes ont été retrouvées presque intactes, un si petit nombre de cimetières à ciel ouvert nous a été conservé. Il y a vingt-cinq ans, celui de Concordia (Porto Gruaro à l'est de Venise) était, selon la remarque de Rossi, « l'unique spécimen connu d'une nécropole de ce genre, gardant son primitif et original aspect ». Depuis lors les fouilles ont marché : l'Afrique a rendu au jour la magnifique *area* de Carthage, avec les 14 000 inscriptions funéraires recueillies autour de sa vaste basilique : la Dalmatie a rendu, à Salone, le plus important peut-être et le mieux conservé de tous les monuments de cette catégorie. Et c'est ce qui achève de donner à ces fouilles un intérêt spécial, celui de nous offrir un exemplaire infiniment rare d'un type presque disparu de cimetières chrétiens.

Quand la persécution de Dioclétien s'abattit sur l'Église, c'est à Manastirine encore qu'on ensevelit les restes des martyrs. Dans cette Salone où l'empereur était né, il semble que le christianisme ait été frappé avec une rigueur particulière. L'une des premières victimes fut l'évêque Domnion, qui périt avec plusieurs soldats qu'il avait sans doute convertis. Bientôt d'autres suivirent, pour la plupart membres du clergé, le prêtre Astérius, le diacre Septimus. Mais le plus illustre des martyrs dalmates fut assurément saint Anastase. C'était

dit la légende, un foulon d'Aquilée, chrétien, et, comme beaucoup de ses frères, avide de confirmer sa foi par une mort héroïque. Il se rendit donc dans cette ville de Salone où, selon l'expression du vieil hagiographe, « les fidèles du Christ méritaient des couronnes par l'effusion de leur sang » ; bientôt dénoncé, arrêté, condamné, Anastase obtint la fin qu'il souhaitait : il fut, une pierre au cou, précipité dans la mer. La tradition ajoute qu'une pieuse femme, riche et depuis longtemps chrétienne, Asclépiā, ne voulut point laisser sans sépulture le corps sanctifié du martyr. Elle mit ses esclaves en quête, leur promettant la liberté et de riches présents, et ceux-ci furent assez heureux pour retrouver le cadavre, au moment où — par la volonté de Dieu, dit le texte — des pêcheurs le tiraient dans leurs filets au rivage. Pleine de joie, Asclépiā recueillit les restes du saint, et après les avoir pendant quelque temps cachés dans sa maison, elle les ensevelit, lorsque la fureur de la persécution fut calmée, dans une basilique qu'elle fit, en l'honneur d'Anastase, construire sur le territoire de Salone.

Pendant longtemps le pieux récit de cette *passion* a fort troublé les savants dalmates. Il faut avouer que la tentation était grande de rattacher la matrone Asclépiā au cimetière de Manastirine, de faire de cette femme, riche et chrétienne, la maîtresse de ce domaine où furent enterrés tant de chrétiens et de martyrs ; les archéologues de Salone n'y ont point résisté. A toute force, dans les inscriptions et les monuments de Manastirine, ils ont voulu retrouver Asclépiā et saint Anastase ; à l'un, ils ont attribué une des chapelles du cimetière, sur la foi d'une épitaphe fragmentaire, sans doute relative à quelque martyr, mais où il faut, pour



retrouver Anastase, compléter par conjecture la date inscrite sur la pierre et restituer de toutes pièces le nom propre absent; à l'autre, ils ont sans hésiter fait honneur du beau sarcophage du Bon Pasteur, découvert près de l'entrée de la chapelle, et avec ce désir de tout préciser, qui est le grand écueil des recherches archéologiques, bravement, dans l'inscription funéraire trouvée non loin du sarcophage, ils ont rétabli dans l'une des lacunes du texte le nom d'Asclépias. Et c'est chose convenue maintenant à Salone — et une plaque mise à l'entrée en avertit expressément les visiteurs — que le cimetière de Manastirine se trouve sur l'emplacement même du domaine d'Asclépias : *Cæmeterium legis sanctæ christianæ in prædio Asclepiæ*. Certes toutes ces hypothèses sont séduisantes et peut-être les faits, en nous rendant le fragment de pierre, malheureusement essentiel, qui manque dans l'inscription, leur donneront-ils raison quelque jour. Il se trouve en attendant, par bien mauvaise fortune, qu'une autre inscription, complète celle-là, s'est retrouvée au cimetière de Marusinac : c'est l'épithaphe d'un prêtre du <sup>vi</sup>e siècle qui, en vers d'ailleurs détestables, rapporte qu'il a voulu être enterré « près du tombeau vénérable de saint Anastase » (*Anastasii servans reverenda limina sancti*). Voilà qui prouve assurément qu'à Marusinac un Anastase était honoré à l'égal des saints les plus célèbres : mais on ne s'embarrasse pas pour si peu à Salone. Les hagiographes ne nomment-ils pas deux Anastase dalmates? l'un était soldat, ce sera celui de Marusinac; l'autre était foulon, ce sera celui d'Asclépias et de Manastirine. Je le veux bien, et n'éprouve nulle envie de m'engager dans ce que De Rossi appelait spirituellement le « fourré d'épines » des deux Anas-

tase<sup>1</sup>. Aussi bien, qu'Anastase le foulon repose ou non à Manastirine, il n'est point douteux que les corps d'autres martyrs furent recueillis au cimetière chrétien établi sur le domaine des Ulpîi. On a, pour quelques-uns, retrouvé les sarcophages mêmes où ils furent ensevelis, pour plusieurs, leurs épitaphes, contemporaines de leur inhumation. On sait avec quel soin les chrétiens notaient le jour de l'ensevelissement, ou comme on disait, de la *déposition* de leurs saints, afin de pouvoir, selon le mot de saint Cyprien, célébrer pieusement leur mémoire et l'anniversaire de leur mort héroïque. Les fidèles de Salone n'ont point manqué à cette tradition : dans les petites chapelles élevées dans le cimetière au-dessus du tombeau des martyrs, on voit encore les bases vides qui primitivement portaient leurs sarcophages ; et sur ces sarcophages eux-mêmes découverts — je dirai pourquoi tout à l'heure — dans une autre portion du cimetière, sur les inscriptions qui les accompagnent, on lit — et il y a dans ces brèves mentions quelque chose de singulièrement émouvant — le nom de Gaianus, l'un des soldats condamnés avec l'évêque Domnion, ceux de Septimus « martyr », et de l'évêque Domnion enfin, le plus célèbre de tous.

Lorsque la paix de l'Église permit aux chrétiens de célébrer avec plus de liberté et de pompe le culte de leurs morts, ils s'appliquèrent à décorer et à embellir les modestes chapelles élevées durant l'âge des persécutions. Plusieurs martyrs, et des plus illustres, semblent avoir été primitivement ensevelis avec quelque précipi-

1. Jedoisajouter qu'à Salone même — et Mgr Bulitch l'a récemment démontré — on incline fortement aujourd'hui à n'admettre qu'un seul saint Anastase dalmate, le foulon, dont le corps sanctifié fut enterré à Marusinac.

tation : alors on revêtit de marbres précieux la chambre souterraine où ils reposaient, et au-dessus de la crypte on bâtit un petit oratoire richement pavé de mosaïques. Ailleurs on plaça les sarcophages dans des édifices en forme de basiliques, sur une haute estrade disposée au fond de l'abside, derrière une clôture de marbre surmontée de sveltes colonnettes. Ainsi, vers le milieu du iv<sup>e</sup> siècle, une dizaine de petites constructions de cette sorte occupaient les trois côtés d'une grande cour rectangulaire. C'était « l'aire des martyrs » (*area martyrum*) ; et autour de leurs corps sanctifiés, les évêques de Salone, dont on a retrouvé les sarcophages et les épitaphes, Syméérius Esyschius, Primus surtout, qui s'intitule « neveu du martyr Dominon », voulurent dormir leur dernier sommeil ; et, à l'exemple de leurs pasteurs, les simples fidèles sollicitèrent avidement l'honneur d'être ensevelis dans ce lieu consacré.

De très bonne heure les chrétiens avaient aimé à se faire enterrer auprès du tombeau des saints. « C'est sous la protection des martyrs, dit une inscription chrétienne de Gaule, qu'il faut chercher le repos éternel », et saint Ambroise exprime la même pensée, lorsqu'il place ces mots dans la bouche d'un fidèle : « Je me croirai plus digne de la bonté de Dieu, si je repose près des ossements d'un corps sanctifié ». Aussi, dans le monde chrétien tout entier, c'était un pieux désir de dormir dans l'ombre de ces tombes vénérées, dans le voisinage de ces saints qui, illuminés par le Christ, dissiperaient pour le défunt, selon les curieuses expressions de certaines épitaphes, « les ombres de la mort et les terreurs du Tartare ». L'Église dut même finir par protester contre un usage qui, pour placer les fidèles plus près des martyrs, remplissait de sépul-

tures l'intérieur des basiliques. Ce fut, au reste, semblait-il, sans grand succès. A Salone, les chapelles des martyrs sont pleines de sarcophages et de sépultures, et d'autres sarcophages se pressent sous le portique des basiliques. C'était la place réservée de préférence aux gens de haute condition, fonctionnaires publics, membres de la noblesse d'empire, citoyens riches et considérés, peut-être aussi aux descendants de la famille à qui appartenait toujours le domaine; bientôt, l'espace étant insuffisant, on dut se résigner à ensevelir les morts dans le terrain avoisinant, et une série de dates inscrites sur les épitaphes montre que, depuis le commencement du iv<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du v<sup>e</sup>, le cimetière des martyrs ne cessa point de s'agrandir. Il n'est point sans quelque intérêt de parcourir ces inscriptions funéraires : les unes sont de gens illustres, qui se sont fait élever là de pompeux monuments; d'autres sont plus humbles et plus touchantes, celles surtout de ces jeunes filles mortes « après avoir, au jour rédempteur de Pâques, obtenu la grâce du baptême glorieux », ou qui, « ignorantes du mal, iront s'asseoir dans la compagnie des âmes pieuses ». Mais chez toutes c'est le même désir d'approcher le tombeau des saints. « J'ai fait élever, dit une épitaphe, mon petit sarcophage auprès des martyrs de la région centrale (*ad medianos martyres*) »; et la pieuse Honoria, femme d'un proconsul d'Afrique, en se faisant enterrer dans la tombe où reposait déjà un de ses enfants, n'était pas moins soucieuse d'être admise à la compagnie des martyrs (*martyribus adscita*).

Entre temps, une dernière transformation s'était accomplie dans la condition du cimetière de Salone. C'était pour les anciens un souci des plus graves de

garantir contre toute violation la sépulture qui leur appartenait; aussi, et tout particulièrement dans les nécropoles à ciel ouvert, les épitaphes multiplient les prières et les menaces contre quiconque oserait troubler le repos du mort par le contact sacrilège d'un corps étranger. Généralement des amendes fort lourdes, au profit de la ville ou de l'État, punissaient le profanateur. Or, depuis le milieu du iv<sup>e</sup> siècle, les inscriptions de Manastirine spécifient que ces amendes seront payées à « la sainte et catholique église » de Salone. Il y a lieu de conclure de ce fait qu'à ce moment le cimetière était devenu la propriété de la communauté chrétienne, et que dans la première moitié du iv<sup>e</sup> siècle les possesseurs du terrain sanctifié par la présence des martyrs en avaient fait généreusement don à l'autorité ecclésiastique. Désormais la grande nécropole prit officiellement, ainsi que l'indique une inscription de l'année 382, le nom de « cimetière des adorateurs de la sainte loi chrétienne » ou plus simplement de « cimetière de la sainte loi chrétienne » (*cæmeterium legis sanctæ christianæ*).

Il est facile de se représenter, tel qu'il était alors, l'emplacement aujourd'hui désolé de Manastirine. Parmi les sarcophages et les pompeux mausolées groupés autour des blanches chapelles des martyrs, des arbres touffus, ombrageant les tombes, faisaient du cimetière un vaste jardin verdoyant, « un paradis », suivant une expression chère aux premiers chrétiens. Dans les cryptes où reposaient les saints, devant leurs sarcophages, des flammes brûlaient dans de grands luminaires de pierre, et la piété des fidèles répandait sur leurs tombeaux les aromates et les fleurs. « De violettes et de feuillages, dit en de beaux vers un

poète de ce temps, nous honorerons les ossements ensevelis, et sur l'építaphe et la froide pierre nous répandrons le flot des parfums. » Aux jours anniversaires des *dépositions*, les chrétiens se réunissaient dans les chapelles pour célébrer la mémoire de leurs morts, et de toutes parts, de pieux pèlerins venaient rendre hommage à la sépulture des saints. On n'a point trouvé à Salone, comme dans les catacombes romaines, ces précieux *graffiti* où les visiteurs ont si naïvement exprimé leur foi et leurs espérances; du moins les inscriptions, dont beaucoup sont écrites en grec, montrent que bien des étrangers, Grecs ou Syriens, ont tenu à reposer sous la protection des martyrs de Dalmatie.

Les invasions barbares qui, au v<sup>e</sup> siècle, ravagèrent si cruellement l'Illyricum, n'épargnèrent point le cimetière chrétien de Salone; situé hors des murs de la ville, il fut exposé à toute la fureur, à toute l'avidité des envahisseurs. Il est possible qu'à l'approche des hordes dévastatrices, les reliques des martyrs aient été transportées à l'abri des remparts de la cité; mais les sarcophages restés en place furent brutalement violés et l'espoir d'y trouver des trésors y tailla ces larges brèches qu'on y voit aujourd'hui. Les inscriptions furent mises en pièces, les chapelles ne furent guère mieux traitées. Aussi bien, durant cette longue tourmente, le cimetière semble avoir été presque à l'abandon. Pour toute la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle, on ne rencontre pas une építaphe, comme si l'on avait cessé momentanément d'ensevelir les morts dans la nécropole. La restauration de l'empire au vi<sup>e</sup> siècle allait lui rendre un dernier moment de splendeur.

Mais, si soucieux qu'il fût de réparer les désastres de

l'âge précédent, le siècle de Justinien ne se piquait guère d'en respecter les restes. Pour élever les citadelles et les églises d'Afrique, les constructeurs byzantins ont sans scrupule cherché des matériaux dans les ruines des cités romaines, et plus d'une fois ils en ont ainsi achevé la destruction. On fit de même à Salone. Pour édifier la vaste et somptueuse basilique où l'on avait décidé de recueillir les reliques des martyrs, résolument on débarrassa le terrain de tous les débris de l'époque antérieure. On acheva de démolir, à l'exception de deux d'entre elles, les vieilles chapelles vénérables et branlantes qui encombraient la place; on enterra sous une profonde couche de terre les tombes et les sarcophages des siècles passés; sur le terrain nivelé et surélevé on traça le plan du nouvel édifice; et pour le bâtir, on employa sans hésiter les pierres provenant des chapelles détruites et les fragments des sarcophages brisés. Ainsi, sur le cimetière des martyrs, une grande et superbe basilique s'éleva, longue de 48 mètres et large de 21; un double narthex y donnait accès; deux rangées de colonnes de marbre la partageaient en trois nefs. Elle était pavée de larges dalles de pierre; ses murailles étaient revêtues de marbres précieux; à la voûte de l'abside étincelait probablement une mosaïque, représentant l'agneau divin debout sur un rocher d'où jaillit la fontaine de vie, et à ses côtés d'autres agneaux figurant les douze apôtres. Enfin, à l'endroit où se reposaient depuis le iv<sup>e</sup> siècle plusieurs des martyrs de Salone, une vaste crypte, somptueusement pavée et revêtue de marbres, fut ménagée sous le chœur; on y rassembla les restes de tous les saints enterrés dans le cimetière. Solennellement on transféra les sarcophages, jadis déposés dans les chapelles,

dans la *confession* de la nouvelle basilique, et des inscriptions conservèrent la mémoire de ce grand événement; pour l'édification des fidèles, on grava sur d'autres plaques de marbre les noms des confesseurs dont les reliques étaient offertes à leur vénération; deux petites fenêtres, disposées sous l'autel, versèrent dans la crypte un mystérieux demi-jour, et permirent aux pèlerins d'entrevoir les tombeaux des martyrs. Il ne restait plus qu'à dédier l'Église : on le fit en grande pompe, et au-dessus de la porte principale une grande inscription, que l'on voit encore gravée sur l'architrave, appela les bénédictions célestes sur l'empire romain restauré (*Deus noster propitius esto reipublicæ romanæ*). Et de nouveau, au voisinage et dans le narthex de la nouvelle basilique, les fidèles voulurent être ensevelis sous la protection des martyrs. La dernière inscription funéraire datée que l'on ait découverte à Manastirine, est de l'année 612; à la veille même de la chute de Salone, le cimetière chrétien conservait son antique renommée.

C'est à Rome qu'il faut chercher la fin de cette histoire. A côté de la basilique de Saint-Jean de Latran, dans le petit oratoire de Saint-Venance, une vieille mosaïque du VII<sup>e</sup> siècle aux reflets d'or bruni décore l'abside et l'arc triomphal. Aux côtés de la Vierge, que saint Pierre et saint Paul accompagnent, deux files de saints sont rangées, les uns vêtus du riche costume militaire, les autres en sombres vêtements ecclésiastiques; des inscriptions disent leurs noms, c'est saint Venance, saint Domnion, saint Anastase, d'autres encore, en un mot tous les martyrs de Salone. Vers 640, au moment où la capitale de la Dalmatie venait de s'écrouler d'une ruine définitive sous les coups



des Avars le pape Jean IV, un Dalmate, occupait le siège de saint Pierre. A la nouvelle du désastre qui frappait son pays natal, il se préoccupa avec une égale sollicitude du sort des vivants et des restes des morts ; par ses soins, un pieux mandataire se rendit sur les rives orientales de l'Adriatique, chargé de racheter les captifs et de sauver les reliques des saints. L'ambassadeur pontifical réussit heureusement dans sa double tâche : et pour abriter les corps sanctifiés ainsi transportés à Rome, le pontife fit bâtir en leur honneur et orner de leurs images le petit édifice où ils reposent encore. Sans doute tous les martyrs de Salone ne paraissent point avoir été alors apportés dans la ville éternelle, et Spalato se flatte d'avoir conservé plusieurs d'entre eux : du moins le prêtre romain qui vint alors en Dalmatie semble s'être attaché à recueillir la plupart de ceux dont la nécropole de Manastirine nous a conservé les tombes et la mémoire ; et ce fait achève de démontrer l'importance de ce grand cimetière dont le pieux butin ne sembla point indigne d'enrichir la cité des apôtres, la ville riche entre toutes en tombeaux des martyrs.

#### IV

Le christianisme a laissé bien d'autres souvenirs encore à Salone. J'ai déjà parlé de ce cimetière de Marusinac, situé lui aussi hors des murs, à cinq ou six cents mètres de l'enceinte, et dont on a, voilà six ou sept ans, entrepris l'exploration. Il n'est guère moins intéressant que celui de Manastirine. Là aussi, on a retrouvé les restes d'une villa romaine, propriété parti-

culière transformée plus tard en nécropole chrétienne; là aussi des martyrs furent ensevelis. J'ai cité déjà l'inscription qui fixe en cet endroit la sépulture d'un saint Anastase. Autour de cette tombe vénérée, les fidèles vinrent, comme à Manastirine, chercher le repos éternel; des évêques de Salone, Jean, Justin, y furent ensevelis; et ici aussi, au centre du cimetière, les siècles suivants élevèrent une vaste basilique à trois nefs, aussi grande et non moins somptueuse que celle de Manastirine. Les murailles en étaient revêtues de marbre, le sol pavé d'élégantes mosaïques aux rinceaux multicolores; sous l'autel édifié à l'entrée de l'abside, on avait placé le sarcophage renfermant les reliques des martyrs, et une petite fenêtre ouverte dans la paroi de pierre permettait aux pèlerins, selon l'usage, d'entrevoir et de toucher ces restes vénérés. L'édifice semble avoir subsisté jusqu'aux derniers jours de Salone; au commencement du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle encore, les plus grands personnages de la cité se faisaient enterrer près du mausolée et de la basilique où dormait saint Anastase le martyr.

Outre les cimetières où reposaient ses morts, Salone avait naturellement des églises où priaient les vivants. On sait que la principale d'entre elles était située tout près des remparts, à peu de distance de la porte qui mène à Manastirine; mais on n'en a point jusqu'ici commencé l'exploration. Du moins, dans le terrain avoisinant, un groupe de bâtiments fort intéressants a été déblayé. C'est d'abord un baptistère du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, de forme octogonale et de pur style byzantin. On a retrouvé, au centre de l'édifice, la grande vasque de marbre, tout étincelante de mosaïques d'or, où se plongeaient les catéchumènes, et, parmi les débris, les

chapiteaux des colonnes qui formaient une galerie circulaire à l'intérieur du monument. Avec la fine dentelle de marbre qui les couvre et les têtes de griffons qui en décorent les angles, ces chapiteaux sont de fort curieux spécimens de l'art de l'époque de Justinien ; et, ce qui en augmente encore l'intérêt, c'est qu'on en rencontre, d'un type tout semblable, dans un autre édifice du littoral adriatique qui, lui aussi, date du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, dans la belle basilique, si peu connue et si digne de l'être, de Parenzo en Istrie. Enfin, par une disposition fort rare et fort originale, une grande salle rectangulaire était adossée au baptistère : c'est là que les néophytes, au sortir du baptême, recevaient l'onction du saint chrême. Comme dans beaucoup de constructions de ce temps, le sol est couvert d'un riche pavé de mosaïques, où l'on a représenté l'un des sujets les plus familiers de la symbolique chrétienne : parmi des rinceaux et des fleurs, deux cerfs viennent se désaltérer à un grand vase en forme de calice, et, au-dessus, on lit le verset du Psalmiste : « Comme le cerf soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire après toi, mon Dieu. »

Aujourd'hui, de tant de monuments, de tant de souvenirs, de tant de gloires, il ne reste plus que des ruines ; mais, tout mutilés qu'ils sont, ces débris ont une muette éloquence, et bien peu de chose suffit pour y faire passer un souffle d'émotion et de vie. Lorsque, au mois d'août 1894, le premier congrès d'archéologie chrétienne se réunit à Spalato — hommage justement rendu à l'importance des découvertes faites — on ne crut pas pouvoir inaugurer mieux les séances de la savante assemblée qu'en célébrant, dans la vieille basi-

lique de Manastirine un service religieux solennel. Dans l'antique église ruinée, silencieuse et déserte depuis plus de douze siècles, de nouveau, pour un jour, la foule se pressa autour de l'autel relevé sur la confession des martyrs ; de nouveau, pour un jour, le chant pieux des cantiques éveilla les échos endormis du vénérable cimetière ; et, à voir les arcs de verdure dressés à l'entrée de l'édifice, les guirlandes de fleurs qui paraient l'autel et encadraient les saintes images, le flottement des bannières inclinées, les spirales de l'encens montant lentement dans le ciel, à voir surtout le concours des populations accourues de tous les villages d'alentour, l'attitude recueillie et grave, la simple et touchante piété des assistants, vraiment on eût pu se croire revenu à quelqu'une de ces fêtes de la primitive Église, où, sur les tombes de leurs morts, les chrétiens célébraient la gloire de leur Dieu. Si j'en crois les souvenirs de ceux qui ont eu la bonne fortune d'assister à cette cérémonie vraiment unique, ce fut un rare et incomparable spectacle que celui de cette sorte de résurrection qui, aux froids enseignements de l'archéologie, aux leçons abstraites de l'histoire, substituait une réalité palpable et saisissante, qui faisait, pour quelques instants, renaître de la séculaire poussière des ruines l'âme même de la vieille Salone disparue. J'ai eu jadis, aux catacombes romaines, l'honneur d'assister parfois, à côté du maître éminent qui a fondé la science des antiquités chrétiennes, à ces pieux offices qui, aux jours des grandes fêtes, se célèbrent dans les cryptes des cimetières de Sainte-Agnès, de Domitille ou de Calliste, et j'ai senti profondément la puissance d'émotion qui s'en dégage, ce charme exquis, presque fantastique, que Bourget a si bien exprimé dans quelques belles

pages de son roman de *Cosmopolis*. Dans les longues galeries illuminées où flotte un vague arôme d'encens, entre ces murs garnis de cadavres, au seuil de ces cryptes historiques où tant de martyrs sont venus reposer dans la paix du Seigneur, on sent mieux, dans le demi-jour indécis et le solennel silence, toute la tragique grandeur des premiers siècles du christianisme, toute l'austère poésie de l'époque des persécutions. C'est l'Église triomphante plutôt qu'évoquait la fête de Salone, en ce jour où les monuments de la vieille cité, merveilles de l'archéologie chrétienne, s'illuminaient pour un moment d'un rayon de splendeur nouvelle. Mais l'impression ressentie n'était ni moins vive, ni moins intense, et elle se doublait d'une reconnaissance singulière pour l'homme qui avait été le promoteur de cette assemblée solennelle, et qui, après avoir été tant de fois à la peine, se trouvait maintenant, et si légitimement, à l'honneur.

Certes, en ce jour où il voyait rendue au culte et à la vie la basilique ancienne, si laborieusement explorée par ses soins, en ce jour qui couronnait son œuvre, ce dut être une heure unique et rare, heure de profonde émotion, de joie plus profonde encore, pour le savant eminent et modeste à qui sont dues toutes ces belles découvertes. De tels instants payent bien des années de labeur et de lutte; et, s'il y a quelque vertu vraiment dans le dévouement désintéressé, l'activité infatigable, la poursuite incessante de la vérité par la science, certes, plus qu'à tout autre, de tels instants étaient dus à ce Mgr Fr. Bulitch, qu'on a pu appeler sans exagération « le De Rossi de la Dalmatie ».

## CHAPITRE III

### Chez les Slaves de l'Adriatique.

---

#### LES SOUVENIRS DE LA FRANCE EN DALMATIE

Entre les provinces qui forment le complexe assemblage de la monarchie austro-hongroise, la Dalmatie est une des moins connues. Les étrangers ne la visitent guère, les Français moins que tous les autres. Le voyage semble difficile, et en dehors de certaines conditions spéciales, peut-être l'est-il en effet; le pays paraît lointain, l'excursion d'attrait médiocre, le champ d'observation limité et pauvre. Et sans doute cette âpre et rude terre, cette étroite bande côtière, étranglée entre la montagne et la mer, n'a point la grâce aisée et souple, le charme prenant et capiteux de l'Italie sa voisine : moins banale en revanche, moins profanée par les pas du vulgaire, elle garde, suivant une jolie expression, toute la séduction des choses anciennes un peu délaissées. Au touriste, la nature dalmate offre de beaux et pittoresques aspects, golfes profonds que l'Adriatique creuse dans ce rivage abrupt et tourmenté, et

qui rappellent les fiords scandinaves, lacs fermés où les hautes montagnes viennent baigner dans les flots leurs pentes verdoyantes, et qui évoquent des paysages alpestres, une Suisse enfin, comme on l'a dit, mais une Suisse que la mer borde et que dore le soleil d'Orient.

A l'artiste, à l'historien, de petites villes obscures et charmantes, Zara, Sebenico, Trau, Spalato, Raguse, offrent, avec la riche série de leurs monuments, les souvenirs d'un passé qui fut glorieux, cités mortes qu'illumine encore un reflet des splendeurs vénitiennes et des gloires romaines. Et enfin pour le voyageur français ce pays présente un intérêt de plus : aux âpres rochers de la Dalmatie est demeuré accroché un lambeau de l'épopée napoléonienne et de la courte période où elle fut terre française, la Dalmatie ; — chose rare, unique peut-être dans l'Europe actuelle — a gardé un inoubliable et reconnaissant souvenir.

## I

On sait comment, le 26 décembre 1805, le traité de Presbourg enleva à l'Autriche la Dalmatie, jadis vénitienne, et la donna à la France. Ce qu'on sait moins, c'est l'attention passionnée que Napoléon porta à sa nouvelle conquête, l'active sollicitude qu'il marqua à ce pays qu'il ne vit jamais. C'était le moment où l'ambition impériale embrassait l'Orient dans ses rêves. Dans la pensée de Napoléon, la Dalmatie, voisine de la Bosnie, de l'Albanie, de la Grèce, porte ouverte sur le Balkan, était une position d'importance essentielle ; elle le devint davantage encore quand le traité de Tilsitt eut noué cette première et éphémère alliance franco-

russe, qui tournait vers l'empire ottoman l'inquiète convoitise des deux souverains. Par les ordres de l'empereur, rien ne fut épargné pour établir fortement l'autorité française dans cet admirable poste d'observation; la libre république de Raguse dut faire au régime nouveau le sacrifice de son indépendance; sous l'administration du provéditeur Dandolo, surtout sous l'énergique et habile gouvernement de Marmont, la province pacifiée changea de face. Et non seulement les noms sonores de sa géographie lointaine fournirent aux maréchaux d'Empire des titres inattendus et éclatants, faisant de Soult un duc de Dalmatic et de Marmont un duc de Raguse; mais en quelques années à peine, la pensée puissante de l'empereur pétrit à distance ce pays neuf, l'organisa et le transforma. Rattachée en 1809 au vaste gouvernement des provinces illyriennes, jusqu'aux premiers jours de 1814 la Dalmatie demeura française. Sans doute les ambitions de Napoléon, bientôt orientées vers d'autres desseins, avaient fini — et assez vite — par se détacher du lointain rivage adriatique; le départ de Marmont en 1811 avait été pour la province un coup plus sensible encore. Pourtant les huit courtes années durant lesquelles la Dalmatie fut française ne furent point des années stériles. Aujourd'hui encore, à près d'un siècle de distance, on retrouve, de cette brève domination, la trace matérielle à chaque pas visible, l'empreinte morale plus profonde encore et plus ineffaçable.

C'est chose assez délicate d'ordinaire, surtout pour un voyageur qui passe, de pénétrer les sentiments intimes, de lire dans l'âme d'un peuple. A moins d'un séjour assez prolongé ou de circonstances très particulières, il faut se borner en général à regarder l'appar-



rence extérieure des choses; bien fin ou bien présomptueux qui espère davantage et se flatte de voir plus avant et plus profondément. Je dois dire par quelle bonne fortune j'ai pu échapper un peu en Dalmatie à la condition commune. J'ai visité ce pays au cours d'une de ces croisières scientifiques que le *Tour du Monde* et maintenant la *Revue générale des Sciences* organisent depuis quatre ou cinq ans dans le bassin de la Méditerranée. Or, un grand bateau comme était notre *Sénégal* ne saurait passer inaperçu dans les petits ports tranquilles de l'Adriatique; une caravane nombreuse, comme était la nôtre, apporte dans la vie placide et monotone des calmes cités dalmates une animation et un mouvement inaccoutumés; et c'était par surcroît, en ce mois de septembre 1896, le moment où se préparait le grand événement qui tenait en suspens l'Europe tout entière, cette visite impériale qui tournait vers Paris les regards du monde slave et faisait battre tous les cœurs d'espérances inattendues. Notre passage annoncé, attendu, éveillait donc plus qu'une simple curiosité; d'avance on s'apprêtait à nous recevoir, à nous faire grand et cordial accueil, à fêter le drapeau qui nous couvrait, ce drapeau jadis familier, si rare aujourd'hui dans les eaux de l'Adriatique. Au cours de ces réceptions et de ces fêtes, j'ai eu plus d'une fois l'honneur et la charge de rendre toast pour toast et compliments pour compliments; et peut-être cette situation privilégiée m'a-t-elle permis de voir d'un peu plus près les choses et surtout les hommes; dans l'intimité des longues causeries, on m'a dit des mots significatifs; et d'ailleurs la manière dont nous avons été traités parlait assez d'elle-même, pour qu'il y ait intérêt à noter ici les sentiments que nous avons constatés en Dalmatie.

## II

Un soir de septembre, à la nuit tombante, le *Sénégal* mouillait devant Zara, juste à temps pour voir, aux dernières clartés du crépuscule, la coquette petite capitale dalmate profiler ses maisons blanches sur le ciel clair, et les cimes roses des Alpes dinariques s'enflammer aux derniers rayons du soleil. La plus aimable des surprises nous attendait à l'arrivée. A l'annonce de notre venue prochaine, la municipalité de Zara avait eu la très gracieuse pensée de fêter en une réception solennelle les hôtes que lui envoyait la France; le gouverneur général de Dalmatie, pressenti sur la convenance de l'accueil projeté, avait en hâte demandé par dépêche des instructions à Vienne; il avait reçu la réponse que l'on pouvait attendre de cette administration impériale si courtoise, si souple et si habile à la fois : s'associer pleinement, ouvertement, aux manifestations qui se préparaient, peut-être avec le secret désir d'en altérer ainsi, ou du moins d'en dissimuler le caractère trop accusé. Aujourd'hui encore, à bien des mois de distance, je ne puis repenser sans quelque émotion à ce premier contact avec la terre dalmate. Un petit bateau à vapeur était venu nous prendre à bord du *Sénégal*, et lentement, dans la nuit maintenant tombée, il glissait sur les eaux calmes du port; sur les quais, noirs de monde, une foule compacte attendait silencieuse et nous regardait approcher; et tout à coup, au moment où nous allions accoster le débarcadère, sur un rythme un peu lent et grave, mais qui lui donnait à cette heure une grandeur presque solennelle, la *Mar-*

*seillaise* éclata parmi les vivats et les acclamations. Certes il y avait parmi nous bien des sceptiques ou des blasés, et pourtant, sur les cent cinquante Français que nous étions là, écoutant, tête découverte, les accents de l'hymne national, il ne s'en trouvait pas un, je l'assure, qui, en l'entendant monter ainsi, comme une bienvenue cordiale et inattendue, de cette terre étrangère, n'ait senti passer en lui-même un frisson de sincère et profonde émotion.

Puis, au milieu du cortège des autorités, des notables de la ville entière, par les petites rues étroites qui rappellent les *calle* vénétiennes, lentement, presque processionnellement, on nous conduisit à la place des Seigneurs. La musique municipale y donnait concert en notre honneur, et sur le programme qu'on nous remit, de nouveau, en tête, était inscrite la *Marseillaise*, et pour finir, le *Père la Victoire*. Et comme, dans le Midi tout entier, qu'il soit français, italien ou slave, il n'y a point de belle fête sans discours, il y eut, comme il convenait, copieux échange de cordiales paroles, où se manifestait, presque à nous étonner, une chaude et ardente sympathie. Nous en devons trouver le lendemain des témoignages plus significatifs encore.

Toute la matinée nos hôtes, de toute condition et de tout rang, fonctionnaires et bourgeois, laïques et prêtres, s'étaient empressés avec une infatigable bonne grâce à nous faire les honneurs de la ville : et en outre des monuments visités, les notables commerçants de la capitale dalmate avaient tenu à nous faire connaître et apprécier une autre gloire locale, le fameux marasquin de Zara. Nous-mêmes, avant de quitter l'hospitalière cité, nous avons convié à notre bord tous nos amis d'un jour : côte à côte, réunis dans une pensée

commune de courtoisie ou de sympathie, avaient pris place à notre table les chefs de l'administration autrichienne et les représentants les plus passionnés de l'idée slave; et lorsque, le moment des adieux arrivé, sur le petit vapeur qui allait ramener nos hôtes à terre, une fois encore la musique embarquée attaqua la *Marseillaise*, il y eut vraiment une minute de puissante et solennelle émotion. Debout sur la passerelle, sur le pont du léger bâtiment, tous nos invités, tous ceux qui étaient venus sur le *Sénégal* nous porter les marques obligeantes de leurs sentiments, s'étaient, aux premières notes de l'hymne national, découverts d'un même mouvement, et tous, la tête nue, écoutaient dans un attentif silence; et quand la musique se tut, nos applaudissements se mêlèrent aux leurs, lorsqu'une voix s'écria : « Vive la France, la noble nation qui est toujours à la tête de la civilisation ! » Et tandis que le *Sénégal* levait l'ancre, tandis qu'à notre air national succédaient maintenant les accents de l'hymne autrichien, le petit vapeur nous faisait cortège vers la haute mer, tout bruisant de hurrahs et d'acclamations; et pendant que lentement, comme à regret, notre grand navire s'éloignait de terre, encore une fois, à travers la distance grandissante, le vent nous apportait, atténuées, mourantes, les cadences sonores de la *Marseillaise*.

Depuis ce jour, elle nous a accompagnés, cette *Marseillaise*, tout le long des rivages dalmates, tantôt, comme à Spalato, ponctuée par les cris significatifs de « Vive la France ! Vive l'alliance franco-russe ! », tantôt, comme à Raguse, mêlée aux accents presque révolutionnaires du vieil hymne croate de 1848, tantôt, comme à Serajevo, brodée d'étranges fioritures par le

caprice des violons tziganes, tantôt, comme à Cattaro, indécise, timide, incertaine, plus juste d'intention que de ton, mais partout également applaudie, également touchante, sympathique hommage au drapeau qui flottait à nos mâts, vivant souvenir du pays en cette Dalmatie lointaine, accompagnement obligé et cordial de toutes nos escales, et qui marquait ainsi d'un trait inattendu et caractéristique cette excursion de touristes, grandie aux proportions d'un voyage triomphal.

Zara est la capitale administrative, Spalato est la grande ville de la Dalmatie. Par le chiffre de sa population, par l'ample développement de ses faubourgs construits autour de la vieille enceinte du palais de Dioclétien, par la richesse de son commerce et le mouvement de son port, elle est le point le plus important de la province. Elle mérite par ailleurs plus d'attention encore : Spalato est le foyer et le centre du mouvement slave en Dalmatie. Quiconque à visité Prague sait avec quel soin jaloux, dans l'antique capitale de Saint-Wenceslas, les noms des rues, les enseignes des boutiques sont libellés en tchèque : de même à Spalato toutes les inscriptions sont en croate. Dans cette Dalmatie trilingue, l'allemand peut bien être la langue officielle de l'administration, l'italien celle des affaires : c'est le croate qui est la langue du cœur, celle des souvenirs et des espérances ; et ceux-là mêmes dont les noms s'achèvent en consonnances purement italiennes se réclament avec fierté de leurs origines slaves. En un tel milieu — et en un tel moment — d'avance on pouvait en quelque manière prévoir les sentiments qu'éveillerait notre visite : et cependant, quoique nous fussions déjà, non point blasés sur les réceptions, mais accou-

tumés à elles, la réalité devait surpasser notre attente.

Il serait presque banal de dire longuement l'accueil enthousiaste de la foule compacte pressée sur les jetées, la *Marseillaise* saluant notre entrée dans le port, les autorités impériales et les notables de la ville s'empresant à nous faire fête avec une égale courtoisie, le concert donné en notre honneur, et dont le programme — qui comportait naturellement la *Marseillaise* et le *Père la Victoire* — se composait exclusivement, non sans quelque intention sans doute, de musique française, tchèque et russe, et était imprimé, comme pour marquer la communauté des sympathies, sur une face en français, et sur l'autre en slave. Il sera plus instructif peut-être de retenir deux épisodes particulièrement caractéristiques, et qui montreront de quels sentiments cette « Slavie » autrichienne est animée à l'égard de la France.

Nous avions convié à un vin l'honneur, à bord du *Sénégal*, toutes les autorités administratives et municipales de Spalato. Quant vint l'heure des toasts, le préfet autrichien prit d'abord la parole, et avec le tact habile et la parfaite courtoisie qui convenaient au représentant du gouvernement impérial, il salua en nous les touristes étrangers venus en ce pittoresque pays dalmate, si digne d'être visité et connu. Puis le maire se leva à son tour : il ne nous parla point, comme il eût pu faire, en français, en allemand ou en italien ; il nous parla en croate. Nous ne comprenions pas un mot de son discours, et lui-même d'avance le savait ; mais il fallait, pour les principes, si je puis dire, qu'il en fût ainsi et que, premier magistrat d'une ville slave, nettement il s'exprimât en slave. Puis il nous fit traduire sa harangue, et ce qu'il avait dit, certes, valait

de nous être traduit : c'était le long souvenir qu'a laissé en Dalmatie l'occupation française, les bienfaits de Marmont et l'éternelle reconnaissance qu'en a gardée ce pays. Mais de tous ces discours, le plus émouvant peut-être fut celui d'un homme, patriote ardent et loyal, fidèle sujet, mais slave passionné, d'un savant, d'un historien qui connaît mieux que tout autre l'histoire de sa petite patrie. Il nous dit, avec une entraînant éloquence, et dans notre langue, comment deux invasions françaises ont successivement passé sur la Dalmatie, l'une guerrière, celle de Napoléon, l'autre très pacifique, la nôtre, et comment, sous ses apparences belliqueuses, la première fut en fait profondément pacifique et civilisatrice. Il nous dit comment, dans la Dalmatie, deux époques furent brillantes entre toutes, celle de la domination romaine, et celle de la domination française. Il nous dit les bienfaits de Marmont et la gloire légendaire dont le paysan dalmate entoure encore le souvenir du général français. Et tous ces discours se terminaient par un même mot, singulièrement émouvant lorsqu'on l'entend en une terre et sur des lèvres étrangères : « Vive la France ! »

Quelques heures plus tard, nous quitions Spalato. Sur les quais, sur la jetée, jusque sur la balustrade du phare, plus de deux mille personnes se pressaient, sous les plis flottants des drapeaux croates, dont les couleurs sont les mêmes que les nôtres. Aux musiques qui jouaient la *Marseillaise* se mêlaient les cris de : « Vive la République française ! Vive l'alliance franco-russe ! » Sur le pont du *Sénégal*, des brassées de fleurs, de petits étendards tricolores pleuvaient parmi les vivats. Avant le départ, chacun de nous avait personnellement reçu un bouquet aux couleurs nationales,

noué d'un ruban aux couleurs de France, et à chacun une carte était accrochée avec ces mots : « Vive la France! Vive la Croatie! » Tandis que lentement notre navire évoluait pour gagner le large, dans le soir tombant un feu d'artifice montait en claires fusées dans le ciel, et les acclamations redoublaient sur la rive, de tous ces amis hier inconnus, et dont le cœur avait un instant battu à l'unisson du nôtre; des voix émues, lointaines déjà, accompagnaient la *Marseillaise*... Et je ne sais vraiment ce qu'il faut admirer davantage, la tolérance paternelle, un peu sceptique peut-être, de l'administration impériale, regardant passer, en s'y associant discrètement, cette subite poussée d'enthousiasme slave, ou la sincérité profonde et vibrante de ces manifestations inattendues, si vraies et si touchantes.

Par le charme de son paysage, par l'exquise élégance de ses monuments, par les souvenirs de sa glorieuse histoire, Raguse est la perle de la Dalmatie. Assise au pied du mont Saint-Serge, sur un promontoire de rochers qui domine la mer, elle a, avec sa couronne de tours crénelées se mirant au profond des eaux bleues, avec sa verdoyante parure de lauriers, de citronniers, de grenadiers en fleurs, quelque chose de la grâce pittoresque et fière de Monaco. Au dedans, l'impression est plus saisissante encore; avec ses nombreuses églises, ses vieux cloîtres gothiques, ses palais charmants aux architectures vénitiennes, ses fontaines compliquées et gracieuses, avec sa longue avenue du Stradone toute bordée d'habitations patriciennes et sa place des Seigneurs où se groupent encore tous les organes de la vie publique disparue, Raguse semble



une cité du moyen âge endormie à l'ombre de ses massifs remparts; et dans ce cadre laissé intact par les siècles, tout naturellement l'esprit évoque l'image du petit État commerçant, belliqueux, indépendant et fier qui vécut jadis et grandit dans cet étroit corselet de murailles dorées. Prise entre les convoitises de Venise et la menace des Turcs, entre les ambitions qui venaient d'Italie et celles qui venaient du Balkan, longtemps, à force de souplesse diplomatique et de courage civique, la petite ville aujourd'hui morte a su faire respecter sa liberté. Fièremment ses vaisseaux de commerce ont promené par la Méditerranée le pavillon de Raguse, et au génie maritime, à l'habileté commerciale, à la prudence politique, ses patriciens ont su unir un goût délicat des lettres, qui a fait de ce coin de terre l'Athènes de la Dalmatie : jusqu'au jour où la main brutale de Napoléon mit fin à cette glorieuse existence et supprima la libre République, qui dans l'Europe de 1808 semblait un anachronisme étrange et suranné.

Aujourd'hui tous ces souvenirs d'un passé aboli sont demeurés vivants à Raguse. Pendant les courtes heures que j'y ai passées, j'ai eu la bonne fortune de causer longuement avec un homme, l'un des plus distingués assurément de l'antique cité ragusaine. Descendant d'une vieille famille patricienne, d'ailleurs sujet fidèle et loyal de la monarchie, son âme de patriote souffrait de la décadence de sa ville et s'exaltait au souvenir des gloires disparues. Il se plaisait à me dire, et d'un accent que je n'ai point oublié, combien, dans les siècles troublés du moyen âge, Raguse avait su être humaine et charitable, la première à fonder des asiles pour recevoir les enfants trouvés, la

seule à proscrire le commerce des esclaves. Il me montrait, avec un orgueil que voilait une mélancolie profonde, l'antique et somptueux costume des recteurs de Raguse, la bannière aux couleurs pâlies de la République, et au-dessus de l'une des portes ouvertes dans ces admirables remparts, chef-d'œuvre de l'architecture militaire du xvi<sup>e</sup> siècle, la statue de saint Blaise, protecteur de la cité, à demi cachée sous les festons de lierre. « Il s'est voilé, murmurait-il, maintenant qu'il n'a plus rien à défendre. » « Nous avons été une grande ville, me disait-il encore : aujourd'hui le présent est médiocre; que sera pour nous l'avenir? » Et il le rêvait, cet avenir, plein de revanches pour sa Raguse chérie : et moi, en regardant cette loyale et énergique figure, aux cheveux et à la barbe blanchis, cette haute taille fièrement redressée malgré l'âge, je songeais qu'il eût été digne, ce patricien, de présider aux destinées de l'antique Raguse, de servir, sous la simarre rouge du recteur, de modèle à Titien, et de mériter de la reconnaissance de ses concitoyens cet hommage que la libre République accordait bien rarement, une plaque commémorative, à l'inscription d'une sobriété toute républicaine, en l'honneur de ceux de ses enfants qui s'étaient dévoués pour elle jusqu'à la mort.

Certes, dans cette âme fière, toute pleine des souvenirs de la petite patrie, tout endolorie de sa déchéance, quelque amertume eût été naturelle en pensant que des mains françaises avaient mis fin aux glorieuses destinées de Raguse libre. Rien de tel pourtant ne passait dans ce cœur de Slave, non moins épris des destinées promises à l'avenir de sa race que des souvenirs du passé, et je l'entends encore me dire : « Nous avons ici

de profondes sympathies pour la France. Mon seul regret est qu'un général français ait supprimé la République. »

Et je revois maintenant, avec une véritable émotion, dans ce décor unique et prestigieux où l'illusion du passé vous prenait au plus profond de l'être, dans ce petit port d'où s'élançaient jadis les galères ragusaines, en face de cette île de Lacroma où flotte le souvenir endeuillé des archiducs Maximilien et Rodolphe, sous le ciel bleu qui dorait les murailles crénelées, je revois la population aux pittoresque costumes, toute vibrante d'une chaude sympathie, les musiques jouant la *Mar-seillaise* et l'hymne national croate, écoutés tête nue, religieusement, nos amis d'un jour, trop vite quittés, nous saluant d'un dernier sourire ému, et debout sur le quai, le grand vieillard blanchi qui m'a fait promettre de revenir le voir dans sa Raguse aimée. « Sans trop attendre, ajoutait-il, car mes cheveux sont blancs et la vie est courte. » Et il y avait, dans cette communion des cœurs, une ardeur de sincérité si profonde, que tous, en nous séparant trop tôt de nos hôtes, nous gardions le regret de ces heures trop brèves, et que nous croyions vraiment, tant avait été spontanée et délicate l'amitié offerte, quitter des amis anciens, un instant retrouvés.

### III

Constater les faits est quelque chose : il faut essayer maintenant de les expliquer. Or, parmi les diverses raisons auxquelles on peut demander le secret de l'accueil que nous avons trouvé en Dalmatie, deux sont,

je crois, essentielles : l'une est d'histoire, l'autre d'ethnographie.

Durant les longs siècles qu'elle posséda la Dalmatie, jamais Venise n'avait rien fait pour elle : les Vénitiens, gens pratiques, songeaient à leurs intérêts propres plus qu'au bien de leurs sujets. Sur cette côte adriatique, ils trouvaient des escales bien placées, des ports sûrs, des points de relâche pour leurs flottes ; dans cette rude et belliqueuse population, ils recrutaient des soldats admirables, ces Esclavons dont Venise conserve encore le souvenir. Jamais la République de Saint-Marc ne demanda autre chose à la Dalmatie. Pourvu que l'impôt rentrât exactement, elle ne souhaitait point davantage ; et si elle occupait le pays avec une sollicitude si jalouse, c'était surtout pour empêcher d'autres de s'y installer. Toute sa politique se limita à bâtir des forteresses pour garder son domaine, à entretenir les divisions parmi les populations pour les maintenir dans l'obéissance. Jamais elle ne fit rien pour la prospérité matérielle de la contrée, rien pour le développement de l'instruction, rien pour les institutions de bienfaisance, rien pour les routes, rien pour le commerce. Sur les montagnes, elle coupa les forêts pour fournir des pilotis à ses palais et des bois de construction à ses arsenaux ; sur les côtes, elle ruina le commerce de toute cité qui aurait pu lui faire concurrence. Peu de contrées étaient, au jugement d'un historien qui la connaît bien <sup>1</sup>, plus misérables, plus délaissées que la Dalmatie à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

Dans cette immobilité séculaire, l'occupation française apporta soudain une animation presque fébrile.

1. Pisani, *La Dalmatie de 1797 à 1815*. Paris, 1893.

Jusque-là, sur ce rivage adriatique, personne n'avait jamais touché aux abus ni aux privilèges : la France entra en scène et bouscula tout. Appliquer à la Dalmatie les principes nouveaux du droit public français, assurer l'égalité, développer la richesse, trancher dans le vif des abus, telles furent les grandes lignes du programme. Deux hommes se chargèrent de l'exécuter : le provéditeur général Dandolo et Marmont.

Tout était à créer ; en quelques années à peine, tout fut accompli. La division des pouvoirs sépara le gouvernement civil du gouvernement militaire, l'autorité judiciaire de l'autorité administrative. Des justices de paix furent instituées, des tribunaux de première instance s'ouvrirent dans les chefs-lieux d'arrondissement, une cour d'appel siégea à Zara. Avec une sage prudence, on choisit parmi les lois françaises celles qui étaient d'application immédiate ; on prépara le terrain pour la promulgation des autres. La loi Grimani interdisait l'aliénation des terres, paralysait le développement économique ; on l'abrogea. Les corporations nobiliaires, les droits féodaux disparurent. Une tolérance inconnue fut inaugurée en matière religieuse : les Grecs orthodoxes reçurent un évêque, en même temps qu'on améliorait le sort des curés de campagne. La Dalmatie n'avait pas d'écoles : on institua sept collèges, un lycée à Zara, et l'on décréta la fondation d'une université. Les institutions de bienfaisance furent largement développées ; on créa des hôpitaux et des asiles. En même temps on se préoccupait d'assurer la prospérité matérielle du pays : on reboisait les montagnes, on desséchait les marais ; on introduisait des cultures nouvelles, surtout on donnait aux travaux publics un grand et prodigieux essor. La Dalmatie n'avait pas de routes :

nos soldats se mirent à l'œuvre, comme jadis les légionnaires romains. Le cours des rivières fut régularisé; on répara les digues des ports, les quais, les fortifications des villes, on traça des jardins publics; surtout on ouvrit des voies de communication, et ce travail énorme, si bienfaisant, si utile, coûta à peine 150 000 francs pour cent vingt kilomètres de routes. « C'était, dit un historien dalmate, une chose étrange, inconnue, un principe de vie fécond, la passion du progrès, l'amour des idées nouvelles et bonnes que le pays apprenait à connaître pour la première fois. Ce qui se fit alors en quelques mois ne s'était jamais vu, ne n'est jamais renouvelé depuis. Le mal s'y trouvait mêlé au bien : ces hommes de la Révolution avaient en eux-mêmes une confiance sans mesure, mais le bien y surpassait mille fois le mal. La Dalmatie n'oubliera jamais ses bienfaiteurs. »

Aujourd'hui encore on reste saisi d'admiration en face de l'œuvre ainsi accomplie. « Les Romains, dit Marmont dans ses *Mémoires*, n'ont rien fait de plus beau, de plus difficile et de plus admirable. » La phrase manque de modestie sans doute : elle est vraie rigoureusement. En quelques années en effet le pays se trouva transformé : et voici un mot bien caractéristique d'un empereur d'Autriche, visitant la Dalmatie au lendemain de 1815 : « Quel dommage que ces Français ne soient pas restés quelques années de plus; ils ne nous auraient plus rien laissé à faire. »

En succédant à la France, l'Autriche, il faut bien le dire, s'est assez médiocrement préoccupée de ce peu qui restait à faire. Elle a administré négligemment ces provinces lointaines, et à peine commence-t-elle à en prendre souci. « On nous traite en sauvages, m'a-t-on

dit parfois en Dalmatie; on ne fait rien pour nous. » Il y a sans doute quelque excès et quelque injustice dans ce reproche : on comprend pourtant comment, entre Venise qui ne fit rien pour elle et l'Autriche qui ne fit guère, la reconnaissance des populations est naturellement allée à ces Français qui les premiers leur ont apporté la civilisation. Certes, dans les institutions françaises transportées sur le littoral adriatique, tout n'a point reçu ni mérité un favorable accueil : la conscription a paru lourde, la politique suivie à l'égard du clergé a semblé, en ce pays très catholique, inutilement tracassière et déplaisante. Mais on a reconnu le sentiment dont s'inspiraient les réformes, le sincère désir qui les traversait d'améliorer la condition des sujets, et voilà pourquoi, dans l'ensemble, la France a laissé un inoubliable souvenir. Marmont affirme quelque part que, pour gagner les Dalmates, il suffisait de savoir se faire bien venir des dames. Je ne sais ce qu'il faut penser de cette boutade de vert-galant : en tout cas, le duc de Raguse s'est préoccupé de s'assurer d'autres titres, et plus sérieux, à la reconnaissance de la Dalmatie. Aujourd'hui encore — chose significative — la route monumentale qui de Knin à Raguse traverse du nord au sud la province, porte officiellement le nom de route Marmont; la citadelle qui s'élève au-dessus de Knin s'appelle le fort Marmont, et dans la Dalmatie entière il n'est ville ni village qui n'ait sa rue ou sa place Marmont. Bien plus, dans l'imagination du peuple, obscurément conscient des immenses bienfaits qu'il lui doit, Marmont a grandi aux proportions d'un héros de légende, d'un héros bienfaisant et fort, changeant d'un coup de baguette magique la face de la contrée. César dans les Gaules, Trajan en Pan-

nonie, n'ont pas laissé un souvenir plus profond que le duc de Raguse en Dalmatie, et aujourd'hui encore le paysan dalmate répète avec complaisance ce mot caractéristique, le plus bel éloge sous sa forme naïve et le témoignage le plus éclatant de l'admiration presque superstitieuse pour l'œuvre prodigieuse que la France accomplit : « Marmont est monté à cheval et il a dit : Que l'on fasse les routes; et quand il est descendu de cheval, les routes étaient faites. »

On conçoit que de tels souvenirs fassent aimer la France en Dalmatie. Mais voici une raison encore, et qui n'est pas moins forte.

Si l'on jette un regard superficiel sur les populations qui habitent le littoral dalmate, tout d'abord elles paraissent italiennes. La longue domination de Venise, les relations qui se sont nécessairement établies entre les deux rivages de l'Adriatique ont mis une empreinte latine sur ces villes de Dalmatie; aujourd'hui même l'italien est la langue courante sur toute cette côte. Mais pénétrez dans l'intérieur du pays, regardez ces paysans au type fortement accusé, aux pittoresques costumes, surtout écoutez-les parler; dans les villes mêmes, grattez ce léger vernis superficiel qui teinte d'italianisme la réalité des choses : tous ces gens sont de même race, et cette race n'est point italienne, mais purement slave. Ils appartiennent à ce groupe ethnique des Slaves du Sud, qui couvre de ses rameaux toute la péninsule balkanique; apparentés aux Serbes, ils sont plus proches encore des populations qui habitent la Croatie, l'Esclavonie, la Bosnie et le Monténégro.

Or, dans la mosaïque de peuples qui forme la monarchie austro-hongroise, les Slaves, on le sait,



n'ont point tiré la meilleure part. Deux nationalités seules, l'allemande et la hongroise, comptent pour quelque chose; seules elles ont officiellement leur place au soleil. Les autres sont des sœurs cadettes, cendrillons qu'on ne mène point dans le monde, et que les grandes sœurs traitent assez brutalement. Il y a plus : pour les empêcher de grandir et de faire sentir leur force, l'administration impériale a pratiqué avec une science consommée le vieux principe qui recommande de diviser pour régner. Elle a, du mieux qu'elle a pu, isolé les uns des autres, disloqué les Slaves du Sud : la Dalmatie dépend de Vienne, la Croatie de Budapest, la Bosnie a un statut particulier. Jadis il en allait autrement, aux siècles lointains du moyen âge : alors, sur le versant occidental de la péninsule des Balkans, il y avait un grand royaume de Croatie, où se groupaient toutes les énergies de la race. C'est à la reconstitution de cet organisme politique que tendent aujourd'hui les aspirations des Slaves du Sud; comme au nord la Bohême tchèque rêve de voir renaître le royaume de Saint-Wenceslas, ainsi au sud les Slaves réclament le royaume triunitaire où, sous Agram capitale — Agram qu'ils nomment Zagreb — les provinces illyriennes, Dalmatie, Croatie, Esclavonie, seraient réunies en une « grande Croatie ».

Sans doute, même sur le littoral dalmate, quelques-uns espèrent davantage. Ils rêvent de se fondre en quelque grand État slave, dont la Serbie ou le Monténégro pourrait être le Piémont. La masse pourtant est loyaliste et fidèle : les manifestations que nous avons constatées avaient un caractère nettement *croate*, et la raison s'en conçoit sans peine. Certes, les Dalmates sont passionnément slaves, mais ils sont aussi catho-

liques romains; ils ne verraient point sans regret, sans quelque inquiétude peut-être, leur petite patrie disparaître dans une « grande Serbie » orthodoxe.

Mais, en attendant que ces rêves lointains, grande Serbie, grande Croatie, se réalisent jamais, tous, Croates et Serbes, travaillent d'un même cœur au triomphe de l'idée slave. Depuis que la conquête française, en créant les provinces illyriennes, a pour la première fois réveillé dans le monde sud-slave la pensée d'une patrie commune, depuis surtout que le grand mouvement de l'illyrisme a, voilà cinquante ans, rendu aux Slaves du Sud la conscience de leurs origines ethniques, chaque année, en Dalmatie comme en Croatie, a été marquée par un progrès nouveau. Jadis, dans la Diète de Zara, la majorité était italienne; elle a passé aux Slaves aujourd'hui. Jadis, en Dalmatie, toutes les municipalités étaient italiennes; il en reste une seule aujourd'hui, celle de Zara. Autrefois la langue slave était méprisée; c'est maintenant une des langues officielles de la province, et il a fallu, bon gré mal gré, l'introduire dans les écoles, dans les débats judiciaires, dans les discussions politiques. Les chiffres sont ici peut-être plus significatifs encore : en 1880, en Dalmatie, 27 000 personnes confessaient l'italianisme; dix ans plus tard, 11 000 l'avaient déserté; aujourd'hui, sur 521 000 indigènes, 501 000 se réclament de la nationalité serbo-croate. Assurément ces victoires n'ont point été achetées sans peine : il y a fallu des luttes patientes et passionnées, des batailles électorales ardentes, où le clergé, tout dévoué à la cause slave, a vaillamment conduit les paysans dalmates au combat et au triomphe, où plus d'une fois aussi l'administration impériale a cru devoir intervenir pour équilibrer

les forces des partis. « Les Italiens, me disait un haut fonctionnaire dalmate, ont pour eux la richesse, les souvenirs ; que les Slaves s'élèvent, et nous verrons. » Avant d'atteindre le but, les aspirations triunitaires ont donc, malgré les progrès réalisés, un peu de chemin encore à parcourir. Vainement, en 1879, la Diète d'Agram a réclamé l'incorporation de la Bosnie à la Croatie ; vainement, en 1894, la Diète de Zara a demandé l'union de la Croatie et de la Dalmatie. Vienne fait la sourde oreille, et le jour ne semble pas proche où, dans l'Autriche fédéraliste, il y aura place pour un royaume croate, même tel que les esprits modérés le rêvent, c'est-à-dire tout ensemble slave, loyaliste et latin.

On juge, parmi de telles luttes, quel peut être en Dalmatie l'état des âmes, quels sentiments elles nourrissent et quelles espérances. J'ai entendu ce mot significatif : « Aujourd'hui les Allemands sont nos maîtres, mais qui sait ce que nous réserve l'avenir ? » Et chez les plus loyaux même on sent, dans ces esprits aigus et affinés de Slaves du Midi, quelque nuance de dédain pour ces Allemands qui leur semblent toujours, comme au moyen âge, un peu lourds et grossiers. Et l'on conçoit alors quelles ardeurs éveille ici tout ce qui semble attester la grandeur de la race slave, quel empressement on met à saisir toutes les occasions qui permettent d'affirmer le caractère slave du pays et de marquer ses revendications. C'est pour cela qu'on nous faisait si grand accueil en Dalmatie : nous n'étions pas seulement les descendants de ces Français qui furent dans ce pays les initiateurs de la civilisation moderne : nous étions quelque chose de plus, les alliés de la grande nation slave, et partant les amis naturels de la race.

Un des plus ardents apôtres de la cause slave en Dalmatie nous disait à Zara : « Apprenez aux vôtres en France combien nous vous aimons, vous et nos frères les Russes, à qui vous donnez la main. Dites à vos compatriotes qu'ils aient de la sympathie pour nous, Slaves des Balkans, qui aspirons à créer notre unité dans l'indépendance, comme votre noble peuple a conquis la sienne. » Quoi qu'il en soit de ces espérances, il est bon en tout cas que les Français connaissent les amis lointains qu'ils ont chez les Slaves du Sud ; outre que c'est chose rare dans l'Europe d'aujourd'hui, un peuple chez qui le nom et le drapeau de la France soient acclamés d'une si chaude sympathie, ce n'est point non plus, parmi les intérêts complexes qui s'agitent dans le Balkan, une chose indifférente. La crise autrichienne est plus aiguë que jamais et déjà on parle parfois de « l'Autriche future » : il n'est point inutile, en face des graves questions qui se posent, de savoir ce que sont, ce que pensent ces Slaves du Sud, dont l'avenir est une des données essentielles du problème autrichien.

## CHAPITRE IV

### En Bosnie-Herzégovine.

Dans l'extrême nord de la péninsule balkanique, entre la Serbie à l'est, la Dalmatie autrichienne et le Monténégro à l'ouest, s'étend une vaste région en forme de triangle, dont la pointe tournée vers le sud s'effile pour pénétrer comme un coin au point précis où la Serbie pourrait tendre la main au Monténégro. C'est la Bosnie-Herzégovine.

Il y a vingt ans, ce pays était turc. Au congrès de Berlin, l'habile politique du prince de Bismarck a confié à la monarchie austro-hongroise la tâche de l'administrer et le soin d'y introduire les réformes jugées nécessaires. Depuis lors, en vertu de l'article 25 de l'acte international de 1878, l'Autriche-Hongrie occupe la Bosnie-Herzégovine, « à titre provisoire », dit le traité, ce qui signifie qu'en théorie le sultan y conserve dans leur plénitude ses droits supérieurs de souveraineté, mais « pour une durée indéterminée », ajoute le texte du même document, ce qui veut dire qu'en fait l'Autriche, du moins volontairement, n'en sortira jamais.

Si maintenant on considère ce pays en lui-même, soit par rapport à la religion, ce facteur essentiel de tous les états balkaniques, soit par rapport à la race, cet élément plus important encore, un fait caractéristique et contradictoire frappe tout d'abord. Par la religion, peu de pays semblent plus divisés et de tenue moins homogène : trois confessions se partagent les âmes en proportions assez inégales ; on compte en Bosnie 21 p. 100 de catholiques romains, 35 p. 100 de musulmans, 43 p. 100 de catholiques grecs ou orthodoxes. Mais sous la diversité des croyances, une unité subsiste et se cache : tous ces hommes, catholiques, musulmans ou orthodoxes, parlent la même langue et sont de la même race, et cette race — chose capitale — est celle-là même qui peuple à l'est la Serbie, à l'ouest le Monténégro et le sud de la Dalmatie.

Depuis quelques années, la Bosnie est à la mode, ou du moins on s'applique à l'y mettre. Et au vrai, elle mérite l'intérêt qu'on s'efforce d'éveiller pour elle. Placée par la nature au point de contact de deux mondes, sur la frontière où se sont en tout temps rencontrées et mêlées les civilisations de l'Orient et de l'Occident, elle doit à cette situation géographique un caractère composite et complexe, un charme original et pittoresque. Par ses paysages, par ses hautes montagnes que couronnent des neiges presque éternelles, elle rappelle les sites des Alpes ; par les mœurs et les costumes, elle est d'Orient. Par ses vieux couvents franciscains perdus dans la solitude des forêts, par ses ruines féodales fièrement dressées à la crête des collines, elle fait penser aux bords du Danube ou du Rhin ; par ses antiques églises à coupoles, toutes ten-

dues de fresques byzantines, par ses mosquées surtout aux sveltes minarets aigus, par les maisonnettes à moucharabiés escaladant parmi les arbres verts la pente des collines, par les grands cimetières mélancoliques où dorment les morts oubliés, elle évoque les rivages du Bosphore, le décor familial de Stamboul et de Scutari. Et par là, dans une Europe qui se fait chaque jour plus banale, la Bosnie garde une variété d'aspects, un exotisme de couleurs, qui peuvent faire d'elle, pour le tourisme, un pays de prédilection.

Par l'administration qui depuis vingt ans la régit, elle mérite peut-être plus d'attention encore. Dans quelle mesure l'occupation provisoire de l'Autriche tend-elle à se transformer en une définitive annexion? dans quelle mesure le nouveau régime a-t-il su résoudre les graves problèmes religieux, économiques ou sociaux, qui dominent depuis des siècles l'histoire de la Bosnie? dans quelle mesure, et dans quels sentiments, ce pays pleinement oriental s'est-il adapté aux exigences d'une civilisation occidentale et moderne? par quelle politique, souple ou énergique, et pour quels intérêts aussi, cette œuvre d'assimilation a-t-elle été poursuivie? Ces questions valent qu'on les examine, non point seulement par l'intérêt que peut offrir en elle-même une expérience de colonisation, conduite avec une rare habileté et une ténacité consciente de son but. « Placée, comme on l'a dit justement, à l'un des carrefours de la politique européenne et comme à l'entre-croisement des aspirations nationales et des ambitions rivales, la Bosnie-Herzégovine a pour l'Orient et pour l'Europe une importance fort supérieure à son étendue et à sa valeur économique. Par suite, la question de la Bosnie est d'un intérêt général, autant que d'un intérêt

local <sup>1</sup>. » L'œuvre de l'administration autrichienne en Bosnie est grosse de plus amples et plus graves conséquences.

Par deux fois, aux siècles troublés du moyen âge, la Bosnie a été le noyau d'un grand royaume slave. C'est sur les confins de l'Herzégovine, dans cette vieille Serbie dont la capitale, Novibazar, est occupée aujourd'hui par une garnison autrichienne, que naquit au XII<sup>e</sup> siècle le grand empire slave des Nemanyides ; c'est en Bosnie même qu'au XIV<sup>e</sup> siècle des princes énergiques rêvèrent, à l'exemple du grand tsar serbe Étienne Douchan, de créer un état slave indépendant, et purent croire un moment que leur rêve était réalisé. Ces souvenirs, ces aspirations se sont-ils effacés au contact de la civilisation qu'apporte l'Autriche ? Aucune question, pour la politique générale, ne saurait être moins indifférente. Dans cette péninsule des Balkans, vraie poudrière de l'Europe, où tant d'éléments combustibles sont accumulés, la monarchie austro-hongroise poursuit depuis 1878 une politique attentive et patiente : mais que veut-elle ? Est-elle dans ces régions, comme on le dit souvent, le véhicule de l'influence allemande, ou bien aurait-elle inscrit à son programme la reconstitution d'une nationalité slave ? Il n'est point inutile peut-être de s'en préoccuper. Dans la crise autrichienne nécessaire et prochaine, la France ne saurait entièrement se désintéresser de la marche des événements.

1. A. Leroy-Beaulieu, *Les races, les religions, la nationalité en Bosnie-Herzégovine*, p. 127, dans le beau et instructif volume publié sous la direction de L. Olivier, *La Bosnie et l'Herzégovine*, Paris, 1901, et où sont rassemblés les résultats d'une attentive et intéressante enquête entreprise à l'occasion d'un récent voyage d'études de la *Revue générale des Sciences*. Je renverrai plus d'une fois à cet ouvrage, auquel j'ai d'ailleurs collaboré.



« Son rôle y est d'avance tracé, disait il n'y a pas très longtemps un de nos hommes politiques les plus en vue. Mais à un tel rôle les expédients improvisés ne sauraient suffire. Il faut nous y préparer dès maintenant. » Savoir quelle est en Bosnie la politique autrichienne est un élément considérable de cette préparation indispensable, et aussi de savoir quel but elle poursuit, et ce que nous en devons penser.

J'ai eu l'occasion, à deux reprises, de visiter en ces tout derniers temps la Bosnie-Herzégovine, et d'en parcourir, non seulement les routes frayées, un peu banales déjà, mais quelques parties demeurées plus primitives, moins accessibles et moins connues. Les circonstances m'ont permis d'entendre, exprimée par des bouches autorisées, la théorie officielle de l'administration autrichienne et d'en constater par les faits la pratique. J'ai vu l'œuvre déjà accomplie et dans quel dessein s'en prépare l'achèvement. C'est d'après ces observations personnelles, complétées par de nombreuses conversations, éclairées par l'étude critique des documents administratifs, par l'attentive lecture des débats annuels des Délégations austro-hongroises, que j'essaierai, sans parti pris, de dire en toute impartialité ce qu'est ce pays de Bosnie, comment l'Autriche le gouverne, et quelles sont les conséquences, les périls peut-être de cette œuvre administrative, et par-dessus tout politique.

## I

Peu de pays sont plus pittoresques que la Bosnie-Herzégovine, et d'un pittoresque plus riche en con-

trastes. Qu'on l'aborde par le nord, par la vallée boisée et verte de la Bosna, ou mieux encore par l'ouest, en suivant la belle ligne de chemin de fer, ouverte depuis dix ans à peine, qui de l'Adriatique monte vers l'intérieur, partout c'est le même aspect tout d'abord : c'est la Suisse, une Suisse seulement plus ardente sous un soleil plus chaud et plus lumineux. Le long de la Narenta qui tantôt épand ses eaux vertes en larges nappes dormantes et tantôt bouillonne en cascades sur son lit parsemé de rochers, la voie s'élève lentement par des défilés que resserrent de hautes falaises grisâtres et que dominant à l'horizon lointain les croupes bleuâtres des montagnes boisées. A mesure qu'on s'avance, le paysage se fait plus grandiose, plus sauvage. La vallée se rétrécit et s'étrangle, si étroite parfois qu'à peine laisse-t-elle place, sur une rive, pour la route, sur l'autre, pour le chemin de fer ; la montagne s'effrite et se désagrège en longues coulées noirâtres ; elle se déchiquette en hauts piliers étranges, en fiers bastions crénelés, sur lesquels des bouquets de pins semblent un gigantesque drapeau flottant sur le ciel ; des cimes neigeuses montent au fond de l'horizon ; par les ravins, des cascades tumultueuses se précipitent dans la Narenta ; et en grandes courbes hardies la voie grimpe jusqu'à la ligne de faite, jusqu'à un grand plateau alpestre parsemé de chalets rustiques, où des bois de pins et de chênes mettent sur le vert délicat des prairies leur vert plus vigoureux et plus sombre. Parfois, au long de la route, des villes passent, rapidement entrevues : Pocitelj, nid d'aigle accroché dans un amphithéâtre de roches, et qui découpe sur le ciel clair la ligne de ses remparts crénelés et la silhouette fine de ses minarets blancs ; Konjica, paresseusement endormie

au bord de sa rivière qui semble ici un grand lac tranquille; Mostar surtout, avec son vieux pont turc tendant par-dessus la Narenta la courbe audacieuse de son arcade, avec ses mosquées au porche enluminé de vives couleurs, avec l'original costume de ses femmes, qui couvrent d'un grand cabriolet noir leur visage strictement voilé. Et déjà, en pleine nature alpestre, l'Orient tout proche met ainsi sa note pittoresque et imprévue, et — autre contraste — sur les cimes chauves qui encerclent Mostar, des forts autrichiens très modernes surveillent l'Herzégovine longtemps frémissante.

Et maintenant, des sommets de l'Ivan, le chemin de fer redescend vers la plaine; du versant de l'Adriatique il passe aux vallées tributaires de la mer Noire; et voici, dans une large dépression que limite un cercle de collines, la capitale de la Bosnie, Serajevo. Elle est charmante entre toutes, cette vieille capitale ottomane, sous son ciel très bleu et son clair soleil, avec sa parure de mosquées lançant dans l'air les sveltes fuseaux de leurs minarets, avec ses petites maisons de bois s'étagant sur les pentes prochaines parmi les grands arbres et la fraîcheur des eaux courantes. Elle a toute la grâce de l'Orient lointain, tout le charme pénétrant de l'Islam, et involontairement on pense à Brousse, assise en un site tout pareil sur les pentes de l'Olympe, ou aux quartiers écartés et populaires qui sont le cœur de Stamboul. Que l'on aille, surtout aux heures où l'appel à la prière la fait plus vivante et plus colorée, dans cette cour de la Begova-Djami, où sous les tilleuls séculaires chante doucement la fontaine aux ablutions, que l'on erre dans les rues étroites du bazar, toutes bordées de pittoresques échoppes et où le marteau des bat-

teurs de cuivre jette par-dessus le tumulte confus le rythme monotone de son étrange harmonie, que l'on s'égaré surtout dans ces hauts quartiers, où la vie turque est demeurée plus intacte et plus intime, dans ces ruelles lointaines où sous les moucharabiés de bois glisse le fantôme discret des femmes voilées, dans ces grands cimetières où sous les turbés enluminés d'azur, de pourpre et d'or dorment les agas et les vizirs, partout on sent puissamment la séduction de cette Bosnie turque. Sans doute, ici aussi, la civilisation qui vient d'Autriche a déjà fait son œuvre. Jadis la Miliacka promenait paresseusement son cours capricieux entre des berges incertaines, où de grands arbres miraient leurs branches vertes dans l'eau limpide : aujourd'hui des quais de pierre très réguliers domptent les fantaisies de la rivière, et sur ces quais circulent des tramways électriques, et des bâtisses administratives s'élèvent, lourdes masses de maçonnerie trouées de longues rangées de fenêtres, bâties à la mode de Vienne, qui est parfois contestable, ou, ce qui est pire encore, en un style pseudo-moresque, inventé tout exprès pour la Bosnie régénérée. Une cheminée de brasserie, couronnée d'un panache de fumée noire, se dresse à côté des minarets blancs : les clochers massifs de la cathédrale font vis-à-vis à l'élégante coupole des mosquées. Pourtant tout n'a point disparu encore sous ce vernis moderne et banal : il reste des coins exquis d'Orient, de vieux cafés turcs suspendus sur la rivière, où il fait bon goûter l'ombre et le frais, des ruelles grimpantes au pavé glissant et raboteux, où il fait bon errer parmi les maisonnettes discrètes, et la grâce mourante des costumes antiques qui s'en vont.

Presque aux portes de cette cité d'Islam, de ce

« Palais de Bosnie » (Bosna-Seraï), comme le nommait l'admiration charmée de ses anciens maîtres, on peut admirer l'une des créations les plus vantées, les plus discutées aussi, du nouveau régime, la station de bains d'Ilidze. Il se peut bien que, dans ce fond de plaine un peu basse où elle est établie, l'humidité d'un sol insuffisamment asséché ne soit point sans entraîner quelques menus inconvénients; mais il faut reconnaître aussi qu'avec ses hôtels élégants et confortables, ses pelouses fleuries, son grand parc pittoresquement dessiné, son lawn-tennis, où de grands *matches* rassemblent l'élite sportive des jeunes fonctionnaires bosniaques, son tir aux pigeons et son champ de courses, qui périodiquement réunissent la fine fleur des sportsmen du pays et de la monarchie, Ilidze ne fait point mauvaise figure. Par les chaudes journées d'été, plus encore par ces premières matinées d'automne, où déjà les contours s'estompent sous un voile délicat de brumes légères, son décor frais et calme de bois et de verdure, son horizon de montagnes prochaines ont un charme reposant et paisible : et c'est un contraste qui n'est point sans grâce, de passer en quelques minutes à peine de l'orientale Serajevo dans ce site joli et tranquille, qui semble quelque villégiature à la mode de la Suisse ou du Tyrol.

Dans toute la Bosnie, c'est la même variété de sensations et de paysages. Voici, à l'endroit où, par une chute de trente mètres de haut, la Pliva précipite ses eaux dans le Verbas, la petite ville de Jaice, l'antique capitale du royaume chrétien de Bosnie. C'est merveille de la voir, assise sur une colline qui domine la cascade, étagée au-dessus des eaux tumultueuses ses vieux

remparts crénelés, son campanile à l'italienne, ses maisons de bois anciennes et la masse sombre de sa citadelle délabrée. Ici le passé semble revivre, tout le passé mort du moyen âge bosniaque, et j'ai gardé l'impression saisissante de cette visite presque tragique qui, dans le crépuscule grisâtre, à la lueur tremblotante et incertaine des torches, nous conduisit, dans l'antique église des Franciscains, devant le cercueil à la paroi de verre où repose, la tête détachée du tronc, le squelette du dernier roi de Bosnie, décapité par ordre de Mahomet II. Et à côté de ses vieux souvenirs, la nature multiplie ses beautés éternelles. C'est la route qui, par la vallée du Verbas, mène de Jaice à Banjalouka, une *Via Mala* pittoresque et hardie, dont les travaux d'art font grand honneur aux ingénieurs autrichiens qui l'ont construite; ce sont les grands lacs où la Pliva s'épand en larges nappes sombres, encore assombries par les grands bois de sapins qui de toute part y reflètent leurs masses noires. On se croit au Tyrol, au pays de Salzbourg; et tout à coup, à l'extrémité du lac supérieur, un village turc apparaît, tel qu'on les rencontre dans les districts perdus de l'Asie Mineure musulmane. Des *begs*, de grands seigneurs d'Islam, y vivent retirés loin du monde, loin de la civilisation importune, dans le décor aimé des grands arbres et des eaux courantes, dans la paix des grandes maisons de bois bien closes que domine un léger minaret de bois. Et dans cette vision charmante d'un Orient asiatique, replié sur lui-même, presque farouche, passe, faisant un peu scandale, la moderne prise d'eau qui alimente une usine d'électricité récemment créée; et plus loin — éternel contraste — un pavillon champêtre s'élève, où l'on déguste des écrevisses délicieuses, une guinguette au

bord de l'eau qui évoque Asnières et Bougival, entre ce joli lac alpestre et ce grave village turc d'Asie.

Mais tout ceci, c'est une Bosnie, assurément charmante, mais c'est un peu, si j'ose dire, la Bosnie pour touristes, fournie d'hôtels accueillants et confortables et où l'on trouve à l'heure dite le train en partance, la voiture prête, la collation servie. A côté de cette Bosnie, un peu parée et fardée, il en est une autre, que l'étranger visite plus rarement, et dont la saveur est plus originale et plus sauvage : c'est celle du sud-est et de l'est, celle qui touche à la Turquie et à la Serbie. Pour voir l'aspect véritable du pays, c'est là surtout qu'il faut aller, à travers les grandes *planinas* solitaires, les hauts plateaux tapissés d'herbe rase qu'encerclent au loin des bouquets de sapins, à travers les grands bois séculaires, les forêts de pins, de hêtres et de chênes centenaires, où parfois la route est à peine frayée, où la rencontre des ours n'est point rare, où il y a danger, tant les loups abondent, à voyager l'hiver — ou encore le long de cette Drina, qui forme frontière entre la Bosnie et la Serbie et qui promène son cours sinueux et rapide entre de hautes falaises calcaires tombant à pic sur les eaux vertes. Quand la rivière est haute, on la descend d'ordinaire sur ces grands radeaux qui conduisent à la Save les bois des forêts bosniaques, et par les défilés étroits et sombres, où parfois la Drina se gonfle en rapides, entre les cimes chauves et les montagnes boisées que couronnent des ruines féodales, c'est, dit-on, une navigation charmante. Il est plus dur de suivre par terre le cours de la rivière, par les sentiers escarpés et glissants, où le robuste petit cheval bosniaque est seul capable de passer, et qui finissent souvent dans le vide, emportés par places par

une crue du fleuve. Mais la splendeur des paysages paie amplement ces fatigues. Je me souviens entre tous d'un site d'une étrange beauté. Une eau noire qui coule lentement, étranglée entre deux hautes parois abruptes, au fond d'un défilé obscur; puis, brusquement, à un coude de la rivière, l'horizon s'élargit et se découvre, un chaos confus de montagnes apparaît, croupes boisées qui s'abaissent vers le fleuve en un vaste amphithéâtre, puissantes falaises tombant à pic sur la Drina, cimes aiguës et sombres qui, dans la lumière du soir, semblent escalader le ciel; au milieu du courant, plus large maintenant et plus rapide, de grands rochers détachés de la rive se dressent dans le tumulte des courtes vagues écumantes; à l'issue d'une petite vallée latérale, où un ruisseau serpente sous un fouillis de verdure, un vieux pont turc, qui semble construit d'hier, et que personne ne traverse plus depuis des siècles, met seul une trace d'humanité. Partout ailleurs c'est la nature primitive et sauvage, et dans cette solitude silencieuse, ce paysage grandiose et désolé prend, sous les derniers rayons du soleil qui se couche, quelque chose d'infiniment mélancolique et mystérieux.

Puis ce sont de petites villes pittoresques et charmantes, Visegrad avec son magnifique pont turc du xv<sup>e</sup> siècle et son vieux château ruiné qui domine la Drina, Srebrenica, comme enfouie dans la verdure au fond d'un cirque de montagnes boisées, Zwornik, avec sa forteresse ancienne barrant la route et la rivière, et ses ouvrages modernes dont les canons surveillent la rive serbe du fleuve. Mais, en dehors de ces agglomérations urbaines, tout ce pays semble presque désert. Les villes y sont rares, les villages moins nombreux encore; où



la carte semble indiquer des centres habités, le plus souvent on ne trouve que des hameaux misérables, des auberges isolées ou des postes militaires. Sauf en quelques belles vallées bien cultivées, comme celle de Rogatica, la terre est pauvre, infertile; les *planinas* sont stériles, les grands bois restent inexploités. Comme le sol, la population a quelque chose de farouche et de rude; dans le sud-est surtout, le voisinage du pays turc entretient, parmi des groupes musulmans plus compacts, un fanatisme plus intransigeant et plus agressif. Les hommes que l'on croise sur les routes ont le regard insolent et hostile; froidement, sans un salut, sans une parole de bienvenue, ils dévisagent l'étranger qui passe et qui leur paraît un intrus. Aussi, pour assurer la sécurité, a-t-on pris ici des précautions particulières. Sur les hauteurs de la Romanja planina, une caserne fortifiée surveille le pays d'alentour; des garnisons assez importantes occupent Rogatica et Vise-grad; de la frontière du Sandjak jusqu'à Serajevo, la poste ne circule que sous bonne escorte; il n'est point rare enfin de rencontrer des patrouilles sur les routes : et tout cela en dit assez, je pense, sur la confiance qu'inspire la population de cette région.

Mais surtout un réseau, fort habilement disposé, de postes de gendarmerie couvre et enserre le pays de ses mailles : et il faut bien le dire aussi, dans toute cette Bosnie du sud-est et de l'est, le gendarme bosniaque est véritablement la providence du voyageur. Sauf à Zwornik et à Touzla, où l'on trouve des hôtels confortables, les autres villes n'ont, quand elles en ont, que des auberges misérables; quant à la campagne, elle n'offre pour la nuit que des taudis dont l'extérieur seul fait passer sur la peau des frissons d'inquiétude. Sans

les casernes de gendarmerie des villes, sans les postes surtout qui surveillent la campagne, on risquerait fort de passer des journées entières sans déjeuner ni dîner, et de coucher à la belle étoile, ou plus mal encore. Chez les gendarmes, au contraire, on trouve toujours bon souper et bon gîte : la chambre est simple, mais d'une propreté extrême; la cuisine est saine, souvent excellente, quand la cuisinière — car chaque poste a sa cuisinière — a quelques prétentions au cordon bleu; la dépense enfin est modeste, et la conversation par surcroît ne laisse pas d'être parfois instructive; les sous-officiers chefs de poste sont gens intelligents, choisis avec discernement et que l'exacte et incessante surveillance du district confié à leurs soins a rendus capables d'initiative, d'observation et de réflexion. Je ne veux point examiner, au moins pour le moment, ce que pense la population indigène de la gendarmerie qui la maintient dans le devoir; mais je ne conseillerais à nul voyageur de s'aventurer dans cette partie de la Bosnie sans être muni de la « lettre ouverte », ce « Sésame, ouvre-toi » des casernes de gendarmes. Sans elle, rien n'est possible; avec elle, tout devient aisé et commode : et quoique, en instituant sa gendarmerie, le gouvernement austro-hongrois n'ait point exclusivement, je pense, songé à l'inappréciable ressource qu'elle offrirait aux touristes, il faut avouer, de ce point de vue du moins, qu'elle est assurément l'une des plus belles choses que l'Autriche ait introduites en Bosnie.

## II

L'administration autrichienne en Bosnie compare assez volontiers l'œuvre qu'elle accomplit à celle que la France poursuit en Algérie et en Tunisie, et, avec l'extrême courtoisie qu'elle apporte en toutes choses, elle ajoute qu'elle a eu beaucoup à apprendre à nos leçons. De fait, par certains côtés, les situations sont assez semblables, les problèmes qu'il s'agit de résoudre se posent en termes presque identiques. C'est ce qui fait pour nous l'intérêt tout particulier de cette expérience de colonisation : si les Autrichiens s'inspirent parfois de nos exemples, peut-être avons-nous, nous aussi, quelque profit à recueillir de leur pratique administrative et de leurs mécomptes mêmes.

Il est un point tout d'abord où nous aurions, je crois, quelques leçons à prendre. Je n'ai garde, on le pense bien, de médire des hommes distingués, souvent supérieurs, qui depuis quelques vingt ans ont passé au gouvernement général d'Algérie, à la résidence générale de Tunis et dans les préfectures des départements algériens. Mais c'est un fait d'évidence qu'il en est passé beaucoup. Et ce n'est point non plus dire une chose fort nouvelle, si l'on ajoute que, quelle qu'ait été la haute valeur de ces administrateurs, quelque talent et quelque zèle qu'ils aient apporté à se familiariser à leur tâche, pour beaucoup d'entre eux cette tâche était assez nouvelle, et que leur carrière antérieure ne les y avait point toujours très spécialement préparés. Il en va tout autrement en Bosnie. L'homme remarquable qui y remplit aujourd'hui la haute charge,

et si délicate, de gouverneur général, occupe ces fonctions depuis 1887, et quand la confiance de M. de Kallay vint le chercher pour l'en investir, cet homme n'était point un fonctionnaire supérieur quelconque de l'administration : c'était un diplomate, et particulièrement renseigné sur les choses de l'Orient et de l'Islam : c'est de l'ambassade de Constantinople que le baron Kutschera passa à Serajevo. A Vienne, au ministère commun des finances, le très aimable et très fin directeur, à qui ressortissent les affaires de la Bosnie-Herzégovine, a fait une grande partie de sa carrière administrative dans ce pays qu'il connaît admirablement. Il en est de même pour les hauts fonctionnaires qui administrent les six préfectures bosniaques. Ils sont tous, voilà vingt ans, venus dans le pays ; successivement, de poste en poste, ils se sont élevés aux grands emplois qu'ils occupent aujourd'hui ; ils ont, par cette constante pratique, appris à connaître toutes les régions, toutes les difficultés aussi du pays complexe qui leur est confié, et ils tiennent en main, je le sais — avec une compétence qui descend aux moindres détails et que jamais on ne trouve en défaut — les innombrables fils de leur écheveau administratif. Il importe peu en de telles conditions que le personnel subalterne de l'administration prête parfois à la critique, qu'en telle ou telle sous-préfecture bosniaque on case les fonctionnaires dont la carrière a subi des difficultés en Autriche et qu'on envoie, suivant une jolie et intraduisible expression, « *in Reparatur* » en Bosnie ; il importe peu que les gens d'esprit, faisant allusion à ces opportunes « mises au vert », déclarent spirituellement que la Bosnie est « le Botany-bay de la monarchie ». En fait, pris dans son ensemble, le personnel

administratif que l'Autriche envoie dans « les provinces occupées » est de tout premier ordre : et aussi bien ce choix attentif est-il indispensable, si l'on songe combien la tâche de ces fonctionnaires est lourde et délicate. Un préfet de Bosnie me disait plaisamment : « J'ai cent mille sujets de plus que le prince de Monténégro ». Il eût pu ajouter sans mentir : « et infiniment plus d'embarras que lui ».

Parmi les problèmes qu'a à résoudre l'administration bosniaque, il en est un qui nous intéresse au premier chef, car il se pose et s'impose également pour tous les états européens qui ont à gouverner des sujets musulmans. Il n'est rien, on le sait, de moins pénétrable, de plus profondément irréductible que l'Islam ; il n'est point non plus, surtout en Orient, de questions qui soient plus essentielles, plus nécessaires à régler avec précision, que celles qui touchent à la religion. S'en désintéresser est proprement impossible, et peut être dangereux ; y intervenir est chose délicate, surtout quand le problème se présente comme en Bosnie, d'une façon bien autrement compliquée qu'en notre Tunisie, offrant comme données principales trois religions rivales en présence, et qui toutes trois sont fort intransigeantes. Le baron Kutschera disait spirituellement : « Nous sommes également fanatiques pour les trois cultes ». Au vrai, l'administration autrichienne a eu longtemps pour ses musulmans une tendresse et des égards tout particuliers. Et la chose se conçoit sans peine, si l'on considère ce qu'était au moment de l'occupation, ce qu'est encore la situation politico-religieuse de la Bosnie. Les catholiques inclinaient naturellement vers leurs frères de Croatie, les orthodoxes — fait plus grave et plus redoutable — vers la Serbie

orthodoxe et slave. Seuls les musulmans semblaient n'avoir rien à gagner ni du côté de la Croatie latine, ni du côté de la Serbie grecque : on en conclut, non sans quelque apparente logique, qu'ayant cessé d'être Turcs, ils se prêteraient mieux que tous les autres bosniaques à devenir de bons et loyaux Autrichiens. Par surcroît il se trouvait que l'élément musulman possédait la richesse, que dans ce pays où longtemps ils avaient commandé en maîtres, l'aristocratie féodale des begs musulmans formait vraiment la classe dirigeante. Le mot d'ordre fut donc de les ménager énormément. Il faut lire, dans les discours que M. de Kallay prononçait en 1892 aux délégations austro-hongroises, les éloges décernés à cette aristocratie musulmane des begs et des agas, propriétaire du sol et qu'il importe de conserver dans sa propriété, car elle est, disait le ministre, « l'élément de gouvernement nécessaire pour le pays et pour le peuple » (*dieses staatlich fühlende Element*), « la forte classe sociale, qui, mêlée à toute l'histoire du pays, est prête aussi à orienter cette histoire vers ses nouvelles destinées ». Il faut voir surtout la série des mesures prises en Bosnie pour appliquer ce programme de gouvernement. Pour constituer l'église mahométane dans la pleine possession de ses droits, on mit à sa tête un *reis el oulema*, chef suprême de la religion, et pour la protéger dans ses intérêts matériels, on réorganisa attentivement l'administration des biens *vakoufs*, sans compter les subventions nombreuses que la libéralité gouvernementale ne marchandait point pour la construction de nouvelles mosquées. Pour sauvegarder le droit musulman et organiser la justice musulmane, on respecta la juridiction des *cadis*, et pour assurer le recrutement de ces

magistrats, on créa l'École de droit du *Cheriat*. Pour réveiller l'art musulman, on rechercha dans tout le pays les ouvriers les plus habiles et dans les manufactures d'État, instituées à cet effet, on s'efforça de ranimer les vieilles traditions oubliées. Pour flatter le sentiment des disciples du Prophète, on arbore chaque vendredi, sur la grande mosquée de Serajevo, l'étendard vert de l'Islam. Enfin on a fait place aux musulmans — et fort largement — dans les fonctions municipales; on les a choyés, flattés, caressés, conservant, pour ne point les froisser, les institutions les moins nécessaires, jusqu'aux *muftis*, « une institution peu pratique, disait un haut fonctionnaire bosniaque, mais qui est en grande vénération chez les musulmans », jusqu'aux derviches mêmes, moins utiles encore et encore bien plus respectés <sup>1</sup>.

A Serajevo comme à Scutari, on trouve des derviches hurleurs. Comme ce sont gens de province, ils hurlent avec bien plus de conviction et d'ardeur fanatique que les aimables sceptiques de Scutari; et cela les rend d'autant plus intéressants. Nous avions grand désir de les voir, et l'administration autrichienne a trop courtoises façons pour ne point déférer avec empressement au moindre désir de ses hôtes. On convint donc, pour le jeudi soir huit heures, de monter à Sinan-tekké. Pour nous faire honneur, on avait organisé une façon de cortège aux flambeaux, et vraiment la promenade était fort pittoresque, dans la nuit bleue de lune, à travers le vieux quartier turc farouche, parsemé de cimetières déserts, où se blottit le *tekké* des derviches; et pour que rien ne manquât à la fête, pas même le

1. Cf. A. Leroy-Beaulieu, *art. cité*, p. 117-118.

frisson léger que donne la sensation d'un danger possible, on avait fait grand déploiement de police et multiplié les recommandations de prudence. A la vérité, les jeunes attachés de gouvernement qui nous servaient de guides laissaient confidentiellement entendre qu'il y aurait peut-être quelque déception. Je le crois bien. Au moment même où, à l'heure dite, nous arrivions au *tekké*, les derviches poussaient leur dernier hurlement, et prenant leurs socques et leurs lanternes, rentraient chez eux paisiblement. L'administration autrichienne n'aurait à aucun prix voulu se refuser au désir que nous exprimions, mais elle eût voulu bien moins encore contrister les fidèles musulmans qui hurlent en l'honneur du prophète. En de tels cas il est bon d'être diplomate. On organisa notre visite avec tout l'apparat nécessaire pour qu'elle ne fût point une surprise, et j'ai toujours pensé que les derviches, avertis de l'heure où on viendrait les déranger, avaient tout simplement avancé la cérémonie.

Parmi les expériences médiocrement heureuses que la France a faites en Algérie, on peut ranger la tentative qui se poursuit, depuis de longues années déjà, pour la constitution de la propriété individuelle indigène<sup>1</sup>. La situation économique et sociale que l'Autriche a trouvée en Bosnie a imposé à l'attention de ses administrateurs des préoccupations d'ordre assez analogue. Lorsqu'en 1878, l'Autriche occupa le pays, le régime de la propriété était encore profondément féodal. La terre presque entière appartenait à un petit nombre de propriétaires fonciers, qui la faisaient cultiver par

1. Cf. Burdeau, *l'Algérie en 1891*, p. 163 et suiv.



leurs *Kmets*, fermiers héréditaires du domaine et véritables serfs de la glèbe. A côté de ces *Kmets*, qui formaient l'immense majorité de la population (70 p. 100), on rencontrait sans doute un petit nombre de paysans libres : mais cette propriété libre était généralement indivise entre les membres d'un même groupe familial (*zadroug*), avec tous les inconvénients inhérents au régime de l'indivision. Le gouvernement autrichien, qui, au congrès de Berlin, s'était proposé pour tâche officielle le règlement de la question agraire, qui y avait trouvé la raison d'être et la justification de l'occupation, a dû naturellement s'efforcer tout d'abord de porter remède à cet état des choses, et il s'est appliqué à constituer au profit des chrétiens, laboureurs et fermiers, une propriété individuelle et libre. Pour permettre au *Kmet* de s'affranchir de l'autorité du seigneur, et de devenir, par voie de rachat, un propriétaire libre, la *Banque de Crédit hypothécaire* a été instituée, qui, moyennant un intérêt de 6 p. 100, consent au paysan serf les avances nécessaires pour sa libération. Pour faciliter au petit propriétaire agricole l'exploitation de sa terre, l'administration a créé les caisses de crédit agricole (*Bezirks-Unterstützung-Fonds*), qui font au cultivateur des avances, soit en argent, soit en nature, moyennant un intérêt convenable, et sous certaines garanties hypothécaires. A ces institutions de crédit qui, le cas échéant, se transforment en caisses de secours, l'État fournit sa part contributive.

Telles sont, rapidement esquissées, les solutions qu'a imaginées l'administration autrichienne en ces deux questions graves entre toutes, la question religieuse et la question agraire. Pour apprécier la valeur de ces

solutions, il ne sera pas inutile de marquer sur ces deux points les résultats obtenus.

Il semble bien qu'on se soit flatté quelque peu en espérant réconcilier les musulmans avec le nouveau régime. Quoique, d'après les documents officiels, la population musulmane se soit depuis l'occupation sensiblement accrue, il semble pourtant, en fait, qu'actuellement encore beaucoup de musulmans quittent chaque année le pays. J'ai vu, en plus d'un endroit, de grandes maisons turques abandonnées et vides, qui, en l'absence du propriétaire, se délabrent lentement. Ceux qui trouvent moyen de vendre leurs propriétés s'en vont sans esprit de retour; ceux que leurs intérêts retiennent s'efforcent, en faisant élever leurs fils à Stamboul, de les soustraire à l'influence qui domine en Bosnie. Il faut bien entendre que je ne parle ici que des musulmans riches, de l'aristocratie des begs, en qui M. de Kallay voyait vers 1892 le point d'appui du nouveau régime; et j'ajoute qu'il ne faut point généraliser. Il y a de grands seigneurs musulmans pleinement ralliés à l'état de choses actuel et l'un des exemples les plus frappants de cette catégorie, en ce sens que, par son nom, ses fonctions et ses titres, il symbolise à merveille la fusion des civilisations qui se heurtent en Bosnie, est assurément celui de ce Mehemet beg Kapetanovic, qui fut maire de Serajevo et que tout récemment l'empereur François-Joseph a fait baron autrichien. Mais s'il est vrai qu'on a fait ainsi quelques conquêtes d'âmes, et s'il faut avouer aussi que le paysan musulman ne quitte guère le pays — surtout peut-être parce qu'il n'a point les moyens d'émigrer — en somme, pris dans son ensemble, l'élément musulman demeure réfractaire à la conciliation proposée et rêvée.

« La grande masse des musulmans, dit M. Leroy-Beaulieu, semble rester de cœur attachée au sultan et à l'Empire turc, dont le sort, pour eux, se confond avec celui de l'Islam. En cas de guerre ou d'insurrection, ils obéiraient, sans doute, au mot d'ordre transmis d'Yldiz-Kiosk ou des mosquées de Stamboul <sup>1</sup>. » Et cela est si vrai que, tandis qu'en 1896 encore l'administration était, si j'ose dire, en coquetterie réglée avec les musulmans, aujourd'hui on déclare couramment, dans les milieux administratifs mêmes, que le but des institutions de crédit agricole est d'évincer peu à peu de Bosnie les propriétaires musulmans. Et vraiment il faut admirer la souplesse de cette politique, lorsque ses combinaisons reçoivent le démenti brutal des faits. On disait jadis à qui voulait l'entendre : « Nous voulons ménager, protéger, choyer nos musulmans ». Il se trouve qu'ils ne veulent point comprendre, qu'ils restent hostiles ou bien s'en vont. Qu'à cela ne tiennet et l'on change la formule. « Nous avons toujours, dit-on maintenant, eu l'intention de les faire partir. »

L'institution agricole du moins a-t-elle produit de meilleurs résultats ? Les optimistes affirment que, grâce à elle, dès aujourd'hui 50 p. 100 des *Kmets* ont racheté leur liberté et leur terre, et que dans vingt ans au plus la constitution de la petite propriété libre sera un fait accompli. Les administrateurs exacts rabattent un peu de ces chiffres ; mais s'ils réduisent à 15 000 personnes environ le nombre des fermiers libérés, ils entretiennent, eux aussi, pour un avenir prochain, les plus brillantes espérances. Ceux qui veulent être tout

1. A. Leroy-Beaulieu, *art. cité*, p. 119.

à fait véridiques, qui se piquent, comme on nous le disait bien joliment, de faire « les révélations les plus ouvertes », reconnaissent que sur cent paysans rachetés, vingt à peine ont été capables de liberté; les autres se sont ruinés dans la gestion improvisée de leur propriété nouvelle; les dettes sont venues; la terre a été saisie et vendue, et finalement l'homme est plus malheureux qu'au temps où il était *Kmet*. Et ces philosophes concluent en donnant ce conseil au pauvre diable dépossédé : « Tu n'as pas appris à être libre et maître; exploite donc le domaine de ton seigneur. »

Aussi bien, en matière agraire ou sociale, un tel phénomène n'est point rare : on se souvient des fâcheux résultats qu'eut d'abord en Russie l'émancipation des serfs, et il y aurait mauvaise grâce à rendre l'administration autrichienne responsable des premiers fruits, sans doute inévitables, qu'ont portés ses réformes. Mais s'applique-t-on du moins à faciliter au paysan bosniaque cet apprentissage si nécessaire de la liberté? Au vrai, j'en doute un peu. L'institution agricole semble parfois avoir dévié vers des fins plutôt politiques. On prête de préférence à ceux « qui pensent bien » : on sait ce qu'en tout pays ce mot-là veut dire. Ainsi, dans chaque district, dans chaque village, on entretient d'officieux surveillants; et si l'homme fait mal son office, comme le prêt consenti est à court terme, rien n'est rien plus facile que de réclamer un remboursement généralement impossible, et la conséquence est bien simple : le fisc saisit la terre, et le paysan est ruiné.

## III

Ceci mène naturellement à rechercher, d'une manière plus générale, dans que l'esprit, par quels moyens et dans quel but l'Autriche administre la Bosnie-Herzégovine.

Un haut fonctionnaire bosniaque me disait un jour : « La Serbie est démocratique, et c'est là son malheur : il y a trop de gens qui veulent commander. » Ce n'est point de ce mal assurément que souffre la Bosnie : les gens qui y commandent sont peu nombreux, et ils savent commander. A Vienne, un ministre tout-puissant administre de haut le pays en dictateur bienveillant, renouvelant en quelque manière le « despotisme éclairé » à la Joseph II. Point de députés qui le gênent ; la Bosnie n'est point représentée au Parlement. Tout au plus, une fois l'an, aux Délégations, un Tchèque ou un Croate interpelle, quand vient en discussion le budget extraordinaire des troupes d'occupation ; mais à ces attaques, parfois injustes et passionnées, le ministre, avec une spirituelle et ironique bonne grâce, répond en somme comme il lui plaît, et il est bien à l'aise ; le budget proprement dit de l'administration bosniaque n'est communiqué aux délégations qu'à titre d'information ; elles n'ont ni à l'accepter ni à le rejeter, ni même à le modifier en quoi que ce soit. A Serajevo, le gouverneur général a une semblable omnipotence : la Bosnie n'a point de diète locale comme les autres provinces de la monarchie, rien même qui rappelle les conférences consultatives qui existent dans notre Tunisie. Jusque dans les villes, les bourgmestres, vice-bourgmestres et un tiers des conseillers municipaux

sont nommés par le gouvernement. C'est donc l'administration qui, seule, règle toutes choses en souveraine maîtresse, et j'ai hâte au reste d'ajouter qu'elle les règle avec une compétence, une habileté et une souplesse admirables. Un des plus hauts fonctionnaires de la Bosnie résumait ses principes de gouvernement en cette brève et caractéristique formule : « *Suaviter in modo, fortiter in re.* » C'est la vérité même : sous la bonne grâce infinie des procédés, il y a dans les actes une constante et tenace énergie.

Il est à peine nécessaire de dire quelle est, du côté qui administre, la stricte et sévère hiérarchie de la machine. Tout y marche à la baguette, tout y est organisé d'après une discipline proprement militaire. Aussi bien certains services importants, tels que les postes et télégraphes, et plus de la moitié des chemins de fer, sont-ils, dans ce pays d'occupation, directement administrés par l'autorité militaire : mais, dans le civil même, les consignes ne sont ni moins fermes ni moins rigoureuses. Les jeunes fonctionnaires qui, avec une si aimable obligeance, nous promenaient par les rues et aux environs de Serajevo, étaient là en service commandé, à jour et à heure déterminés ; et je me souviens, avec quelque envie de sourire, du profond et visible embarras de cet honnête employé bosniaque qui, un soir d'excursion, était réduit, par je ne sais quelle distraction survenue en haut lieu, à se poser cette question aussi troublante pour lui que pour nous-mêmes : « Avons-nous des ordres pour le dîner de ces messieurs ? »

On juge aisément des effets d'une telle discipline, quand elle s'applique au côté des administrés. Dès le lendemain de l'occupation, l'Autriche a pris en Bosnie

une précaution initiale : elle a fort sagement procédé à un désarmement général. « Avec des gens armés, nous disait joliment le baron Kutschera, il n'y a pas à parler raison. » Maintenant encore, et cela est fort naturel, elle exerce sur ce pays la plus attentive surveillance. J'ai parlé déjà de la gendarmerie bosniaque : ce corps admirablement recruté couvre la Bosnie entière du réseau serré de ses postes ; chaque brigade sillonne d'incessantes patrouilles les routes et les centres habités de son district ; et rien n'échappe à leur attention. Sur les grands chemins de Bosnie, l'indigène ne circule point en toute liberté : j'ai dû faire donner aux conducteurs de chevaux qui m'avaient accompagné de Visegrad à Srebrenica, des attestations administratives afin qu'ils pussent, aux yeux des gendarmes, justifier des raisons légitimes qui les faisaient rencontrer sur les routes aussi loin de chez eux. Sur les chemins de fer de Bosnie, l'indigène ne voyage point comme il veut : j'ai vu, à la gare de Touzla, le gendarme de service s'informer attentivement de la destination de chaque voyageur bosniaque, et ce n'était point, on le peut croire, pour l'aider à prendre son billet.

Ce sont là de menus exemples de la façon dont l'Autriche tient ce pays. J'en pourrais citer d'autres qui montreraient comment, dans les circonstances plus sérieuses, une administration qui connaît son métier sait résoudre les difficultés. On y verrait comment — par la manière forte — on se débarrasse des pétitionnaires obstinés et gênants qui prétendent indiscrètement importuner les archiducs en voyage ; et comment aussi — par la manière douce — on arrive à substituer aux trop virulentes réclamations de tel récent *memorandum* des rédactions plus atténuées et des exigences

moins choquantes. Et si ces pratiques, il en faut convenir, font grand honneur aux talents administratifs et diplomatiques des fonctionnaires bosniaques, peut-être la nécessité où l'on est d'y recourir prouve-t-elle aussi que la population indigène n'est point, aussi pleinement qu'on le voudrait, satisfaite du nouveau régime qu'elle subit depuis vingt ans.

Est-ce à dire que sur ce point la population indigène ait entièrement raison, qu'en tout ce qu'elle fait ou tente, cette administration autrichienne si bien organisée, si habile, si savante, ait tort nécessairement? Il y a des gens passionnés et de parti pris pour le dire; mais c'est vraiment une façon trop simple de trancher la question. Au vrai, la chose est bien plus délicate, et la réponse peut varier selon le point de vue. Il est certain que l'Autriche considère volontiers ses sujets de Bosnie comme de grands enfants incapables de tout comprendre, et dont il faut faire le bonheur un peu malgré eux; et si l'on souscrit à cette façon de voir, si l'on considère seulement l'intérêt général du progrès et de la civilisation, il est incontestable que l'Autriche a fait en Bosnie une œuvre considérable, utile et grande, et qu'elle a vraiment transformé ce pays. Elle y a tout d'abord, et cela n'est pas médiocre, assuré la sécurité. Elle a, de la Save à l'Adriatique, construit un admirable réseau de chemins de fer, elle a ouvert des routes, multiplié les travaux d'utilité publique, établi dans des régions jadis perdues ou lointaines des hôtels confortables, créé aux portes de Serajevo les élégances d'Ilidze. Elle a mis en valeur les richesses naturelles du pays, exploité ses gisements de charbon, de fer, de sel et les ressources de ses incomparables forêts; elle a tâché de réveiller les vieilles industries d'art indigènes, elle en



a introduit d'autres et qui sont plus modernes. Elle s'est efforcée d'augmenter la prospérité agricole du pays, de développer les cultures du tabac et de la vigne et pour l'éducation du paysan elle a institué des fermes modèles, des stations agronomiques dotées d'un outillage scientifique. Elle a fondé des hôpitaux, des écoles, des observatoires, un musée, entrepris des fouilles, que sais-je encore ! Et tout cela, quoi qu'on en puisse dire, n'est point une œuvre vaine, ni stérile<sup>1</sup>.

Je sais bien ce qu'objectent les sceptiques. Ces chemins de fer ont été construits principalement dans un but stratégique ou politique ; ces superbes routes qui plus d'une fois ont été faites, sans qu'il en coûtât rien à l'État, au moyen de la corvée — « il faut bien être un peu cruel », me disait naïvement à ce propos un sous-préfet de Bosnie — ces routes répondent moins bien que les vieux chemins turcs aux besoins de la population. On ajoute — et c'est l'avis de gens compétents — que ces stations agronomiques, ces ateliers, ces usines, qu'on montre avec tant de complaisance, n'ont rien en fait que d'assez ordinaire, et que ce sont là, pour une part du moins, des dépenses de façade, à peu près comme ces haras qui servent surtout à justifier les courses d'Ildze, comme ces hôtels qui sont faits surtout pour les touristes étrangers, comme ce charmant Ildze enfin, qui reçoit surtout les hôtes de pas-

1. Cf. d'une manière générale, *La Bosnie et l'Herzégovine*, p. 20-26, où est résumée l'œuvre accomplie par M. de Kallay, et pour le détail : les articles de Demenge, *Les Travaux publics*, p. 247-272 ; Lebrun, *Les Mines et l'Exploitation minière*, p. 299-321 (avec la carte de la page 301) ; Demenge, *L'État actuel des Industries*, p. 323-334 ; Zolla, *L'Agriculture et l'Exploitation forestière*, p. 273-296 ; Olivier, *Les Services scientifiques et les Œuvres intellectuelles*, p. 138-175 ; Olivier, *L'Instruction publique*, p. 177-234.

sage et les fonctionnaires de l'administration. Et il y a dans ces réserves une part de vérité. Il existe une Bosnie officielle, dont on fait volontiers admirer aux étrangers les beautés, une Bosnie qu'on expose à Budapest et à Vienne, à Bruxelles et à Paris; tout y va à merveille sous la plus bienveillante des administrations, et pour que nul n'en ignore, un peu de réclame est chose bien légitime. A côté de cette Bosnie-là, il en existe une autre, que l'on connaît moins et dont on parle moins, où la misère souvent est réelle et profonde, où parfois, quand l'hiver est dur et que la récolte a été mauvaise, le paysan risque de mourir de faim. Et je ne dis point, car cela serait fort puéril, que la faute en soit à l'administration autrichienne. Le gouvernement de M. de Kallay a produit en Bosnie des résultats incontestables, qu'il serait enfantin de vouloir nier : mais peut-être ces résultats ont-ils été achetés un peu cher. On a voulu dans le pays occupé faire grand et faire vite, se créer des titres sérieux et visibles à une prise de possession définitive. Il a pour cela fallu dépenser beaucoup en peu d'années, et ces dépenses pèsent lourdement sur le pays.

Je ne parle point de l'obligation du service militaire, encore que les régiments bosniaques qu'on envoie tenir garnison à Vienne, à Graz et à Budapest n'y apportent point, au dire de personnes bien informées, la satisfaction sans mélange qu'on leur prête parfois. Mais il est certain que les impôts, la dîme que perçoit le fisc, la *tretina* qui revient au propriétaire du sol, sont fort lourds et que la façon dont ils sont perçus ajoute peut-être encore à leur poids écrasant. Il convient d'ajouter qu'à côté du régime financier, la civilisation brusquement importée dans un pays neuf a, en créant des

besoins nouveaux, eu quelques fâcheuses conséquences. Un sous-préfet, qui était observateur et qui aimait à philosopher, m'expliquait que beaucoup de ses administrés, tout en faisant produire davantage à leur terre, possédaient moins qu'autrefois, et il en donnait cette raison, que les besoins avaient grandi suivant une progression plus rapide que les ressources, le chemin de fer, par exemple, plus coûteux et plus commode, ayant remplacé les lents et économiques moyens de transport d'autrefois, les voyages à pied peu dispendieux et si faciles en un pays où, selon un vieux proverbe, « la hâte est l'œuvre du diable ». Quelle que soit la valeur de l'explication, qui contient une part de vérité, en tout cas le fait constaté subsiste. En Bosnie, du moins en ce qui touche la génération actuelle, on peut dire qu'elle n'a pas eu pleinement à se louer des bienfaits de la civilisation.

Aussi les administrateurs autrichiens ont-ils beau dire qu'ils veulent mettre leurs administrés « dans la ouate », qu'ils ont pour tâche et pour constante préoccupation de « se casser la tête pour entrer dans le cœur du peuple ». Le peuple s'obstine à fermer son cœur. Sans même tenir compte ici des raisons politiques d'opposition, il y a du mécontentement en Bosnie chez les musulmans comme chez les Serbes<sup>1</sup>. Parfois les doléances s'expriment ouvertement, en un *memorandum* que l'on porte à Vienne ; cela est arrivé en 1897, et cela vient d'arriver tout récemment encore. Je n'ignore point qu'officiellement on refuse toute impor-

1. Sur les restrictions apportées à l'autonomie des communes serbes pour la direction de leurs écoles et le choix de leurs prêtres, et le mécontentement assez vif causé par cette immixtion gouvernementale, cf. A. Leroy-Beaulieu, *art. cité*, p. 106-109.

tance à ces démarches, qu'on affecte d'y voir un effet, d'ailleurs isolé, de fâcheuses influences étrangères. En fait on s'en préoccupe plus qu'on ne dit, et doucement on s'efforce de porter remède aux plus criantes injustices. Et si enfin, pour savoir au vrai quel a été le succès de cette grande œuvre civilisatrice, on demande aux militaires ce qu'ils en pensent — est-ce jalousie contre cette administration civile coupable d'avoir trop bien réussi? est-ce désir de paraître indispensables? est-ce autre chose? je ne sais — toujours est-il qu'ils laissent discrètement entendre que cette œuvre tant vantée pourrait bien s'en aller en fumée, le jour où elle ne s'appuierait plus sur le robuste soutien de 40 000 baïonnettes.

Mais prenons pour ce qu'elles valent ces rivalités de métier, admettons même, si l'on veut, que selon l'expression populaire, « on ne fait point d'omelette sans casser les œufs »; en d'autres termes que, si la civilisation fraîchement importée en Bosnie mécontente des populations dont elle trouble les vieilles habitudes, ce sont après tout les mécontents qui ont tort. On remarquera toutefois qu'il ne s'agit point dans l'espèce d'une de ces races inférieures ou prétendues telles, pour qui il est entendu qu'on leur peut apporter et imposer une civilisation supérieure, sans s'inquiéter autrement de ce qu'elles peuvent souhaiter. Ces Slaves de Bosnie appartiennent à un rameau ethnique qui, en Serbie, en Bulgarie, ailleurs encore, a révélé des aspirations propres et s'est montré capable d'un développement original de civilisation. Mais sur ce point encore, passons condamnation. La génération actuelle souffre peut-être des nécessités de la transformation trop rapide qu'on lui a imposée : du moins la génération suivante profi-

tera-t-elle des progrès réalisés? Ici une question se pose, et qui est importante : pour qui l'Autriche travaille-t-elle en Bosnie?

Parmi les formules officielles qu'il est d'usage, à Serajevo et ailleurs, de proposer à l'étranger peu au courant du pays et des choses, en voici une que j'ai textuellement retenue : « Ici nous sommes tous bosniaques. Nous ne faisons ni politique autrichienne, ni politique hongroise : et c'est le grand mérite de notre ministre de ne voir que le bien du pays, sans incliner ni vers l'une ni vers l'autre des parties de la monarchie ». Ce sont là des intentions fort louables : il reste à voir comment elles sont réalisées.

D'abord, dans cette Bosnie slave, il s'est introduit, depuis une vingtaine d'années, un assez bon nombre d'immigrants étrangers. Le gouvernement n'y met point obstacle : il facilite, au contraire, cette colonisation, en concédant aux nouveaux venus, moyennant redevance, des terres dont le concessionnaire devient propriétaire au bout de dix ans. C'est ainsi que, dans le nord du pays, dans la Posavina, se sont établis des Tchèques, des Polonais, des Ruthènes, et ailleurs des Italiens du Trentin. Mais le gros de ces immigrants est formé d'Allemands, qui viennent d'Autriche et surtout d'Allemagne : sur un total que je relève de 533 familles immigrées, 356 sont de souche purement germanique. Et ces colons, qui sont des agriculteurs, s'installent à demeure dans le pays; ils y fondent des villages prospères : Windhorst, où l'on comptait, en 1885, 709 Allemands venus de la région rhénane contre 14 sujets autrichiens; Rudolfsthal, surtout peuplé de gens du Tyrol; Franz-Josephsfeld, habité par des Souabes de Hongrie, d'autres, Branjevo, Dugo-

polje, où vivent des Allemands de Hongrie, et d'autres encore, où l'on trouve des Allemands du nord, Hanovriens, Luxembourgeois, Prussiens. Et sans doute, numériquement parlant, ce mouvement de colonisation peut sembler de mince importance : il n'en a pas moins la valeur d'un symptôme, que soulignerait, s'il en était besoin, la sollicitude qu'ont les écrivains d'Allemagne pour « nos frères allemands de Bosnie ».

Ce n'est pas tout. Il faut voir de quelle manière on exploite quelques-unes des richesses du pays. La Bosnie possède un capital énorme dans les vastes forêts de chênes, de pins et de hêtres, qui couvrent près des deux tiers de son territoire. L'exploitation en a été concédée à des maisons étrangères au pays, pour les bois de chêne en particulier, à la grande maison Morpurgo et Parente de Trieste, dans des conditions que l'on dit dérisoires. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, que je ne puis vérifier, il est certain que cette mise en valeur intensive du domaine forestier a amené en Bosnie une autre immigration étrangère, dont la Hongrie surtout a fourni les éléments. Les Juifs magyars principalement ont été prompts à s'emparer de ces sources de bénéfice, et c'est par milliers qu'on compte ceux qui sont venus chercher et faire fortune dans les provinces occupées<sup>1</sup>.

Et voici un dernier fait, le plus significatif peut-être. Géographiquement, la Bosnie est orientée vers l'Adriatique; ses débouchés naturels sont vers la mer. Il semblait indiqué qu'on la reliât tout d'abord aux grands ports de commerce de la Dalmatie. Au lieu de cela,

1. Cf. A. Leroy-Beaulieu, *art. cité*, p. 122-123.

qu'a-t-on fait? Il y a bien un chemin de fer qui, de Serajevo, descend à la côte : mais cette ligne, fort remarquable comme travail d'art, est en partie à voie étroite, et même à crémaillère : en outre elle aboutit à une impasse, ou à peu près, le petit port de Metkovic, au fond de l'étroit estuaire de la Narenta, étant parfaitement inaccessible aux navires d'un peu fort tonnage. Sans doute, voilà longtemps qu'on parle de relier la Bosnie au littoral dalmate par une autre ligne qui, par Bugojno et Arzano, aboutirait au port dalmate assez important de Spalato. Chaque année, depuis dix ans, on proclame aux Délégations l'urgente nécessité de cette construction, et le ministre en tombe d'accord aimablement : mais chacun sait que ce chemin de fer ne se fera jamais sans doute, car, en augmentant la prospérité de Spalato, il risquerait de faire tort à Fiume : et à cela la Hongrie consentira malaisément<sup>1</sup>. Il est question maintenant de rattacher à Raguse le chemin de fer qui va de Serajevo à Metkovic : mais c'est là un projet qui a déjà rencontré et trouvera encore bien des résistances. En fait, à l'heure actuelle, la Bosnie n'a vraiment de communications rapides et commodas qu'avec la Hongrie, — pas même avec l'Autriche : économiquement, elle est entièrement sous la dépendance hongroise ; et ce fait m'amène à considérer un dernier point, le plus grave de tous, qui n'est plus de l'ordre simplement administratif ou économique, mais bien de l'ordre politique.

1. En décembre dernier, la diète de Dalmatie s'est fort vivement et inutilement émue du nouvel ajournement apporté à la construction de cette ligne.

## IV

Lorsqu'on sort de Bosnie par la frontière du nord-ouest, pour gagner Agram et la Croatie, le dernier village bosniaque qu'on aperçoit sur la rive droite de l'Una s'appelle Kostajnica. Avec ses minarets blancs qui lui donnent un aspect purement oriental, il forme un frappant contraste avec la petite ville croate qui lui fait face sur la rive gauche de la rivière, et qui, elle, avec les lourds clochers de ses églises catholiques, a l'air très occidental et très allemand. Il semble vraiment qu'on soit ici sur les confins de deux mondes, et en effet l'Una fut pendant des siècles la limite entre l'Islam et la chrétienté. Allez au contraire aux frontières orientales, à Zvornik par exemple, sur la Drina. Sur la rive gauche du fleuve, c'est la Bosnie; sur la rive droite le royaume de Serbie : mais d'un rivage à l'autre, le pays est le même, les villages ont le même aspect; et en effet, par les mœurs, la race, la religion, ces deux régions sont proprement identiques. Si l'on se fiait à ces apparences si caractéristiques, on croirait donc volontiers que la Bosnie, presque isolée de l'Europe centrale, s'oriente tout entière vers ce monde slave dont elle fait partie en effet. Mais regardez d'un peu plus près les choses : sur l'Una, un pont est jeté entre les deux Kostajnica, et un peu plus au sud, un chemin de fer franchit la rivière, qui unit Agram à Banjakoula, et qu'il est question de prolonger jusqu'à Jaice et Serajevo. Sur la Drina, un méchant bac fait seul communiquer la rive bosniaque et la rive serbe, et ce sont, pour passer d'un pays à l'autre, de longues



et infinies difficultés; entre Bosnie et Serbie, comme me le disait un fonctionnaire important de l'administration autrichienne, la Drina forme « une véritable muraille de Chine ». Ainsi la politique sépare ce que la géographie et la race semblaient unir, et le contraste que j'ai noté est symbolique en quelque manière des destinées mêmes de la Bosnie. Elle est emportée dans l'orbite de la Hongrie, isolée de tous ses autres voisins.

Jadis, entre la Bosnie turque et la Serbie, les relations étaient nombreuses et fréquentes : elles ont cessé aujourd'hui presque absolument. Autrefois, la Bosnie entretenait des rapports suivis avec le sandjak de Novibazar, qui la fournissait de bétail : des mesures sanitaires très sévères empêchent maintenant sur cette frontière aussi toute importation et tout contact dangereux. Je ne parle point du Monténégro : j'ai recueilli sur ce point cette déclaration qui se passe de commentaires : « Du côté du Monténégro nous fermons notre frontière ». Avec la Dalmatie même, autrichienne pourtant, on voit de mauvais œil des rapports s'établir, et l'on reproche volontiers aux gens de Spalato et de Raguse d'avoir espéré que l'occupation les ferait maîtres de la Bosnie.

Ainsi la Bosnie forme un état bien clos, auquel on ne permet guère de communications commodées qu'avec la Hongrie. Et les mots sont ici fort caractéristiques des choses et des intentions. Par la race, la Bosnie est purement slave : la population qui l'habite est étroitement apparentée à celle de la Croatie, de la Serbie, du Monténégro<sup>1</sup>. Or il semble bien que l'administration

1. Cf. P. Boyer, *La Langue et la Littérature en Bosnie*, dans l'ouvrage cité, p. 85-88, et la carte montrant l'extension géographique de la langue serbo-croate, p. 87.

s'applique du mieux qu'elle peut à effacer la trace et la conscience de cette parenté ethnique, en parlant sans cesse des choses proprement « bosniaques », des choses du « pays ». Je n'ignore point les spirituelles réponses qu'en 1892, comme en 1897, M. de Kallay faisait sur ce point à ses interpellateurs : « Comment voulez-vous que je nomme leur langue? disait le ministre. Je ne puis pas l'appeler *serbo-croate*, je ne connais pas de race serbo-croate. Si je l'appelle *serbe*, les Croates se fâcheront; si je l'appelle *croate*, les Serbes ne seront pas contents. Alors que faire? je l'appelle *bosniaque* ». La raison est ingénieuse assurément : mais, en ce faisant, n'a-t-on pas l'air aussi de vouloir donner à croire qu'il existe en Bosnie une langue toute spéciale, un slave particulier, distinct du commun langage qui se parle en réalité de l'Adriatique à Belgrade? Et ce désir de distinction apparaît peut-être plus clairement encore dans cette appellation officielle et imprécise qui désigne le slave de Bosnie par le terme de « la langue du pays » (*Landessprache*). Ce mot-là a fait fortune : le gouverneur général de Bosnie s'appelle « le chef du pays » (*Landeschef*); le siège de l'administration centrale, « le gouvernement du pays » (*Landesregierung*); ainsi du reste. Ce « pays » anonyme, ce *Land*, c'est la Bosnie-Herzégovine : mais il ne déplaît point sans doute de la laisser ainsi anonyme. On masque mieux par là tout ce qu'a d'artificiel la façon dont on l'isole du monde slave auquel elle appartient.

Tel est le fait. Il n'est point fort malaisé d'en deviner les causes. La politique autrichienne n'a nul intérêt à ce que la Bosnie-Herzégovine prenne trop nettement conscience de l'étroite parenté qui l'unit aux « frères slaves » des états balkaniques. Les provinces occupées

constituent pour elle une position stratégique de premier ordre, qui, suivant une expression de M. de Kallay lui-même, « met la monarchie en mesure d'exercer une influence prépondérante sur la péninsule des Balkans », et qu'elle n'a nulle envie d'abandonner<sup>1</sup>. Ce n'est pas tout. Dans ce grand mouvement d'expansion vers l'Orient, dans ce *Drang nach Osten* qui est l'ambition croissante de la race allemande, l'occupation de la Bosnie par l'Autriche n'est point un fait indifférent, car elle est une étape du grand chemin qui aboutit à Salonique. « Pour les Allemands, écrivait, il y a une vingtaine d'années déjà, un de nos compatriotes, l'Autriche n'est qu'une avant-garde, un pionnier de l'Allemagne en Orient... elle sert à couvrir de son drapeau l'infiltration lente des Germains dans la vallée du Danube et les Balkans<sup>2</sup>. » Je ne dis point que l'Autriche songe véritablement à travailler ainsi au profit de la « Grande Allemagne » : mais son intérêt propre suffit à lui conseiller de neutraliser par l'immigration étrangère les éléments récalcitrants de la Bosnie; il suffit en tout cas pour qu'elle tienne à faire oublier à la Bosnie sa parenté avec les autres Slaves, pour qu'elle s'efforce surtout de lui ôter les moyens de s'en ressouvenir.

Et voici la conséquence dernière. On parle assez fréquemment, depuis quelques années, d'annexer définitivement la Bosnie à l'Autriche-Hongrie, de transformer l'occupation, théoriquement « provisoire », en

1. On sait que l'on vient de décider tout récemment le prolongement du chemin de fer de Serajevo à Novibazar, œuvre d'un intérêt stratégique qui n'échappera à personne.

2. Vicomte de Caix de Saint-Aymour, *Les pays sud-slaves de l'Autro-Hongrie*, p. 288.

une pleine et entière souveraineté, et tout récemment encore, à l'occasion du jubilé impérial de 1898, l'idée fut lancée, comme un ballon d'essai, que la circonstance était tout à fait convenable pour faire à l'empereur François-Joseph ce magnifique cadeau. Quelque émoi que produise, chaque fois qu'elle revient en l'air, cette proposition dans tout le monde slave, il est évident que c'est là la fin dernière et logique de la politique autrichienne en Bosnie. Toute son œuvre dans les provinces occupées ne tend qu'à se créer des titres légitimes pour justifier une éventuelle annexion, et le soin qu'elle apporte à faire valoir cette œuvre n'est qu'une façon de solliciter la récompense des efforts qu'elle a faits pour le progrès et la civilisation. Il faut assurément reconnaître et louer ces efforts; il ne faut point être dupe d'une réclame, dont le but politique est trop visible. Sans doute, en apparence, cette Bosnie lointaine ne nous touche guère; et sans doute, en fait, une annexion consentie et légitimée ne changerait rien, à ce qu'il semble, à l'état des choses actuel. On voit mal pourtant quel intérêt il y aurait pour nous à donner à une modification de l'acte international de Berlin le consentement — international aussi — qui est théoriquement nécessaire; ou plutôt on voit bien quel intérêt il y a à ne le point donner. Outre que l'occupation légitimée de la Bosnie pourrait bien être le signal d'un nouveau pas vers le sud, il semble bien, dans l'état actuel de l'Autriche, que tout commande, par le maintien du *statu quo*, de laisser la question ouverte, de ne point ruiner sans retour les espérances que conçoivent les Slaves d'Autriche comme ceux des Balkans<sup>1</sup>.

1. Cf. sur la situation internationale de la Bosnie et les inconvénients de l'annexion, A. Leroy-Beaulieu, *art. cité*, p. 127-129.

« Les premières années du xx<sup>e</sup> siècle, disait il y a peu d'années M. P. Deschanel, verront se dérouler, par l'effet des vicissitudes naturelles dans la maison d'Autriche, un drame décisif, dont il est aisé de prévoir dès aujourd'hui le prologue et les premiers actes. » Dans cette inévitable crise autrichienne, que deviendront ces provinces de Bosnie-Herzégovine? Iront-elles, comme les Slaves du sud le réclamaient en octobre 1898, à la Croatie, à la Dalmatie, à la Slavonie pour former avec elles, dans une Autriche fédéraliste, un royaume dont Agram serait la capitale? Iront-elles vers une grande Serbie, vers un grand Monténégro, vers un grand état slave autonome qui se constituerait dans le nord de la péninsule des Balkans? Nul ne le sait. Mais quelle que soit la solution, pour qu'elle puisse se produire, il importe que les provinces occupées restent slaves, qu'elles gardent la conscience de leur race, qu'elles ne se laissent point envahir et noyer par l'immigration qui vient d'Allemagne. Et s'il est vrai qu'à cela directement nous ne pouvons rien, du moins pouvons-nous ceci, et qui n'est point indifférent : ne point nous prêter à ce que le provisoire, se transformant en définitif, consolide en Bosnie l'œuvre politique, à tendances germaniques, que l'Autriche y accomplit.

Et c'est pourquoi il convient, au terme de cette étude, de rendre hommage, si l'on se place au point de vue de la civilisation générale, à la grande œuvre de progrès et de réformes que l'Autriche a accomplie en Bosnie. Certes cette œuvre est incomplète et imparfaite; aussi bien a-t-elle vingt années d'existence à peine; certes elle coûte cher au pays qui en est la matière et pèse sur lui lourdement, sans lui être toujours pleinement utile; certes elle n'est point entièrement désin-

téressée; et surtout le soin trop visible qu'on apporte à en exalter les mérites donne quelque tentation d'en chercher les incontestables faiblesses; mais tout en se gardant d'un intempestif et naïf enthousiasme, il convient — car cela est juste — de reconnaître les résultats considérables obtenus par l'habile administration de M. de Kallay. Cela dit, en toute impartialité, il convient d'ajouter — car cela aussi est juste et légitime — que, considérée au point de vue politique, cette œuvre porte en elle de sérieux dangers, qu'elle lèse gravement des intérêts respectables et qu'on ne saurait enfin, quelque effort qu'on fasse pour cela à Serajevo, à Budapest et à Vienne, se résoudre à oublier les droits imprescriptibles de ces Slaves qui, quelque jour, dans un état à naître, pourront barrer à l'influence austro-allemande la route de Salonique et de la Méditerranée.

## CHAPITRE V

### Les fouilles de Delphes.

---

#### I

« Le site de Delphes, dit M. Homolle, est un des plus beaux de la Grèce : il a le mystère, la grandeur et l'effroi du divin. Le sanctuaire est comme caché au fond d'un théâtre de roc ; un escarpement colossal l'enclôt, le domine, l'écrase, et les contreforts extrêmes du demi-cercle où il est enfermé semblent le séparer du monde : le sauvage Kirphis borne au sud l'horizon. Des roches éclatantes de blancheur, les Phaedriades, sur lesquelles le soleil semble aviver encore l'ardeur de ses rayons ; des cimes où s'assemblent les nuées grosses d'éclairs et de tempêtes ; des gorges étroites et mystérieuses qui renvoient tous les bruits en échos multiples et sonores ; des ravins qui se creusent en précipices sans fond ; un sol sujet à des secousses fréquentes et parfois redoutables ; des exhalaisons qui montent de la terre et excitent le délire ; des eaux limpides qui semblent faites pour purifier toutes les souillures : quels signes plus manifestes de la présence et de l'action des dieux !

Quels lieux plus propices à la prière et à la prophétie! <sup>1</sup> »

Dans ce site grandiose et sauvage, la vive imagination des Grecs éprouva de bonne heure le recueillement involontaire et la secrète terreur qui fondent les primitives religions. De bonne heure, bien avant qu'Apollon régnât en maître sur Pytho, les Pélasges y adorèrent les forces obscures de la nature, Gaea la terre, Zeus le ciel lumineux, et dans les obscures crevasses ouvertes au pied du Parnasse, dans les sources qui roulent des cailloux dans l'écume blanche de leurs ondes, dans le frémissement mystérieux des arbres, dans le vol des grands oiseaux de proie planant au-dessus des gorges du Pleistos, ils cherchèrent de surnaturelles et prophétiques révélations. Puis d'autres dieux vinrent du dehors : Dionysos, le thrace, qui, dans les bois de sapins et les vastes pâturages du Parnasse, trouva le domaine approprié aux courses nocturnes de ses bacchantes; Poséidon, le dieu des mers, que les navigateurs crétois introduisirent à Delphes, et dont l'animal favori, le dauphin, donna peut-être au sanctuaire le nom qu'il a illustré dans l'histoire; Apollon enfin, que les conquérants doriens apportèrent des bords lointains du Pénée dans la Grèce centrale, et qui, par la hauteur des conceptions morales attachées à son culte, supplanta vite dans la vénération des peuples les autres immortels. Et sans doute, dans le sanctuaire du nouveau dieu, Gaea garda son antre prophétique, Poséidon, son autel, Dionysos ses sacrifices et les péans chantés en son honneur; la nouvelle religion ne déposséda point brutalement celles qui avaient préparé son avènement. Mais le puissant dieu de la lumière, le céleste archer destruc-

1. Homolle, *Les fouilles de Delphes* (*Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1894, p. 582).



teur de monstres et vainqueur du dragon Python, prit rapidement le pas sur tous ses prédécesseurs. Dieu prophète lui aussi, il renouvela par des rites nouveaux le vieil oracle pélasgique ; dieu sauveur, dieu purificateur, il donna à Delphes, par la supériorité des idées morales qu'il y apporta, un prestige imprévu et incomparable.

Le vieil hymne homérique montre clairement la double origine du sanctuaire delphique. Quand Apollon fut né dans la sainte Délos, il se mit en route pour chercher le lieu où il bâtirait son temple et rendrait ses oracles. Après bien des courses errantes, il trouva l'endroit prédestiné « sous le Parnasse neigeux, au pied d'un mamelon tourné vers le Zéphyre ; au-dessus sont suspendus des rochers, au-dessous court une vallée profonde et abrupte. Là, le prince Phoebos-Apollon résolut de bâtir un temple et il dit : « Voici où je pense « bâtir un temple superbe qui sera pour les hommes un « oracle, et eux m'amèneront toujours ici de complètes « hécatombes, aussi bien ceux qui habitent le fertile « Péloponnèse que ceux qui occupent l'Europe et les îles « entourées par les flots ; et moi, je leur révélerai à tous « un conseil, le dictant en mon temple opulent. » Et marchant sur les crêtes escarpées du Parnasse, comme le dit l'un des hymnes récemment découverts à Delphes, le dieu, « de sa main immortelle, traînait d'immenses blocs, fondements de son temple », lorsque le fils monstrueux de la Terre, le dragon Python, lui dispute la place. De sa flèche invincible Apollon frappe le monstre ; puis s'étant purifié du sang qui l'a souillé, couronné du saint laurier qu'il cueillit dans la fraîche Tempé, le dieu cherche pour son sanctuaire vide les prêtres qui viendront, « dans la rocheuse Pytho, faire les cérémonies saintes et annoncer les décrets de

Phoebos aux armes d'or ». Au loin, sur la sombre mer, il aperçoit un navire crétois; transformé en dauphin, il conduit le vaisseau dans le port de Krisa : transformé en météore lumineux, il amène les marins au sanctuaire, de force il les consacre à son service, et leur promet en échange une incomparable prospérité. « Pauvres hommes, pourquoi craignez-vous? J'élèverai ici un temple, un temple riche, où afflueront du monde entier les pèlerins, les victimes et les présents. » Ainsi Delphes fut, dans la légende, « le point où Apollon, venant du nord, rencontre ses prêtres que le hasard lui amène du midi <sup>1</sup> »; ainsi dans l'histoire, Crétois et Doriens collaborèrent à la fondation du sanctuaire qui, devenu bien vite le « foyer commun » de l'Hellade et le « nombril du monde », allait désormais, durant de longs siècles, jouer dans la Grèce entière un rôle capital.

Deux circonstances devaient faire de Delphes l'un des facteurs essentiels de la civilisation hellénique. L'établissement des Doriens dans la Grèce centrale, en mettant au service du temple des hommes d'une foi ardente et d'une rare énergie, assura son indépendance et fonda « ce qu'on appellerait de nos jours le pouvoir temporel du sacerdoce pythique <sup>2</sup> ». La constitution de la fameuse amphictyonie, qui groupa autour du sanctuaire un certain nombre de peuples grecs, lui donna d'autre part le caractère d'une institution nationale. Ainsi Delphes prospéra et grandit. Les légendes nous montrent Apollon punissant sévèrement tous ceux qui l'outragent, triomphant de tous ceux qui tentent de faire concurrence à son temple préféré. L'histoire, plus significative encore, atteste l'influence croissante de la religion

1. Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination*, III, p. 66.

2. *Id.*, III, p. 407.

apollinienne. C'est elle qui donne le Péloponnèse aux Doriens, elle qui dicte à Lycurgue l'œuvre de réforme qu'il doit accomplir, maintenant ainsi dans la lointaine Sparte la stricte obéissance qui dès l'origine avait fait des Doriens les soldats d'Apollon. Mais en même temps, avec une habileté singulière, Delphes étend son action sur les Ioniens : c'est Athènes qui, au commencement du vi<sup>e</sup> siècle, engage pour lui plaire la première guerre sacrée, et en affranchissant le sanctuaire de la tyrannie des gens de Krisa, en étendant jusqu'à la mer le domaine sacré du dieu, ouvre à ses ambitions des espoirs illimités. Et déjà le prestige de Delphes dépasse le cercle étroit de la Grèce. Quand, vers le milieu du vi<sup>e</sup> siècle, le vieux temple d'Apollon périt dans un incendie, Hellènes et barbares rivalisèrent de générosité pour le reconstruire et, autour du nouveau sanctuaire, bâti par les Alcéméonides avec une splendeur jusque-là inconnue, tout ce qui était alors le monde civilisé vint porter ses offrandes, ses hommages et ses prières.

C'est à ce moment, pendant la seconde moitié du vi<sup>e</sup> siècle et les premières années du v<sup>e</sup>, que Delphes parvint vraiment à l'apogée de sa puissance. Dans le sanctuaire national, où tous les cinq ans les jeux pythiques réunirent, comme à Olympie, les représentants du monde grec, autour de l'oracle vénéré dont tous sollicitaient ardemment et suivaient respectueusement les conseils, Doriens et Ioniens, gens de Sparte et d'Athènes, d'Argos et de Corinthe, de Siphnos et de Chios, ceux de la lointaine Cyrène, de la lointaine Cnide, de la lointaine Marseille, les rois de l'asiatique Lydie et les tyrans de la grecque Syracuse, tous tinrent à honneur d'élever, dans l'enceinte sacrée d'Apollon, les monuments de leur orgueil, de leur puissance ou de

leur piété. Tous les grands événements de l'histoire grecque vinrent y marquer leur trace : Athènes y consacra le souvenir de Marathon, Gélon de Syracuse y célébra par de magnifiques offrandes la bataille gagnée à Himère sur les Carthaginois, la Grèce victorieuse à Platées s'associa pour y élever un monument éternel de la dérouté des Perses. Au pied du temple splendide, dressant sur la haute terrasse du mur polygonal sa majestueuse et blanche silhouette, les plus illustres cités de la Grèce rangèrent sur les pentes de la voie sacrée leurs portiques chargés d'inscriptions glorieuses, leurs *trésors* parés de sculptures naïves ou délicatement raffinées, tout le peuple de marbre et de bronze de leurs splendides offrandes. Pour honorer le dieu, les plus grands artistes de l'Hellade, peintres ou sculpteurs, épuisèrent à Delphes l'effort de leur génie, et c'était une profusion de chefs-d'œuvre, fresques et statues, trépieds et bas-reliefs, bronzes à l'admirable patine verdâtre, figures étincelantes d'argent et d'or, où se résumait toute l'histoire de l'art grec naissant, tout ce magnifique essor dont les fouilles de Delphes nous ont fait, mieux que tout autre champ de découvertes, comprendre la grâce raffinée, l'invention originale et la technique savante.

Ainsi, prodigieusement riche, universellement obéi, le sanctuaire delphique fut vraiment, pour plus d'un siècle, ce qu'il prétendait être, le centre du monde. Sans doute, pour se faire écouter, l'oracle ne disposait d'aucun moyen coercitif : rarement pourtant on lui résista ; et sans peine, par ses sages conseils ou ses impérieux avertissements, il devint l'un des facteurs essentiels de la vie et de la prospérité nationales. Pendant des siècles, il dirigea la politique, les entreprises colonisatrices, l'esprit et la conscience de tous les Hel-

lènes; pendant des siècles, il fut la grande puissance spirituelle, source du droit public et du droit divin, autorité suprême en matière de morale et de religion. Représentant des tendances conservatrices et aristocratiques, résolument Delphes fit la guerre aux démocraties turbulentes et aux tyrannies démagogiques, et dans les constitutions qu'Apollon fit donner aux villes par des hommes de son choix, toujours il s'efforça de faire prévaloir ses idées politiques. Mais non moins vivement conscient de l'unité et de la solidarité helléniques, ardemment l'oracle encouragea l'expansion de la race par la fondation des colonies, et dirigea ce grand mouvement de ses conseils. Métropole religieuse et politique de l'hellénisme, Delphes fut aussi, par ses foires, par la prodigieuse accumulation de métaux précieux qui y affluaient, l'un des centres commerciaux et financiers de la Grèce, et par l'influence qu'il exerça sur le développement de la science et de la poésie, l'une de ses capitales intellectuelles. Par la hauteur de sa doctrine morale en fin, par les idées de purification, d'expiation que répandirent les « commandements de Delphes », il contribua, malgré le caractère un peu flottant et vague de ses maximes, à maintenir à un niveau plus élevé la conception de la divinité; mais surtout il fut, en face de l'étranger, le seul et unique centre de la nationalité hellénique<sup>1</sup>.

Pourtant, avec le temps, ce prestige diminua. Aveuglé par sa prospérité, trop avide d'influence, le sacerdoce delphique intervint imprudemment dans les affaires intérieures des cités : trop partialement dévoué aux intérêts de Sparte, il s'aliéna par là les chefs de la démocratique Athènes : trop riche surtout, et trop sen-

1. Voir sur le rôle et l'influence de Delphes les belles pages de Curtius, *Histoire grecque*, II, 22-118.

sible au pouvoir de l'or, il laissa trop croire que les oracles allaient au plus offrant. Dans la grande crise nationale des guerres médiques, la Pythie se montra timide et lâche; puis, après avoir « médisé », elle « laco-nisa », en attendant qu'elle « philippisât ». L'immixtion perpétuelle de l'oracle dans les affaires publiques rendit, non sans raison, le clergé de Delphes suspect; la diminution de la foi, plus chancelante chaque jour et plus faible, acheva de miner son crédit. Cependant, longtemps encore, à l'influence morale disparue la prospérité matérielle survécut; longtemps encore Delphes resta, de nom, le foyer commun de l'Hellade : les offrandes y affluaient toujours, plus magnifiques que jamais; et quand, dans la première moitié du iv<sup>e</sup> siècle, un tremblement de terre renversa le temple bâti par les Alcéonides, les villes grecques, comme jadis, apportèrent volontiers leurs cotisations pour la reconstruction de l'édifice. Mais, par sa richesse même, Delphes tentait maintenant les convoitises. Jason de Phères déjà songeait à faire un coup de main sur le sanctuaire d'Apollon : ce qu'il avait rêvé, les Phocidiens le réalisèrent. Maîtres du temple pendant près de dix ans, ils le dépouillèrent de toutes ses richesses; et pour soutenir contre leurs adversaires cette longue et terrible *guerre sacrée*, qui introduisit les Macédoniens en Grèce, ils n'hésitèrent point à faire argent de tout, à mettre au creuset les offrandes les plus fameuses, à détruire les monuments les plus vénérés.

La cruelle exécution des Phocidiens, qui marqua la fin de la lutte, laissa Delphes dévasté et ruiné. Sans doute, sous la protection des rois de Macédoine, à qui il lia maintenant sa fortune, le sacerdoce apollinien répara assez vite les pertes matérielles qu'il avait

subies : la réédification du temple s'acheva ; sur l'amende formidable infligée aux Phocidiens sacrilèges, on prit de quoi réparer le matériel sacré et refaire des copies des offrandes les plus anciennes et les plus célèbres ; on s'occupa également de reconstituer les archives sacrées, et Aristote ne dédaigna pas de collaborer à cette tâche pieuse. Et quoique, dans l'anarchie du iv<sup>e</sup> siècle, « l'ombre qui est à Delphes », comme disait Démosthène, eût achevé de ruiner son crédit, quoique dans la Grèce maintenant asservie, l'oracle se trouvât définitivement dépouillé de tout rôle politique, pourtant si grand et si illustre était le nom de Delphes que longtemps encore le sanctuaire vécut sur le souvenir de sa gloire passée : comme on l'a dit, « on continua à lui rendre hommage par coutume, par bienséance, vanité, politique ou superstition <sup>1</sup> ». Le troisième, le second siècle avant J.-C. furent donc pour le sanctuaire delphique une époque de remarquable prospérité : les inscriptions, plus nombreuses pour cette période que pour toute autre, attestent l'immense popularité de Delphes et l'étendue de ses relations. Les successeurs d'Alexandre, Lagides et Séleucides, rois de Pergame et de Bithynie, ne sont pas moins empressés à se concilier la bienveillance d'Apollon Pythien que celle d'Apollon Délien, et comme à Délos, le sanctuaire paie leurs magnifiques offrandes de ses décrets honorifiques et de ses statues. D'un bout à l'autre de la Méditerranée, des rivages de la Thrace et de la mer Noire à ceux de la Syrie et de l'Égypte, des cités d'Asie Mineure aux villes de la Grande Grèce, de Smyrne et de Chios jusqu'à Syracuse et à Marseille, dans les colonies florissantes, dans les

1. Foucart, *Mémoire sur Delphes*, p. 204.

grandes métropoles commerciales, Delphes entretient des relations, et les stèles de proxénie, dont les plus soignées portent, comme des armoiries, l'emblème sculpté de la ville du proxène, attestent la clientèle de fidèles, la multitude de représentants officiels que Delphes avait dans tout le monde connu. Aujourd'hui encore, sur le mur polygonal qui soutient la terrasse du grand temple, on peut lire par centaines ces actes d'affranchissement qui rappellent que le sanctuaire d'Apollon fut au <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle l'un des grands centres d'émancipation pour les esclaves; ailleurs, sur les murailles du Trésor des Athéniens, une riche série d'inscriptions montre, dans la Grèce réconciliée sous la domination de Rome, Athènes elle-même multipliant pour le dieu de Delphes la splendeur des fêtes et les hommages d'une plus ou moins politique dévotion. Sans doute les gens de sens méprisaient un peu cette population delphienne, qui vivait de l'autel et de la bourse des pèlerins, tous ces devins et sacrificateurs, hôteliers et fabricants d'ex-voto, gens rapaces et de moralité médiocre; sans doute les progrès du scepticisme philosophique et scientifique n'épargnaient pas plus le dieu que ses prêtres; sans doute, de plus en plus, l'oracle se réduisait à résoudre « les scrupules mesquins et les vulgaires curiosités de la vie bourgeoise<sup>1</sup> », ou bien il se taisait, parce qu'on ne le consultait plus. Mais Delphes demeurait prodigieusement riche, et par la splendeur de ses monuments, le sanctuaire restait l'un des plus beaux musées de la Grèce. C'est précisément ce qui hâta sa chute. Successivement les trésors d'Apollon tentèrent la convoitise des Gaulois, auxquels

1. Homolle, *Bull. de corr. hell.*, 1896, p. 705.



il semble bien, quoi qu'en ait conté la vanité grecque, que le dieu dut payer rançon, et plus tard celle des Thraces qui pillèrent le temple et l'incendièrent; puis ce fut Sylla, qui, malgré sa piété superstitieuse, fit main basse sur l'argent d'Apollon, et Néron qui, pour accroître ses collections, enleva d'un seul coup plus de cinq cents statues dans le sanctuaire. A ce moment, dans la ville appauvrie, dans le temple déchu, le discrédit moral absolu, la ruine matérielle presque complète semblent attester une définitive décadence. Et pourtant tel était le prestige de Delphes que, durant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, chaque fois qu'un réveil du sentiment religieux provoqua une renaissance du paganisme, l'antique sanctuaire d'Apollon retrouva un sursaut de vie et de prospérité. Au temps des Antonins, Plutarque et Pausanias nous montrent, dans « la ville sainte de Delphes », comme disent les inscriptions, une aisance, une richesse, un luxe sans pareil, et la description qu'ils ont laissée de ses monuments atteste la grande figure que, malgré les pillages et les désastres, elle faisait toujours encore dans le monde antique. Ce devait être le dernier éclat de sa splendeur. Vainement, contre le christianisme vainqueur, Julien essaya de ressusciter le vieux sanctuaire; l'oracle ne rompit son silence séculaire que pour prononcer ces paroles découragées : « Ma maison est tombée par terre; Phœbus n'a plus de grotte, plus de laurier prophétique, plus de source parlante; l'onde murmurante elle-même a séché. » Déjà, pour parer Constantinople, Delphes avait dû céder les plus fameux de ses chefs-d'œuvre; vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle, le christianisme prit possession du grand temple et le transforma en une église chrétienne.

Bientôt même, dans la Grèce du moyen âge, le nom de Delphes s'effaça de l'histoire. Dans le sanctuaire désert et abandonné, la nature acheva de ruiner ce qu'avait épargné la main des hommes. Les tremblements de terre jetèrent bas les édifices que personne n'entretenait plus; les torrents du Parnasse, que les digues antiques ne contenaient plus, promènèrent à travers l'enceinte sacrée leurs eaux dévastatrices; sur l'emplacement du *temenos*, le village de Castri édifia ses masures, et jusqu'en ces dernières années, seuls quelques voyageurs et quelques savants s'inquiétèrent du lieu où dormait le plus fameux des sanctuaires antiques, celui dont l'histoire se confond vraiment avec celle de la Grèce tout entière.

## II

C'est en 1840, pour la première fois, que l'archéologie s'attaqua aux ruines de Delphes. Ulrichs découvrit, en dehors de l'enceinte sacrée, les substructions du temple d'Athéna Pronaea; Ottfried Müller dégagea, à l'intérieur du *temenos*, l'angle oriental du mur polygonal qui soutient la terrasse du grand temple. L'école française d'Athènes recueillit cet héritage. En 1860, MM. Foucart et Wescher reconnurent, au prix de peines infinies, à travers le dédale des maisons de Castri, une portion considérable du même mur et ils y recueillirent par centaines des inscriptions précieuses pour l'histoire de la ville, de l'amphictyonie et de l'affranchissement des esclaves. En 1880, dans la même région, M. Haussoullier découvrait, au pied du mur polygonal, un tronçon de la voie sacrée et l'un des

monuments qui la bordaient, le beau portique élevé par les Athéniens, dans les dernières années du vi<sup>e</sup> siècle, en souvenir de la grande victoire remportée sur les Thébains et les Chalcidiens. Enfin, en 1887, un allemand, M. Pomtow, trouvait, près de l'angle sud-est de l'enceinte, dans le mur antique appelé *Hellénico*, par opposition au mur polygonal ou *pélasgique*, l'entrée principale du sanctuaire. Dans ces recherches préliminaires la France sans nul doute avait la première part : elle n'eut garde de laisser prescrire les droits qu'avaient conquis les travaux de ses savants. Avec une infatigable ténacité, M. Foucart, alors directeur de l'école d'Athènes, revendiqua pour la science française l'honneur de faire à Delphes ce que l'Allemagne avait fait à Olympie, et en 1887 il crut avoir réussi. Une convention conclue avec le gouvernement grec assura à la France, dans les conditions les plus favorables, le privilège d'explorer le sanctuaire d'Apolon : malheureusement l'accord archéologique, lié à une convention commerciale, sombra avec celle-ci ; désireux de fermer nos marchés à la concurrence des raisins secs de Grèce, le Parlement français sacrifia Delphes sans hésiter. C'est en 1891 seulement que M. Homolle, plus heureux que son prédécesseur, parvint à dissocier les raisins secs et l'archéologie. Au printemps de 1891, la convention de Delphes était signée, puis approuvée par les deux gouvernements ; et pour suffire aux frais des fouilles, notre Parlement votait un crédit de 500 000 francs, auquel devait, en 1895, s'ajouter une autre subvention de 150 000 francs.

Si l'on regarde, dans le *Bulletin de correspondance hellénique* de 1897, le plan du village de Castri, tel qu'il était avant les fouilles, d'un coup d'œil on saisira

toutes les difficultés de l'œuvre entreprise. « Il fallait, dit un écrivain que l'on ne taxera point de partialité en notre faveur, M. Pomtow, exproprier tout un village et en détruire les trois cent vingt-cinq maisons. Le sol en pente raide, tout encombré de grandes masses de pierre et de rocs éboulés, devait imposer aux fouilleurs deux ou trois fois plus de travail qu'il n'en a fallu à nos ouvriers pour remuer les sables d'alluvion qui couvraient les restes des édifices d'Olympie. En comparaison de ces difficultés, on peut juger légères celles dont il a fallu triompher pour exécuter les fouilles d'Olympie. » Ce n'est pas tout. Dans la plaine de l'Alphée, quand les tremblements de terre renversèrent les édifices antiques, les fûts des colonnes, les sculptures des frontons et des frises tombèrent, sans se disperser ni presque se briser, au pied des murs qu'elles couronnaient autrefois. A Delphes, sur la pente glissante de la montagne, les débris disloqués des monuments se mêlèrent et se confondirent, s'écornèrent et se brisèrent. Et quoique les découvertes antérieures eussent fourni à l'exploration nouvelle des points d'appui solides pour la direction des recherches et l'établissement de la topographie, on pouvait se demander, avec quelque inquiétude, si les tremblements de terre n'auraient point précipité au fond des ravins du Pleistos les plus beaux morceaux du butin espéré. Enfin les gens de Castri faisaient mille façons pour quitter leurs vieilles masures, accepter les indemnités, se transporter dans le village neuf qu'on leur construisait un peu à l'ouest de leurs anciennes demeures. La ténacité infatigable, la confiance raisonnée, la diplomatie habile, la science profonde et sûre de M. Homolle triomphèrent de tous les obstacles : il sut, à travers

toutes les difficultés, préparer l'œuvre, la conduire et la mener à bien. Le 10 octobre 1892, les chantiers étaient ouverts : un chemin de fer Decauville, fort ingénieusement installé en pleine montagne, et dont les voies atteignirent jusqu'à trois kilomètres de longueur, devait transporter les déblais loin des fouilles et les jeter dans le ravin du Pleistos; simultanément, sur trois points correspondant aux trois grandes terrasses du sanctuaire, les recherches commencèrent; et depuis lors les travaux n'ont plus chômé. Chaque année, sauf les interruptions nécessaires imposées par le climat, une campagne nouvelle a précisé la topographie du sanctuaire, mis au jour des monuments inconnus ou fameux, rendu à la science d'innombrables inscriptions qui renouvellent plus d'une fois et toujours éclairent l'histoire de Delphes, fait sortir du sol enfin une merveilleuse moisson d'œuvres d'art, statues de marbre, bronzes précieux, bas-reliefs délicatement sculptés, dont la découverte illumine l'histoire de l'art grec tout entière. Il faut lire dans le *Bulletin de correspondance hellénique* le détail de ces longues recherches, qui de 1893 à 1898 surtout, se sont poursuivies avec tant de bonheur; il faut y chercher surtout les traces de ce lent et patient travail, qui classe et rapproche les morceaux épars, reconstitue les ensembles dispersés, recolle les pierres brisées, rassemble les membres des statues : « recherche, selon le mot de M. Homolle, qui n'est pas moins passionnante ni moins féconde en découvertes que les fouilles elles-mêmes ». On le voit bien dans ces articles où M. Homolle et ses collaborateurs décrivent si attentivement les édifices, interprètent si ingénieusement les inscriptions, commentent avec tant de finesse les œuvres d'art. Et sans doute l'œuvre n'est pas

achevée, et actuellement encore on fouille aux abords de l'enceinte sacrée d'Apollon; et sans doute aussi trop peu de temps s'est écoulé pour que les résultats des découvertes delphiques aient pu être groupés en une publication complète et définitive. C'est dans les communications de M. Homolle à l'Académie des inscriptions, dans les articles du *Bulletin*, si pleins de renseignements et de choses, dans le plan si clair et l'admirable restauration que M. Tournaire a donnés du sanctuaire de Delphes, dans les moulages enfin qui nous offrent l'image des œuvres d'art les plus précieuses, qu'il faut chercher les résultats de cette entreprise colossale, qui peut être comparée sans désavantage à l'exploration tant vantée d'Olympie et qui fait singulièrement honneur à l'École d'Athènes et à notre pays.

Personne n'a oublié, je pense, une des premières découvertes faites à Delphes, cet *Hymne à Apollon*, retrouvé sur une plaque de marbre avec l'air sur lequel il se chantait noté au-dessus des paroles. En quelques semaines, la cantate composée, il y a quelques deux mille ans, par un musicien d'Athènes pour les fêtes d'Apollon delphique est devenue célèbre comme une mélodie d'un compositeur à la mode : exécutée pour la première fois à l'École d'Athènes le 27 mars 1894, elle a fait de là son tour d'Europe. On l'a chantée, accompagnée au piano ou sur la harpe; on l'a orchestrée, commentée, fort applaudie et peut-être peu comprise. Et je n'ai garde de vouloir rabaisser l'intérêt de cette précieuse découverte, fort importante pour l'histoire de la musique grecque, non plus que de railler un inoffensif accès de snobisme, qui a eu ce grand mérite d'attirer sur les fouilles de Delphes l'attention et la curiosité des profanes. On me permettra de dire pourtant

que c'est la moindre partie des découvertes delphiques, et que nous leur devons d'autres choses, et plus précieuses. Grâce à elles, nous pouvons aujourd'hui, comme les pèlerins d'autrefois, promener nos pas sur cette voie sacrée qui gravit la pente de la montagne, entre les restes de monuments dont chacun est un souvenir d'histoire, monter de terrasse en terrasse jusqu'à cette vaste esplanade où s'allongent les substructions puissantes du grand temple, et plus haut encore, jusqu'au théâtre, jusqu'au stade, dont la piste est tracée au pied même des falaises, et retrouver comme écrite sur le sol toute la topographie de l'antique sanctuaire. Grâce à elles, nous pouvons, dans des inscriptions que l'on compte par milliers, reconstituer l'histoire de Delphes, de sa longue influence, de sa prodigieuse popularité, entrevoir les détails si intéressants de l'administration financière de ce grand sanctuaire international, la splendeur de ses fêtes, le rôle littéraire et artistique qu'il joua. Grâce à elles nous pouvons enfin, en une suite presque ininterrompue d'œuvres d'art précieuses ou rares, curieuses ou admirables, suivre le merveilleux développement de l'art grec, depuis ses tâtonnements obscurs jusqu'à son magnifique apogée, et goûter, en quelques ouvrages incomparables, la sensation de la perfection. Voilà tout ce que nous devons aux découvertes de Delphes, et qu'il faut maintenant exposer avec un peu plus de détail.

### III

Aujourd'hui, quand on monte d'Itéa à Delphes, on a quelque peine, tout d'abord, il faut l'avouer, à retrouver l'exakte image des splendeurs évanouies du sanc-

tuaire d'Apollon. Certes le site a gardé toute sa grandiose beauté, et le haut mur de falaises rougeâtres qui forme autour du temple un hémicycle colossal « contraste merveilleusement, on l'a dit, avec le bleu du ciel sur lequel leur crête se détache, avec le vert des buissons qui s'accrochent à leurs fentes, avec le gris argenté de la forêt d'oliviers, sur laquelle l'œil se repose quand il redescend vers le creux de la vallée <sup>1</sup> ». Mais les ruines, dispersées au fond de ce gigantesque théâtre, disent peu de chose, quand on les voit d'en bas, de la route qui mène d'Itéa à Arachova, et ce confus amas de pierres étagé au flanc de la montagne semble présager une déception. Mais franchissez l'antique porte du *temenos*, suivez, Pausanias à la main, les détours de la voie sacrée qu'a parcourue le voyageur ancien, laissez-vous prendre au muet langage des ruines, à la prestigieuse magie des grands souvenirs; et à mesure que vous gravirez les pentes, ces débris confus s'éclaireront de lumière et vous en sentirez la secrète beauté. Relevez surtout par la pensée les édifices disparus, qu'une situation, unique au monde, disposait sur une succession de terrasses en un si original et si pittoresque tableau; relevez le grand temple, qui, au centre du décor, dressait sa majestueuse silhouëtte sur un énorme piédestal d'où il dominait le sanctuaire et la vallée; relevez ce peuple de bronze et d'or qui, au-dessus du mur d'enceinte, offrait, du plus loin qu'on l'apercevait, une si magnifique perspective; et vous comprendrez l'impression profonde qu'éprouvaient jadis les fidèles d'Apollon, les vives couleurs dont les poètes de l'antiquité ont peint les pompes delphi-

1. G. Perrot, *Lettres de Delphes* (Débats du 29 avril 1894.



ques et le cadre incomparable où elles se développaient.

L'enceinte sacrée d'Apollon, qui, au-dessus de la ville même de Delphes, s'élevait sur les pentes de la montagne, a la forme d'un trapèze. Un mur, tantôt construit en belles assises horizontales (c'est celui qu'on nomme l'*Hellénico*), et tantôt en blocs polygonaux de forme irrégulière, l'enveloppait tout entière : on l'a retrouvé intact sur presque tout le pourtour du *temenos*. Dans ces limites, l'enceinte mesure sur son front est 190 mètres, et 135 environ sur le front nord ; la superficie totale est en gros de 20 000 mètres carrés. « Si l'on ne tient pas compte, dit M. Homolle, des accidents particuliers et des terrasses propres presque à chacun des édifices, le sanctuaire se divise de bas en haut en trois régions, séparées les unes des autres par le mur polygonal et le mur qui supporte au nord la terrasse du théâtre entre l'ex-voto de Gélon et l'escalier du théâtre. Deux d'entre elles, la région basse et la supérieure, sont fortement inclinées ; celle du milieu qu'occupe le temple forme une grande esplanade unie<sup>1</sup>. » Ainsi le sanctuaire s'étageait comme sur les gradins d'un théâtre, et c'est avec raison que Strabon parle du « théâtre de roc » où s'élevait Delphes.

Près de l'angle sud-est du *temenos* se trouve la principale entrée. En avant, une grande plate-forme dallée permettait sans doute aux processions sacrées de se rassembler et d'organiser leurs cortèges ; de là on monte quatre degrés et le pied foule l'antique voie

1. Homolle, *Topographie de Delphes* (Bull. de corr. hell., 1897, p. 257). On trouvera à la suite de cet article le plan dressé par M. Tournaire, qui permettra de suivre le détail de cette description.

sacrée. Sur presque toute sa longueur la vieille route sainte a gardé intact son dallage de calcaire ou de marbre, « et c'est un spectacle saisissant, unique dans les sanctuaires fouillés en Grèce, que ce pavé qui circule au milieu des monuments, et, du plus loin qu'on aperçoit les ruines, les unit et les distingue <sup>1</sup> ». Et sans doute on se tromperait gravement si l'on croyait marcher sur les dalles mêmes où passèrent Eschine, Démosthène et Philippe; le pavé actuel ne date guère que de l'époque des Antonins : mais le tracé de la route n'a point changé; il est demeuré tel qu'il fut définitivement établi depuis le milieu environ du v<sup>e</sup> siècle, et antérieurement même pour certaines portions du parcours. Large de quatre mètres environ, et d'abord à peu près parallèle au mur méridional, brusquement, au carrefour des Trésors, la voie se redresse vers le nord-est pour gagner l'angle oriental du mur polygonal; puis, remontant au nord, elle enveloppe d'une nouvelle courbe le temple d'Apollon et sa terrasse pour aboutir enfin à l'escalier du théâtre et devant la façade occidentale du temple. « Elle se développe donc sur la pente de la montagne, depuis la porte du sanctuaire jusqu'à la façade postérieure du temple, à la façon d'un grand S renversé <sup>2</sup>. »

Suivons maintenant, comme faisaient jadis les pieux visiteurs d'Apollon, cette maîtresse route du sanctuaire. Elle était, d'un bout à l'autre, bordée de pieuses offrandes, statues de marbre et de bronze dont on retrouve, encore en place, les piédestaux et les dédicaces, *trésors* où, comme à Olympie, les villes les plus

1. Homolle, *Topographie de Delphes*, p. 265.

2. *Ibid.*, p. 264.

illustres du monde grec avaient, en d'élégantes chapelles toutes parées de sculptures, accumulé les objets d'art qu'elles consacraient à Apollon, portiques, dont les blanches colonnes se détachaient sur le fond doré du mur polygonal, autels magnifiques, ex-votos d'argent et d'or. Pausanias a minutieusement décrit toutes ces merveilles, où les cités helléniques s'étaient complues à glorifier leur richesse, leur puissance et leurs victoires : les fouilles nous en montrent à chaque pas, sur le sol, les soubassements et les débris. Voici d'abord, face à face, presque à l'entrée du sanctuaire, les monuments rivaux d'Athènes et de Sparte, le trophée où Phidias, dit-on, avait, en souvenir de Marathon, dressé les statues des dieux et des héros de l'Attique, et ce vaste piédestal des *Navarques*, comme le nommait l'appellation populaire, qui portait 38 figures de bronze, et où Lysandre avait voulu immortaliser la victoire d'Aegospotamos. Au-dessus de l'offrande athénienne, le cheval de Troie, don d'Argos, dressait sa tête colossale; le long de la route, d'autres offrandes somptueuses rappelaient la munificence d'Argos, de Corcyre, de Tégée, de Tarente : les plus belles étaient les deux hémicycles où Antiphanès avait placé les statues de bronze des anciens rois argiens et le groupe des Epigones. Puis c'étaient des trésors : à droite, un peu au-dessus de la route, celui de Corinthe, à gauche, en bordure de la voie sacrée, celui de Sicyone, dont les fouilles nous ont rendu les vieilles métopes de tuf d'une si naïve énergie, celui de Siphnos, l'un des plus admirés à Delphes, où l'île aux mines d'or avait épuisé toutes les magnificences, celui de Cnide encore, dont on a découvert des débris admirables et dont on peut voir au Louvre la façade reconstruite, avec les figures de

caryatides qui la portent, les sculptures du fronton et cette frise merveilleuse, d'un art si savant déjà et d'une délicatesse si raffinée.

On arrivait ainsi à l'un des plus beaux endroits du sanctuaire, où la route, avant de tourner au nord-est, s'élargissait en un large carrefour, tout bordé d'édifices. A l'ouest, c'était le trésor de Thèbes, un peu plus loin, ceux de Syracuse et de Potidée; c'était surtout le trésor des Athéniens, bâti au commencement du v<sup>e</sup> siècle avec la dime du butin de Marathon, et dont les murailles couvertes d'inscriptions ont donné à l'exploration de Delphes quelques-unes de ses plus belles conquêtes, dont les métopes et les acrotères, retrouvées parmi les ruines, fournissent un point de repère essentiel pour l'histoire de la sculpture attique.

Puis brusquement, le décor change : à gauche de la route, sur tout l'espace qui la sépare du mur polygonal, des rochers bruts succèdent à l'élégance des somptueux monuments. Là se trouvaient enfermés, dans une enceinte, tous les restes vénérables du Delphes primitif, le sanctuaire de la plus ancienne divinité delphique, la Terre, et des Muses interprètes de ses oracles, le rocher où prophétisait la Sibylle, l'autre où veillait le dragon Python, et dominant ces emplacements sacrés, la haute colonne, don des Naxiens, dont le chapiteau ionique supportait un sphinx colossal aux ailes éployées, « lointain ancêtre, selon une ingénieuse remarque, du lion de Saint-Marc ». En face, de l'autre côté de la route, se trouve une autre grande place vide, entourée de bancs et d'exèdres, l'*aire*, comme on la nommait, où se rassemblaient les processions et où, tous les neuf ans, on représentait le drame symbolique de la lutte d'Apollon contre le serpent. Et puis les monuments recommen-

cent, plus magnifiques et plus pressés à mesure qu'on se rapprochait du temple. C'était, adossé au vieux mur pélasgique, l'élégant portique des Athéniens, et le long de la rampe assez raide qui, passant sous le grand autel de Chios, conduisait à la haute terrasse du temple, toute une succession de magnifiques offrandes. Elles se multipliaient encore sur la vaste esplanade, sommet de la voie sacrée, qui précédait l'autel. On rencontrait dans cette région, confondues en un pittoresque pêle-mêle, la statue du roi Philippe, celle de la courtisane Phryné, et celle du loup de Delphes qui, selon la tradition, avait si joliment obligé à restitution les sacrilèges qui s'étaient permis de voler Apollon; on y trouvait le trépied d'or, soutenu par des serpents entrelacés, que les Grecs avaient consacré en souvenir de la journée de Platées; on y voyait en belle place les offrandes dédiées par Gélon de Syracuse en mémoire de la victoire d'Himère, un trépied et une Nikè d'or, et, un peu plus haut, l'ex-voto des Thessaliens, dont les statues retrouvées sont un des beaux morceaux de la sculpture grecque du iv<sup>e</sup> siècle. C'est là aussi qu'on a découvert ce groupe exquis de jeunes femmes dansant autour d'une colonne d'acanthé, « l'une des créations les plus originales qui nous restent du génie grec, et l'une des plus charmantes <sup>1</sup> », et où une séduisante hypothèse veut reconnaître l'œuvre du grand sculpteur Paeonios; et c'est là enfin que les chefs phocidiens avaient insolemment dressé leurs statues, que le premier soin des Delphiens fut, après la guerre sacrée, d'exclure ignominieusement du sanctuaire.

Nous voici parvenus à la terrasse du temple. Ici

1. Homolle, *Bull. de corr. hell.*, 1897, p. 605.

encore, au sud et au nord, des monuments et des statues entouraient le sanctuaire. Au-dessus du mur polygonal, se dressait la pyramide triangulaire, haute de près de huit mètres, qu'avaient consacrée les Messéniens de Naupacte et qui, toute semblable à leur ex-voto d'Olympie, comme lui sans doute portait au sommet une Victoire; un peu plus loin, devant le *pronaos* du temple, une colonne haute de plus de neuf mètres, surmontée d'une statue équestre, et dont le piédestal décoré de bas-reliefs a été retrouvé, rappelait la victoire de Paul-Émile sur Persée; ailleurs, sur le flanc nord du temple, une grande chambre quadrangulaire renfermait le groupe de bronze, chef-d'œuvre de Lysippe, qui représentait la chasse d'Alexandre; et c'est tout auprès qu'on a découvert la merveille des fouilles de Delphes, cet admirable *Aurige* consacré par Polyzaos, le frère de Gélon et d'Hiéron.

Il faut avouer que le grand temple lui-même n'a point donné tout ce qu'on en attendait. C'était, au rapport des auteurs anciens, et comme il est naturel d'ailleurs, l'un des plus magnifiques édifices de Delphes. Long de 60 mètres environ sur 25, il était élevé sur un soubassement colossal, de manière à dominer le mur polygonal qui circonscrivait et soutenait la terrasse et à apparaître par-dessus tout entier dans son imposante majesté. On vantait davantage encore le luxe de sa décoration. Hérodote parle avec complaisance de la magnificence inouïe dont, vers la seconde moitié du vi<sup>e</sup> siècle, le parèrent les Alcéméonides; dans sa tragédie d'*Ion*, Euripide en décrit avec admiration les portiques, les frontons, les sculptures; d'après Pausanias, qui le vit, il était orné de métopes où étaient figurés les travaux d'Héraklès; ses frontons, œuvre de deux sculpteurs

de l'école attique, représentaient d'une part Apollon, Latone, Artémis et les Muses, de l'autre Dionysos et les Thyades ; aux architraves enfin étincelaient des boucliers d'or, dépouilles conquises à Platées sur les Perses et consacrées par les Athéniens. De tout cela, on ne retrouvait rien, ou des débris parfaitement insignifiants ; et M. Homolle écrivait en 1894 : « L'absence totale de sculptures décoratives peut être considérée comme absolument décourageante pour l'avenir. » Il semblait donc qu'on dût se contenter de lire les grandes lignes du plan de l'édifice et de la satisfaction de reconnaître, à l'endroit où le dallage était interrompu par une profonde cavité, l'*adyton* au-dessus duquel la Pythie venait s'asseoir pour prophétiser, et au fond duquel on voyait sourdre l'eau de la fontaine Cassotis. C'était peu, et comme le disait encore M. Homolle : « Si l'on n'avait pour garants Pausanias, Euripide et Hérodote, ce serait à faire douter des témoignages antiques. »

Une étude plus attentive de ces témoignages a apporté, ce semble, la solution de cet irritant problème. En croyant avoir sous les yeux le temple bâti par les Alcéméonides, Pausanias, si exact d'ordinaire, s'est, cette fois, grossièrement trompé. Il est prouvé aujourd'hui que vers le commencement du iv<sup>e</sup> siècle, un tremblement de terre, accompagné d'un éboulement de rochers, renversa le primitif sanctuaire ; dès l'année 371, le congrès de Sparte faisait appel à la générosité des Grecs pour rebâtir le temple d'Apollon, et les comptes d'administration découverts dans les fouilles montrent que cet appel fut entendu. Il y est question, durant tout le cours du iv<sup>e</sup> siècle, des versements faits par les particuliers et les villes, des travaux en cours, tantôt

presque interrompus par les événements politiques, tantôt activement poussés; et un péan retrouvé à Delphes prévoit le moment où de nouveau se dressera le temple resplendissant d'or, à l'abri des injures du temps et des profanations des hommes, et il proclame heureuse la génération à qui il sera donné d'achever cette grande œuvre. Le vœu du poète semble s'être réalisé vers l'année 329. Faut-il croire, comme le pense M. Homolle, qu'à ce moment les frontons étaient encore vides de sculptures, et que, quoi qu'en ait dit Pausanias, ils le restèrent désormais? Faut-il admettre plutôt que, dans l'une des spoliations dont souffrit Delphes, les sculptures des frontons du nouveau temple furent méthodiquement démontées, et comme tant d'autres œuvres d'art, transportées ailleurs? L'une et l'autre hypothèse prêtent à bien des objections, et toutes deux ne sont point inadmissibles, car il est certain que pendant de longs siècles encore, et jusqu'à l'époque impériale, des travaux furent poursuivis pour compléter la reconstruction du sanctuaire d'Apollon. Quoi qu'il en soit, un fait demeure incontestable, c'est que, dans ses grandes lignes, le nouveau temple delphique fut rebâti au cours du iv<sup>e</sup> siècle.

Or, dans cette réédification, on fit emploi de ce qui subsistait de l'ancien édifice, on en fit entrer les débris comme matériaux de construction, soit dans les sous-bassements, soit dans la décoration du monument. On s'en servit pour un autre objet encore. On dut faire à ce moment, au nord-est du temple, de grands travaux de terrassement destinés à fortifier la solidité de la grande esplanade; et de même que jadis à l'Acropole d'Athènes, on avait employé, pour niveler les inégalités du sol, les débris des monuments mutilés par les



Perses, ainsi à Delphes on jeta dans les remblais les offrandes détériorées et les œuvres d'art endommagées provenant du vieux temple. C'est là qu'on les a retrouvées, et en rapprochant leurs membres disjoints, on a ajouté tout un chapitre inconnu à l'histoire du sanctuaire, on a reconstitué tout un monument ignoré, qui reparait dans ses éléments essentiels et sa décoration. Ce monument, c'est précisément le temple primitif, bâti partie en tuf, partie en marbre de Paros, et où, de même qu'au vieux temple d'Athèna sur l'Acropole, d'éclatantes couleurs soulignaient les lignes de l'architecture et les formes de la sculpture. Deux frontons le décoraient, l'un de tuf, l'autre de marbre; on en a découvert les restes, statues de femmes élégamment drapées, toutes pareilles aux statues de l'Acropole, fragments de chevaux, d'un faire un peu maigre et sec, figures d'hommes nus, d'une anatomie assez conventionnelle encore, tout un ensemble qui porte en lui sa date, la fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, et son origine, l'école attique, si florissante à ce moment. Il est assez malaisé de dire quels sujets y étaient représentés : du moins y observe-t-on, comme dans les frontons d'Olympie, un contraste assez frappant dans l'ordonnance : d'une part, les figures s'alignent et se juxtaposent, de l'autre une action commune les groupe en une plus savante composition. Il ne reste rien des métopes; mais aux angles du temple, des statues ailées de Victoires jouaient le rôle d'acrotères; on en a retrouvé une, assez semblable à la Nikè de Délos. C'est à cette primitive décoration si ingénieusement reconstituée qu'allaient les éloges d'Hérodote et d'Euripide. Pausanias ne l'a plus vue; ce qu'il eut sous les yeux, c'était « le nouveau temple » bâti au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle, sur le même emplacement et

sur le même plan que l'ancien, et si semblable à lui dans les lignes générales qu'on a pu oublier — de là l'erreur du périégète — qu'il avait été détruit et reconstruit<sup>1</sup>.

Au nord de la terrasse du temple, s'élevait au-dessous de la fontaine Cassotis un bois sacré de lauriers et de myrtes; on n'en voit plus trace aujourd'hui, et peut-être disparut-il déjà dans les remaniements du iv<sup>e</sup> siècle. A sa place, un escalier antique conduit du temple au théâtre, dont les gradins intacts s'appuient au flanc de la montagne, et où se donnaient les représentations dramatiques, les auditions lyriques, les concours de chœurs cycliques, partie essentielle de la vie religieuse de tout sanctuaire antique et où Dionysos était, à Delphes tout particulièrement, étroitement associé à Apollon. C'est un des coins les plus exquis du sanctuaire : tout Delphes s'y découvre, avec le gigantesque escarpement des Phaedriades, où la brèche de Castalie met une fente mystérieuse et sombre, avec les pentes gazonnées qui descendent au profond ravin du Pleistos, avec le sauvage Kirphis qui ferme au sud l'horizon; à vos pieds, presque aveuglant de clarté sous l'ardent soleil qui l'éclaire, le champ de fouilles se dessine avec un relief saisissant; et tout naturellement l'esprit se reporte au temps lointain où, sur la voie sacrée, les processions venues de tous les points de la Grèce déployaient leurs pieuses théories, ou dans le temple magnifique la Pythie prophétisait, saisie du délire divin, où dans le théâtre, aux jours de fêtes solennelles, s'envolaient vers le ciel les strophes de

1. L'histoire du temple de Delphes a été faite de manière fort ingénieuse et intéressante par M. Homolle (*Bull. de corr. hell.*, 1896, p. 644-654, 677-701, 702-732).

l'hymne d'Apollon. Et plus haut, ce sont d'autres édifices encore : la Lesché de Cnide d'abord, une grande salle éclairée par le haut, entourée de portiques sous lesquels les oisifs venaient causer à l'ombre, et que Polygnote, le grand peintre athénien, avait décorée de deux fresques célèbres, la *Prise de Troie* et la *Descente d'Ulysse aux Enfers*; plus haut encore, au pied même des falaises et en dehors de l'enceinte du *temenos*, le stade, long de 178 mètres, « le plus beau en son genre et le plus complet qui existe en Grèce », avec ses gradins encore intacts et les restes de son entrée monumentale, don d'Hérode Atticus; et enfin, sur les crêtes de l'ouest, la longue ligne des fortifications élevées au temps de la guerre sacrée par Philomélos. Ailleurs, près de la source de Castalie, on a déblayé le gymnase où s'entraînaient les athlètes; et il reste, aux abords du *temenos*, bien des monuments à explorer encore, les petits temples, entre autres celui d'Athéna Pronaea, qui formaient en quelque sorte, du côté de l'est, comme le vestibule du sanctuaire, ou vers l'ouest, les quartiers de la ville où l'on croit reconnaître le *synedrion* qui servait de lieu de réunion aux amphictyons. Mais l'essentiel de l'œuvre peut être tenu pour accompli par l'exploration si complète de l'enceinte sacrée d'Apollon; comme le dit M. Homolle, « le temps des trouvailles retentissantes est passé », et on peut, sans trop d'imprudence, à la lumière des découvertes faites, considérer le sanctuaire delphique sous son triple caractère : un oracle fameux, un grand et riche sanctuaire international, un lieu de culte, de réunion et de fêtes pour l'Hellade tout entière.

## IV

Parmi les raisons fort diverses qui attiraient les Grecs à Delphes, la première et la plus ancienne était la réputation de l'oracle d'Apollon. Sans doute au moment où il prit possession de Pytho, le dieu y trouva installées déjà certaines divinités prophétiques et de ces cultes antérieurs il hérita certaines méthodes divinatoires. L'autre sacré du Parnasse, les sources, les effluves telluriques appartenaient à l'antique religion de la terre : Apollon les adopta et les conserva. D'autres pratiques, l'interprétation des voix et des songes, l'observation des oiseaux et des signes fournis par la flamme des autels, étaient également d'institution archaïque : Apollon les garda en les transformant à peine. Mais il y ajouta un élément nouveau, peut-être lui-même emprunté au vieux culte de Dionysos, mais qui devint bientôt le trait essentiel de la mantique apollinienne : ce fut l'enthousiasme prophétique, le trouble extatique qui, transportant la Pythie, lui dicta les révélations divines. « L'endroit, dit Strabon, où se donnent les réponses de la Pythie, est un autre profond, peu large à son ouverture et d'où s'exhale une vapeur qui produit l'enthousiasme. Sur l'ouverture de l'autre est un trépied fort élevé, la prophétesse s'y assied, et bientôt, pénétrée par la vapeur, elle prononce ses prédictions. » Au temps de la splendeur de l'oracle, il ne fallait pas moins de deux pythies ordinaires et d'une pythie supplémentaire, soigneusement choisies parmi les jeunes filles de Delphes, pour suffire à l'écrasant labeur des consultations ; un collège de prêtres ou

de prophètes assistait la sibylle, recueillait ses paroles obscures, ses discours incohérents entrecoupés de cris et d'exclamations et en composait l'oracle, généralement en vers, qu'on remettait aux consultants. Nous connaissons assez bien les rites qui accompagnaient la cérémonie prophétique. Tous les jours n'étaient point indifféremment propres à la consultation : Apollon avait fixé des dates pour ses audiences, et on sait comment Alexandre dut traîner de force sur le trépied la Pythie qui refusait de répondre. Tous les hommes non plus n'étaient point indifféremment aptes à interroger le dieu : aussi devait-on offrir un sacrifice préalable, où certains signes particuliers révélaient si Apollon agréait ses visiteurs. Quand tout était favorable, la Pythie, après s'être purifiée à Castalie, entrait dans le temple, revêtue d'un pompeux costume, et une feuille de laurier dans la bouche, une branche de laurier à la main, elle montait sur le trépied. Aux questions posées elle répondait, saisie par le délire divin, et les prêtres, interprétant ses paroles, rédigeaient l'oracle. On sait comment un clergé habile sut ainsi, en plus d'une occasion, rendre aux hommes politiques de la Grèce des services signalés. Les inscriptions ne nous ont malheureusement point conservé, comme à Dodone, quelques-unes des réponses faites par la Pythie : nous n'avons dans cet ordre de documents que quelques rares fragments, dont l'un fort curieux nous rapporte un miracle, assez analogue à ceux qu'enregistrent les célèbres stèles d'Epidaure, « la naissance merveilleuse d'un enfant longtemps attendu, qui vint au monde après un pèlerinage et un sacrifice offert au dieu conformément à un oracle<sup>1</sup> ».

1. Monceaux, *Les fouilles de Delphes* (Revue Bleue, 1894, p. 787).

Par les révélations qu'interprétait son clergé, Delphes était fort mêlé à la politique générale de la Grèce : il y pénétrait encore davantage par l'amphictyonie dont il était le centre. On connaît trop pour qu'il soit besoin d'y insister cette confédération d'États grecs, dont les représentants officiels, les *hiéromnémon*s, se réunissaient deux fois l'an en une sorte de parlement fédéral, le rôle religieux et politique qu'elle joua, et combien elle contribua à donner à l'Hellade la conscience de son unité. De nombreux documents nous montrent par quelles vicissitudes passa ce conseil, en ce iv<sup>e</sup> siècle surtout qui fut l'époque la plus critique de son histoire et comment, au gré des événements politiques, sa composition se modifia. D'autres textes, qui se rapportent surtout à l'administration financière, n'offrent point, pour mettre en lumière ce caractère international du sanctuaire, un moindre intérêt.

Comme tous les temples antiques, Delphes était prodigieusement riche. La location ou l'exploitation des biens-fonds appartenant à Apollon, les dîmes prélevées sur le butin de guerre, les prémices des récoltes offertes par les colonies, les amendes imposées par les amphictyons, les présents de toute sorte, l'intérêt enfin des sommes prêtées, tout cela constituait un capital énorme qui exigeait une attentive administration. A défaut de documents très circonstanciés qui nous montrent, comme à Délos, pour une très longue période, comment était réglé le maniement des richesses sacrées, du moins plusieurs inscriptions fort importantes nous renseignent à Delphes sur un point spécial et considérable de cette administration dans la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle. Au moment où, vers 371, la Grèce entière se cotisa pour rebâtir le temple détruit, les uns par des

offrandes une fois faites, les autres par des versements successifs, pour administrer les fonds produits par la souscription panhellénique, un collège international, celui des *naopes*, fut créé. Comme le conseil amphictyonique, il se réunit deux fois l'an, une section permanente présidée par le *naope* de Delphes étant chargée d'administrer les affaires dans l'intervalle des sessions ; il eut pour fonction essentielle de surveiller l'entreprise commune de la reconstruction du temple. Des actes administratifs de ce collège, il nous est parvenu un certain nombre de pièces : les unes sont des comptes de la caisse du collège, d'autre des fragments du compte courant des *naopes* pour les sommes déposées par eux entre les mains du sénat de la ville de Delphes. On y trouve non seulement des détails fort curieux sur le mécanisme financier de cette administration, des indications précieuses sur la manière dont les *naopes* exécutèrent leur mission et travaillèrent à la reconstruction du sanctuaire, sur les dépenses qu'ils firent, surtout lorsque l'amende imposée aux Phocidiens eut accru les recettes, pour réparer les ruines causées par la guerre sacrée. Mais on y aperçoit en outre le contre-coup que les événements politiques de l'époque eurent sur la marche des travaux, sur le zèle de la commission, et sur sa composition même. Quoique le collège des *naopes* fût essentiellement un organe d'administration financière, il subit comme celui des *hiéromnémon*s les vicissitudes de la politique. Tous les événements de l'histoire s'y reflètent, soit que les Phocidiens en soient exclus après la guerre sacrée, ou les Thébains après Chéronée, soit qu'on y constate l'entrée de la Macédoine et la prééminence des Thessaliens ou des Doriens favorables à la Macédoine. Pour toute la période qui s'étend

environ de 358 à 320, l'histoire du collège de *naopes* résume en quelque manière toute l'histoire de la Grèce. Les mêmes documents nous montrent enfin la transformation dernière de cette commission internationale et comment, quand l'œuvre commune fut achevée, elle disparut pour faire place à deux représentants de Delphes, et comment aussi ces fonctions viagères, se confondant bientôt avec la prêtrise d'Apollon, donnèrent aux *naopes* de Delphes une toute particulière importance, en confondant entre les mêmes mains l'administration financière et le gouvernement religieux du sanctuaire.

Les fêtes en effet étaient fort nombreuses à Delphes, les unes très anciennes, comme celle du *Stepterion*, où tous les neuf ans on représentait en une sorte de drame sacré la lutte d'Apollon contre Python, les autres fort récentes, comme ces *Sotéria* où l'on célébrait avec un prodigieux éclat la prétendue déroute des Gaulois. Les unes étaient données en l'honneur d'Apollon; d'autres, comme le montre la curieuse inscription de la phratrie des Labyades, s'adressaient à d'autres dieux, en particulier à ce Dionysos qui, pendant les mois d'hiver, succédait à Apollon dans le gouvernement de Delphes. Mais entre toutes, la plus célèbre était celle des jeux pythiques qui, réorganisée au commencement du iv<sup>e</sup> siècle, réunissait tous les cinq ans, au mois Boucatios (août), la Grèce entière au sanctuaire delphique. Comme à Olympie, les exercices gymniques et équestres y tenaient grande place, mais dans le *temenos* d'Apollon, les concours de musique et de poésie occupaient naturellement le premier rang, et à côté des athlètes, de nombreux décrets delphiques célèbrent la gloire des vainqueurs dans les concours de musique ou



de tragédie, les acteurs et les danseurs, les joueurs de flûte ou de cithare, les poètes musiciens surtout, les Aristonoos de Corinthe ou les Cléocharès d'Athènes, qui avaient composé des péans ou des hymnes en l'honneur d'Apollon. Les inscriptions montrent abondamment quelle place la musique tenait dans ces fêtes. Un jour, ce sont deux artistes d'Arcadie qui, pour rendre hommage au dieu, font exécuter par un chœur d'enfants des œuvres lyriques d'anciens poètes, avec accompagnement musical composé par eux ; une autre fois, c'est un joueur de flûte, qui, vainqueur sans concurrent, fait entendre au stade, dit le texte, « un hymne chorique intitulé *Dionysos* et un fragment des *Bacchantes* d'Euripide avec accompagnement de musique ». On pourrait multiplier ces exemples : mais ce qui, par-dessus, prouve l'importance qu'avaient à Delphes les concours littéraires, ce sont les fameux hymnes, accompagnés de leur notation vocale, qu'on y a retrouvés.

A l'exception du péan en l'honneur de Dionysos, qui date de la fin du iv<sup>e</sup> siècle, ces poèmes appartiennent tous à une même époque, c'est-à-dire au ii<sup>e</sup> siècle environ ; ils ont été tous trouvés au même endroit, et faisaient partie de cette sorte de bibliothèque historique gravée sur les murailles du Trésor des Athéniens ; et c'est en effet par des artistes dionysiaques d'Athènes que ces morceaux ont été exécutés, avec accompagnement de flûte et de cithare, probablement à l'occasion de cette fête des Sotéria, où Delphes célébrait la défaite des Gaulois. Dans toutes ces cantates, le sujet traité est le même, thème officiel développé, non sans élégance au reste, par des poètes officiels : pour louer le dieu, l'auteur rappelle les traits caractéristiques de sa légende, sa naissance à Délos, la manière dont il prit

possession de Delphes, les liens qui l'unissent à l'Attique, la victoire qu'il remporta sur les Gaulois sacrilèges; il termine en général par une courte prière pour Delphes, pour Athènes et pour l'empire du peuple romain. Toute cette poésie officielle, coulée dans le même moule, offre donc un intérêt assez ordinaire en somme : mais ce qui donne aux plus longs de ces hymnes une importance exceptionnelle, c'est qu'au-dessus des paroles on trouve noté sur la pierre l'air sur lequel ils étaient chantés, et qu'ainsi, comme l'a justement dit M. Weil, « ils constituent le spécimen le plus authentique et le plus étendu que nous possédions de la musique des anciens Grecs <sup>1</sup> ».

Avant cette découverte fameuse, il ne nous restait, pour apprécier la musique antique, que trois compositions assez médiocres datant de l'époque des Antonins, et une douzaine de fragments tout à fait insignifiants. Sans doute nous avons conservé des ouvrages de théorie, ceux en particulier d'un certain Alypius, qui nous renseignaient sur la notation musicale, sur les principes usuels du rythme et de la mélodie. Nous savions que, pour représenter les différents sons, les Grecs employaient d'ordinaire les lettres de l'alphabet ionien, droites pour l'octave moyenne des voix, tronquées pour les sons inférieurs, renversées pour les sons supérieurs, et que ces signes s'inscrivaient entre les lignes au-dessus de la syllabe correspondante du texte. Nous savions que le rythme musical suivait fort

1. Weil, *Bull. de corr. hell.*, 1893, p. 569. Voir sur les hymnes de Delphes les articles de M. Weil (*Bull. de corr. hell.*, 1893, p. 561 et 569; 1894, p. 345; 1895, p. 393) et pour la musique les articles de M. Th. Reinach (*ibid.*, 1893, p. 584; 1894, p. 363) et la conférence de M. Th. Reinach sur l'hymne à Apollon (*Rev. des Études grecques*, 1894).

exactement le rythme poétique, à ce point qu'en l'absence de la mélodie disparue, la structure seule des vers permet de retrouver avec certitude le contour rythmique des morceaux. Nous savions encore que la musique grecque connaissait plusieurs tons, dont les plus usuels étaient le lydien, le phrygien et le dorien et trois sortes de gammes, la chromatique, la diatonique et l'enharmonique, qui donnaient naissance à trois genres différents. Et nous étions un peu, avec tout cela, on l'a dit ingénieusement, « dans la situation de gens qui, pour juger de l'architecture grecque, n'auraient d'autres documents que Vitruve et quelques médiocres bâtisses d'époque romaine <sup>1</sup> ».

Ce n'est point ici le lieu de suivre M. Th. Reinach dans les fines et délicates analyses qu'il a faites de la musique des hymnes de Delphes. Il suffira de dire qu'ils sont écrits dans une mesure actuellement assez rare, la mesure à cinq temps, le premier dans le ton phrygien, dans le genre chromatique et le mode dorien, le second principalement dans le ton lydien, dans le genre diatonique et dans un mode mixolydien. L'un et l'autre d'ailleurs, et le second plus spécialement, mélangent avec un art très raffiné et très savant les genres, les tons et les modes, et ces complications ne laissent pas d'abord de faire éprouver quelque surprise à l'auditeur. Il est plus intéressant peut-être de définir le caractère de cette musique : « Elle se distingue, dit M. Th. Reinach, par la netteté et la précision des contours. Elle n'a rien de commun avec les vagues et flottantes psalmodies de la musique orientale moderne, dont une théorie superficielle voudrait rapprocher la musique des Grecs.

1. Th. Reinach, *Rev. des Études grecques*, 1894, p. xxxi.

Si quelque chose rappelle la mélodie de notre hymne dans la musique moderne, ce sont certains « airs de pâtres » des pays de montagnes, d'un accent si naïf et si mélancolique, et les compositions savantes qui s'en sont inspirées, par exemple la mélodie pour cor anglais solo qui ouvre le troisième acte de *Tristan et Yseult*<sup>1</sup> ». Peut-être est-ce là beaucoup dire : et le compositeur du second hymne, en tout cas, malgré sa science, manque un peu de souffle, et son invention mélodique est pauvre. Le premier assurément est d'une variété plus heureuse et d'un talent supérieur. Pourtant, j'ai grand peur que, malgré leur vogue d'un moment, les hymnes d'Apollon ne soient destinés à garder plus d'intérêt pour l'histoire de la musique qu'à donner de jouissance esthétique ou d'émotion musicale aux auditeurs.

Quoi qu'il en soit, les musiciens étaient fort honorés à Delphes. La corporation des artistes dionysiaques a couvert le sanctuaire du souvenir de ses victoires, des privilèges qui lui furent conférés, des procès qu'elle allait plaider jusque devant le Sénat romain. À côté d'elle, les gens de lettres, les historiens, les savants, les philosophes n'étaient pas moins honorés. Comme à Olympie, on donnait à Delphes des conférences ; on y faisait des lectures publiques ; comme à Olympie, dans les grandes foires qui accompagnaient la célébration des fêtes, les intérêts les plus divers s'agitaient. Théories qui, de la Grèce entière, venaient consulter l'oracle ou consacrer des offrandes à Apollon, ambassades sacrées venant prendre part à quelques fêtes solennelles ou, comme celles des Athéniens, rallumer à l'autel de Delphes le feu sacré qu'elle rapportait à

1. *Bull. de corr. hell.*, 1893, p. 602.

Athènes, hommes politiques et diplomates venant intriguer autour du conseil amphictyonique, visiteurs guidés par la piété ou attirés par la splendeur des fêtes, esclaves désireux d'inscrire sur le mur polygonal l'acte qui, sous forme d'une vente fictive à Apollon, leur donnait la liberté, acteurs et musiciens, poètes et savants, chanteurs et athlètes, Grecs du Péloponnèse et des îles, de la Grande Grèce et de l'Asie Mineure, tous, en ces jours solennels, se pressaient au sanctuaire delphique et donnaient à ce « foyer commun » de l'Hellade un éclat sans pareil. Mais surtout, par la magnificence de ses monuments, par la masse des chefs-d'œuvre qui y étaient rassemblés, Delphes était le plus incomparables des musées.

## V

Au sommet de l'escalier Daru, tout près de la *Victoire de Samothrace*, on vient d'installer au Louvre les moulages des œuvres d'art les plus remarquables qu'a rendues au jour l'exploration de Delphes. Les originaux, conformément à la convention de 1891, sont restés en Grèce, entassés pour le moment dans le petit musée provisoire, hangar plutôt que musée, mais que remplacera bientôt, il faut l'espérer, le bel édifice bien aménagé qu'a promis à l'École française la libéralité d'un riche banquier grec, M. Syngros, celui-là même qui a fait élever le beau musée d'Olympie. En attendant que les découvertes delphiques trouvent là un asile définitif et digne d'elles, on peut dès maintenant en marquer toute l'importance et la valeur : par

les statues isolées aussi bien que par les grands ensembles décoratifs qu'elles ont remis au jour, elles éclairent d'une lumière nouvelle toute l'histoire de l'art grec, elles en ont presque renouvelé certains chapitres tout entiers.

Comme à Délos, comme à Olympie, comme dans les récentes fouilles de l'Acropole, c'est la sculpture archaïque qui a le plus gagné à l'exploration de Delphes; et la chose n'est point pour surprendre, si l'on se souvient que le *vi*<sup>e</sup> siècle et les premières années du *v*<sup>e</sup> furent peut-être l'époque de la plus grande splendeur du sanctuaire. C'est au début même de cette période que nous reportent ces rustiques Apollons, d'une rude et colossale carrure, proches parents des Apollons de Théra, du Ptoïon ou d'Orchomène, et comme eux fort intéressants pour l'histoire de la formation du type masculin et pour celle de l'école de sculpture péloponnésienne, à laquelle les attribue l'inscription gravée sur une de leurs bases. C'est du même temps — environ le milieu du *vi*<sup>e</sup> siècle — que date le grand sphinx ailé, aujourd'hui complètement reconstitué, qui surmontait la colonne des Naxiens, ouvrage doublement remarquable et par les influences orientales qu'il atteste, et par l'art vigoureux et savant avec lequel est traitée son anatomie. C'est à la fin du *vi*<sup>e</sup> siècle enfin qu'appartiennent, on le sait, les frontons du grand temple, ces figures de femmes surtout, aux longs ajustements ioniens soigneusement gaufrés et plissés, où revit quelque chose de la grâce raffinée, de la coquette élégance des statues de l'Acropole, et qui, peintes comme elles de couleurs éclatantes, comme elles prouvent la maîtrise des artistes attiques de ce temps. Mais trois monuments surtout, dont on a

retrouvé presque complète la décoration sculpturale, méritent d'être étudiés avec quelque détail : ce sont les trois trésors de Sicyone, de Cnide et d'Athènes.

Le trésor de Sicyone est le plus ancien des trois. Les sept métopes en tuf qui en proviennent peuvent être datées avec certitude du second quart du VI<sup>e</sup> siècle, de l'époque où, entre 570 et 550, Sicyone atteignait, sous le gouvernement du tyran Clisthène, l'apogée de son expansion extérieure et de sa magnificence intérieure. Les sujets représentés sur ces plaques se rapportent pour la plupart, comme le marquent les noms peints à côté des personnages, à la légende des Dioscures : c'est Castor et Pollux ramenant les bœufs qu'ils ont enlevés, c'est le navire des Argonautes prêt à mettre à la voile, c'est la chasse de Calydon et l'enlèvement d'Europe. Toutes ces figures sont complètement peintes, en rouge, en noir, en bistre, et par là l'aspect de ces sculptures n'est point sans analogie, on l'a remarqué, avec les scènes qui se déroulent sur les vases à figures noires. Et assurément l'art y est gauche encore et naïf : mais déjà, dans les représentations d'animaux, dans ce sanglier si vigoureusement traité, qui fonce tête baissée sur l'ennemi, dans ce taureau qui enlève Europe, on observe de remarquables qualités d'animalier. « Pour l'étude de l'ancien art péloponnésien, dit M. Collignon, les sculptures du trésor des Sicyoniens apportent des documents très précieux, et, dans l'histoire de l'art grec primitif, elles tiendront une place importante, à côté des métopes de Sélinonte, des bas-reliefs d'Assos et des frontons de tuf de l'Acropole d'Athènes <sup>1</sup>. »

1. *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1894, p. 308.

Le trésor de Cnide, est d'époque plus récente — il date du dernier quart du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle — et l'art qui s'y révèle est tout autre, tout autrement savant, élégant et délicat. Par son architecture, la chapelle de marbre dédiée par les Cnidiens à Apollon était assurément un des plus beaux édifices du sanctuaire : la richesse des ornements, oves, rais de cœur, rinceaux et palmettes, qui encadrent la porte, couvrent les corniches et les frises, est prodigieuse, presque surabondante; et, par une remarquable et originale disposition, au lieu de colonnes, deux caryatides soutenaient le fronton. « Coiffées, dit M. Homolle, en longs bandeaux crêpés et ondulés, que surmontait un diadème paré d'ornements métalliques <sup>1</sup> », ces figures portent par-dessus une sorte de tiare ou *polos*, dont le contour est décoré de légers bas-reliefs et qui formait le coussinet sur lequel reposait l'entablement; drapées de fines étoffes, qu'elles relèvent d'une main et qui serrent étroitement le buste, non seulement elles font, dans leur grâce charmante, dans leur souriante gravité, penser aux statues archaïques de l'Acropole, mais elles offrent comme un premier essai, comme un lointain modèle des caryatides de l'Erechthéion. « Ce n'est point, comme l'observe M. Homolle, une nouveauté insignifiante que cette apparition de la caryatide au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle <sup>2</sup> » : ce type architectural, importé d'Asie en Grèce, devait y rencontrer un prompt succès et une longue fortune. Dès le <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, à Delphes même, le trésor de Siphnos, voisin de celui de Cnide, offrait, semble-t-il, la même disposition, et on a retrouvé les figures, différentes par

1. *Comptes rendus*, 1894, p. 207.

2. *Bull. de corr. hell.*, 1898, p. 593.



le détail, toutes semblables par le type et le style, que les gens de Siphnos avaient copiées sur le magnifique monument des Cnidiens.

Au haut de la façade du trésor de Cnide, un fronton, d'un style assez sec, représentait la dispute du trépied entre Héraklès et Apollon. L'œuvre est embarrassée et maladroite encore; les proportions sont lourdes, les contours anguleux, les attitudes gauches; par une particularité assez curieuse, la partie inférieure des figures est en bas-relief, tandis que le haut, traité en ronde-bosse, se détache sur le fond du tympan: « C'est, dit M. Homolle, comme une tentative intermédiaire entre le fronton en bas-relief, tel qu'il apparaît à l'Acropole, et le fronton à figures détachées<sup>1</sup> ». Il semble bien que de cet essai l'artiste ait éprouvé quelque gêne, et il n'y a point lieu d'insister longuement sur cette œuvre. Tout au contraire, la décoration de la frise est proprement admirable. Dans cette longue bande de bas-reliefs, haute de 0<sup>m</sup>,65, et dont on a retrouvé une vingtaine de mètres, les scènes les plus variées se déroulent, épisodes de la lutte épique livrée par les dieux contre les géants, combats furieux engagés sous Troie autour du cadavre de Patrocle, et dont les dieux assis dans l'Olympe suivent avec attention les péripéties; ici, l'apothéose d'Hercule, là, l'enlèvement des filles de Leucippe. « Les sujets, dit M. Homolle, se groupent et s'opposent deux à deux, scènes pacifiques et presque religieuses, scènes guerrières et tumultueuses; ici la calme ordonnance d'une marche triomphale, là les mêlées furieuses des héros et des dieux<sup>2</sup>. » L'exécution

1. *Bull. de corr. hell.*, 1894, p. 193.

2. Homolle, *Les fouilles de Delphes* (*Comptes rendus*, 1894, p. 589).

n'est guère moins remarquable, malgré d'incontestables inégalités : certains groupes de la *Gigantomachie*, Athéna luttant contre Encelade, Cybèle déchainant sur les géants son attelage de lions, Héra se précipitant sur l'ennemi terrassé, ont une fougue, un mouvement dramatique et pittoresque, une intensité de vie et de réalisme qui forcent l'admiration ; et je ne sais rien de plus charmant déjà que ce morceau représentant trois déesses assises, d'une grâce si aimable et si naïve, et d'une facture si précise et si serrée. Ajoutez la polychromie, qui, sur le fond bleu, faisait ressortir en rouge ou en vert les costumes et les armes, les chars et les animaux : on ne saurait nier qu'il n'y ait là un ensemble de sculptures vraiment unique. A quelle école d'art appartiennent-elles ? il n'est point aisé de le dire. La signature inscrite sur le bouclier de l'un des géants décèle un artiste d'origine argienne ; par les procédés, la composition et les formes, la sculpture, comme l'architecture, porte la marque de l'Ionie. Dans ce monument d'un caractère un peu ambigu, deux courants se confondent ; le sculpteur péloponnésien a fortement subi l'influence des enseignements et des traditions asiatiques, et il y a là un curieux exemple, qui n'est point unique, de cette sorte de « syncrétisme artistique », résultant « du commerce incessant des hommes, de la collaboration des artistes, de la communication réciproque des procédés, de l'échange constant des œuvres d'art <sup>1</sup> ». En tout cas, le trésor de Cnide paraît avoir fait époque dans l'histoire de l'art grec, et Phidias lui-même ne semble point avoir dédaigné d'y chercher des inspirations pour la frise du Parthénon.

1. Homolle, *Bull. de corr. hell.*, 1896, p. 601-602.

Les métopes du trésor des Athéniens, bâti au commencement du v<sup>e</sup> siècle en souvenir de Marathon, appartiennent incontestablement à l'art attique. Sur ces plaques, dont une trentaine ont été retrouvées en entier ou par fragments, les Athéniens avaient, en de symboliques représentations, montré le triomphe de la force réglée et consciente sur la fougue désordonnée et barbare. Héraklès destructeur des monstres, dompteur du lion de Némée ou du taureau de Marathon; Thésée vainqueur du Minotaure ou triomphant des brigands; les épisodes de la lutte contre Géryon, le géant au triple corps; les batailles contre les Amazones, tout était destiné à rappeler la victoire des Grecs sur les soldats de Darius, et l'allusion se complétait par ces Amazones au galop qui couronnaient les angles du fronton, « monument éternel de la terreur inspirée par la cavalerie perse, et de sa déroute<sup>1</sup> ». Sans doute l'exécution est inégale dans ces œuvres; mais dans certains morceaux déjà accomplis, l'art attique se révèle dans sa grâce un peu sèche et sa technique savante, et parfois même avec une souplesse de modelé qui surprend et charme. Mais surtout ces bas-reliefs, datés avec une rigoureuse précision, nous fournissent pour l'histoire de la sculpture attique un point de repère inappréciable : ils constituent, comme on l'a dit, « une pierre angulaire » dans l'histoire de l'art grec.

Ce sont là de belles découvertes. Mais ce qui passe tout, ce qui est la merveille de Delphes comme l'Hermès est la merveille d'Olympie, c'est l'admirable statue en bronze de l'*Aurige*, d'une attitude si tranquille et si

1. Homolle, *Comptes rendus*, 1894, p. 588.

fière, d'une si grave et si sereine majesté : et l'on ne sait vraiment, en face de ce chef-d'œuvre authentique, ce qu'il faut louer davantage, la perfection de l'art du bronzier qui a fondu cette incomparable figure, l'exquise patine verdâtre qui anime la statue de chatoyants reflets, l'eurythmie des longues draperies tombantes, la grâce simple et forte de la pose, l'admirable vigueur du modelé, le charme sérieux de l'expression où l'émail des yeux met un éclair de vie, et la jeunesse surtout qui respire dans cette œuvre unique. Et sans doute cette exquisite figure d'éphèbe n'est qu'un morceau, seul conservé d'un ensemble plus important. Des fragments de char et de chevaux retrouvés tout auprès de l'*Aurige* montrent qu'en sa forme première l'ex-voto comprenait un quadriges sur lequel était debout le conducteur du char, et qu'accostaient une ou deux figures d'enfants qui tenaient par la bride les chevaux extérieurs. En quelles circonstances, en quel temps fut consacrée cette offrande, souvenir d'une victoire remportée à Pytho ? une inscription gravée sur la base en fait honneur à Polyzalos, frère puîné des tyrans de Syracuse Gélon et Hiéron ; et quoiqu'il subsiste quelques obscurités sur les raisons qui, dans cette dédicace, on fait marteler puis regraver en surcharge le nom du donateur, un fait incontestable ressort de ce texte : c'est la date du monument, que les limites chronologiques, comprises entre 482 et 472, font ainsi un peu postérieur aux métopes du trésor des Athéniens, un peu antérieur aux sculptures des frontons d'Olympie.

Faut-il maintenant, dans le personnage représenté, reconnaître, comme d'abord on l'a voulu faire, le grand seigneur propriétaire des chevaux victorieux, Gélon ou Hiéron ? Si séduisante que soit l'hypothèse, elle ne sau-

rait être admise : le costume du conducteur atteste que nous avons affaire à un professionnel, et si vivante que soit l'expression du visage, si bien observés que soient certains traits de nature, rien ne prouve même que nous ayons nécessairement un portrait sous les yeux. Plus délicate encore est la recherche qui tend à déterminer la provenance de l'œuvre et la patrie de l'artiste : la base, telle qu'elle nous est parvenue, ne porte plus de signature. La statue est-elle donc d'origine argienne, comme d'abord on l'a pensé, et faut-il prononcer le nom d'Agéladas? Appartient-elle au contraire à l'école attique, comme maintenant on incline à le croire, et peut-on, si l'on veut à toute force la parer d'un nom retentissant, songer à Calamis? Par l'attitude, le personnage ressemble à des œuvres que l'on croit péloponnésiennes; par le visage et l'expression il rappelle les charmantes têtes archaïques découvertes sur l'Acropole. Quoi qu'il en soit, la date est certaine, et elle nous ramène à la génération qui précéda Phidias; l'œuvre est admirable, et il en est peu qui soient d'un art plus savant, plus large et plus achevé<sup>1</sup>.

Auprès de ce chef-d'œuvre pâlisent un peu toutes les autres découvertes delphiques : et pourtant, des siècles suivants encore, bien des statues remarquables ou précieuses nous sont parvenues. J'ai cité déjà ce groupe de trois jeunes femmes qui dansent, élégantes et légères, autour d'une colonne d'acanthé aux feuilles éployées, ouvrage original et charmant de la fin du v<sup>e</sup> siècle, où il serait séduisant de reconnaître la main du maître si personnel et si génial que fut Paeonios,

1. Voir Homolle, *L'Aurige de Delphes* (Monuments Piot, t. IV, 1898, p. 169).

où l'on a droit de voir en tout cas une des œuvres maîtresses de l'art antique, digne de prendre rang auprès de la Nikè d'Olympie. « Rien de plus élégant, dit M. Homolle, que cette haute tige, si directement inspirée par la nature et si peu stylisée encore, où la plante garde son port, sa souplesse et pour ainsi dire sa sève et sa chair. Rien de plus délicat que ces figures, élégantes sans mièvrerie, avec un petit reste même, dans le visage et la chevelure, de la sévérité archaïque, chastes sous ce vêtement court, qui dessine du corps ce qu'il ne laisse pas découvert, rayonnantes de jeunesse et graves cependant, vivantes, animées même, mais d'un mouvement mesuré, rythmique et religieux. Peu de découvertes, et non seulement parmi celles de Delphes, peuvent nous donner mieux l'idée de la souplesse géniale, de l'imagination pittoresque des artistes grecs et de la grâce antique<sup>1</sup>. »

J'ai déjà nommé également ce groupe de statues, provenant de l'ex-voto des Thessaliens, et que leur date, fixée avec certitude entre 338 et 334, permet de ranger parmi les témoins les plus authentiques de la sculpture grecque au iv<sup>e</sup> siècle. L'une surtout est remarquable, celle que d'abord on a appelée l'*Athlète*, et que l'on nomme *Hagias* maintenant : un homme nu, d'un vigoureux modelé, d'une grâce élégante, dont les formes élancées et l'expressif visage rappellent la manière de Lysippe et surtout de Scopas. Et du temps même de la décadence de Delphes et de l'art, nous est venue cette statue d'Antinoüs, que les Delphiens élevèrent, pour flatter Hadrien, en face même du pronaos du temple, et qui, dans son attitude un peu mélanco-

1. *Bull. de corr.-hell.*, 1897, p. 605-606.

lique et molle, demeure une des meilleures œuvres de ce temps.

Dans sa description du sanctuaire de Delphes, Pausanias, on le remarquera, n'a nommé aucune des œuvres d'art qui excitent aujourd'hui notre admiration ; cela en dit long sur les merveilles d'un sanctuaire, où des ouvrages qui nous semblent excellents ont pu passer inaperçus ou être négligés comme secondaires. Et sans doute il faut avouer que parmi ces ouvrages, beaucoup, quel qu'en soit le mérite, offrent surtout de l'intérêt pour l'archéologue, pour l'érudit, pour le curieux ; mais tous, et les plus profanes mêmes, peuvent goûter le charme des *Danseuses* ou de l'*Athlète* et la beauté de cet *Aurige*, qui à lui seul vaudrait le voyage de Delphes. Et c'est ce qui fait, pour l'histoire comme pour l'art, l'extraordinaire valeur de cette exploration.

Au terme de l'intéressante notice lue par lui en 1894 dans la séance publique de l'Académie des inscriptions, M. Homolle citait quelques-uns des témoignages portés par des savants étrangers sur les fouilles de Delphes. « La frise de Cnide, écrivait M. Furtwängler, dépasse de loin tout ce que nous connaissions jusqu'ici des bas-reliefs grecs d'ancien style par l'excellence de la conservation, la finesse du rendu, l'extraordinaire intensité de vie, la nouveauté des motifs. Le trésor des Athéniens n'est pas moins remarquablement conservé pour l'architecture que pour la décoration. L'architecture est bien la plus fine et la plus serrée qui existe. Les métopes sont aussi précieuses par leur beauté que par leur valeur historique. Les fouilles ont été favorisées d'un extraordinaire bonheur ; elles ont mis au jour des richesses que l'on ne soupçonnait pas et que même les plus présomptueux n'auraient point

osé espérer. » On ne saurait mieux dire, et M. Homolle a eu raison de citer ces paroles. Ce qu'il n'a pu ajouter, mais ce qu'on ne saurait oublier, c'est à quel point ces belles découvertes sont venues glorieusement justifier la confiance raisonnée avec laquelle, en prenant la responsabilité des fouilles de Delphes, le directeur de l'école d'Athènes en avait d'avance garanti le succès. C'est grâce à lui, grâce à son infatigable labeur, à sa science profonde et sûre que l'exploration de Delphes, commencée jadis par des mains françaises, est demeurée une œuvre française, et qui fait honneur à notre pays.



## CHAPITRE VI

### La Sainte-Montagne de l'Athos.

Dans le nord de la mer Egée, entre le golfe de Salonique et les Dardanelles, la presqu'île de Chalcidique projette ses trois longues pointes vers le sud. Jadis, au temps de sa splendeur, la Grèce antique avait couvert ces rivages de colonies florissantes, et l'histoire attache indissolublement aux noms de Thucydide et de Démosthène la mémoire d'Olynthe et de Potidée. Aujourd'hui, de ces villes disparues, seul le souvenir reste, et dans la Chalcidique déserte rien de vivant n'attirerait plus l'attention, si dans la pointe orientale, la plus inhabitée autrefois et la plus sauvage, le moyen âge grec n'avait laissé une de ses plus extraordinaires créations.

Le voyageur qui navigue dans les eaux septentrionales de l'Archipel aperçoit de très loin sur le ciel clair, par-dessus la mer bleue, une puissante pyramide de montagne, haute de près de 2 000 mètres, où, jusque fort avant dans l'année, de longues coulées de neige mettent sur les cimes une note blanche; plus bas, sur les pentes, de grands bois admirables de pins et de chênes descendent au rivage en masse verte et touffue :

au bord de l'eau, dans les plaines étroites qui s'ouvrent entre les derniers contreforts de la montagne, de grands couvents tranquilles mirent dans les flots d'indigo sombre leurs murailles pittoresques et leurs coupoles vermeilles; d'autres, comme des citadelles féodales, accrochent au flanc des collines abruptes leur corselet de remparts rougeâtres et la couronne de leurs tours crénelées; d'inaccessibles ermitages, retraits d'une particulière sainteté, se dressent parmi les falaises escarpées, et d'un bout à l'autre de l'admirable et paisible presqu'île, sur près de quarante kilomètres, les couvents succèdent aux couvents, monde fermé, que seul un isthme étroit rattache à la terre, et qui, moralement plus isolé encore du reste de l'humanité, semble subsister en notre siècle comme un témoin muet des temps évanouis. Voilà près de mille ans, en effet, qu'une république monacale a pris possession de cet incomparable coin de terre, d'une si rare et si étrange beauté; voilà des siècles qu'elle y conserve, comme une vivante évocation du passé, les coutumes surannées, les mœurs singulières, la discipline austère de cette société monastique que la Grèce du moyen âge a connue; et voilà pourquoi, dans cet Orient si fertile en merveilles, l'Athos, la Sainte-Montagne des moines, demeure l'une des plus grandes curiosités qui se puissent rencontrer. Ailleurs, à Constantinople, Sainte-Sophie et l'Hippodrome, le palais et les murs nous montrent une Byzance élégante et raffinée, tour à tour guerrière, voluptueuse et tragique, la cité de luxe et de splendeur, qui fut vraiment le Paris du moyen âge: ici, dans la sainte presqu'île, toute peuplée de vieux couvents sombres, revit un autre aspect de cette grande civilisation disparue, la Byzance mystique et dévote,

avec ses pittoresques figures de solitaires et d'ascètes, avec les curieuses splendeurs aussi de l'art religieux qu'elle a créé. C'est là le double intérêt de l'Athos, d'avoir été, d'être encore, un centre de vie religieuse très intense, un centre de vie artistique très remarquable; mais il a un autre mérite, et plus rare : c'est de nous rendre, non point comme une chose morte, l'image des vieux siècles abolis, de nous en donner au contraire la sensation directe et présente et, en nous reportant pour quelques heures au plus profond du moyen âge, de faire, comme on l'a dit, d'une visite à la Sainte-Montagne « un voyage dans le passé ».

Voyage malaisé toutefois et que tout le monde ne saurait faire. Pour entrer à l'Athos, il faut une autorisation expresse du patriarche œcuménique ; pour être admis dans les couvents, il faut pouvoir montrer la lettre de recommandation que délivrent aux voyageurs les *épistates* de Karyès, chefs de la république monastique; pour sortir enfin de la Sainte-Montagne, où les paquebots réguliers ne touchent qu'à des intervalles assez incertains, il faut, malgré la beauté du site, l'étrange attrait du milieu, la bonne grâce parfaite de l'accueil et la courtoisie de l'hospitalité, être capable parfois de quelque résignation et de quelque patience. Mais plus que tout, une chose est essentielle : pour être reçu à l'Hagion Oros, il faut pouvoir montrer moustache aux lèvres et barbe au menton. Le monachisme grec eut toujours la terreur profonde de la femme et des tentations qui émanent d'elle; et prudente, la règle conventuelle, pour garder les frères de la séduction, a implacablement interdit l'accès de la terre athonite à tout être, quel qu'il soit, qui appartient au sexe féminin. Sans doute les mauvaises langues prétendent que de

cette loi surannée les moines d'aujourd'hui s'entendent assez bien à tempérer la rigueur, et je puis affirmer ceci en tout cas, que si la Sainte-Montagne demeure toujours, en théorie officielle du moins, strictement fermée à la femme, à ses élégances et à ses grâces, les cénobites de notre temps éprouvent moins de crainte ou trouvent plus de plaisir à en venir, sur les bateaux qui passent, affronter le périlleux et tentateur voisinage. Et peut-être ce plaisir est-il plus grand encore pour l'infortuné fonctionnaire musulman, qui représente à l'Athos le gouvernement impérial ottoman, et que la loi inflexible oblige, quand sa carrière l'envoie en pénitence à Karyès, à laisser à Constantinople son harem et sa famille. Et sans doute, il a pour se consoler, le pauvre homme, les espoirs futurs et les suggestives visions du paradis de Mahomet : il faut croire pourtant que cela ne suffit point à son bonheur, si j'en juge par la joie naïve qu'éprouvait à notre bord ce brave pacha, un peu lourdaud, à revoir d'aimables visages et à faire des grâces pour nos compagnes de route. Et pourtant, si dure que puisse sembler à nos curiosités la persistance de la vieille règle sévère, si étrange, si triste aussi que soit l'aspect de ces villages monastiques aux maisons souriantes, mais où l'on n'entend ni une voix de femme, ni un cri d'enfant, par là, dans la banalité de notre monde moderne, ce coin de terre garde une physionomie particulière et singulièrement originale, qui achève d'évoquer des lointains de l'histoire toute une société à jamais disparue.

## I

Vers le milieu du <sup>x</sup>e siècle, vivait à Byzance un grand général qui se nommait Nicéphore Phocas. Admirable soldat, chef de guerre incomparable, il avait passé sa vie entière dans les camps, aimant par-dessus tout son métier militaire, capable de toutes les fatigues et de toutes les audaces guerrières, dur aux autres comme à lui-même, adoré des troupes qu'enflammait sa rude et mâle éloquence, que sa magnifique bravoure entraînait à travers tous les périls. Mais sous cet extérieur de soldat froid et calme, sous des dehors taciturnes et sombres, dormait une âme profondément passionnée. Une dévotion ardente, exaltée encore par des tristesses intimes, l'avait de bonne heure incliné au mysticisme : comme tant d'autres de ses contemporains, il avait rêvé d'abandonner le monde, pour chercher dans la solitude du cloître l'oubli et la paix ; et de ce désir irréalisé il garda longtemps des habitudes d'ascète, se plaisant à la compagnie des moines, s'exténuant de jeûnes, couchant sur la dure, enveloppé du cilice que lui avait légué son oncle, un religieux mort en odeur de sainteté. Puis, dans cette âme mobile et troublée, une autre passion, non moins fougueuse, non moins ardente, avait chassé les visions pieuses : un amour insensé avait pris Nicéphore pour une belle impératrice, pour cette charmante et perverse Théophano, qu'un chroniqueur de l'époque nomme « la plus belle, la plus séduisante, la plus raffinée de toutes les femmes de son temps ». Lui avait alors cinquante ans, le teint noir et hâlé, la barbe déjà grisonnante, la taille courte, presque

replète; pourtant il n'hésita pas. A peine assis par une révolution sur le trône de Byzance, malgré les conseils et la tristesse de ces moines qu'il avait tant aimés, malgré l'intraitable opposition du patriarche de Constantinople, parlant au nom des traditions saintes de cette Église qu'il vénérât, malgré l'injurieuse pénitence que dans Sainte-Sophie, en présence du peuple assemblé, le prélat osa infliger au tout-puissant empereur, malgré son âge, malgré sa prudence, malgré tout, Nicéphore épousa Théophano. Ce que devint cette union mal assortie importe peu à ce récit, et si j'ai tâché de peindre cette âme compliquée, énergique et dévote, mystique et amoureuse, perfide et passionnée, c'est que des velléités monastiques de Nicéphore Phocas et de son audacieux mariage est née la plus ancienne des grandes communautés de l'Athos.

Au temps où il rêvait d'achever sa vie au cloître, Nicéphore avait rencontré sur sa route un pieux moine nommé Athanase. Il en avait fait son directeur de conscience, il l'avait à sa suite emmené dans les camps, dans cette campagne glorieuse où il reconquit la Crète sur les Sarrasins; bientôt, à l'exemple du solitaire, il avait, lui, le général victorieux, songé à fuir loin du monde, et pour réaliser son désir, il avait chargé son ami de bâtir en quelque paisible retraite un monastère, où tous deux finiraient pieusement leurs jours. Dès ce moment, la sévère beauté de l'Athos, ses grands bois sombres que la mer semblait isoler du reste du monde, avaient attiré à la Sainte-Montagne quelques ermites épris de solitude, et groupé quelques modestes communautés. Athanase y vint à son tour fonder le monastère que souhaitait Nicéphore, et grâce à l'argent prélevé sur le butin de Crète et que le général mettait

libéralement à la disposition du cénobite, sur une des falaises escarpées qui forment la pointe extrême de l'Athos promptement s'éleva le couvent de Lavra. Athanase, avait pris fort au sérieux la vocation de son pénitent, soigneusement il avait fait préparer la cellule destinée à Nicéphore : on juge de la déception du moine, quand il apprit que son ami était devenu empereur et qu'il allait épouser Théophano. Vainement Athanase, quittant sa solitude, s'en vint à Constantinople tancer en termes sévères l'oublieux souverain. Nicéphore pleura, s'humilia, promit qu'il vivrait comme un frère à côté de sa femme et qu'un jour, quand les affaires publiques lui en laisseraient le loisir, il abdiquerait pour venir à l'Athos prononcer ses vœux. En attendant, il combla, pour expier ses fautes, le cénobite de présents et le monastère de dotations et de privilèges : et voilà comment l'Athos dut sa naissance aux extraordinaires aventures d'un grand général, d'un saint moine et d'une belle impératrice.

Aujourd'hui encore on garde pieusement, dans toute la Sainte-Montagne, le souvenir du solitaire fameux, qui fut le créateur véritable, le premier législateur de la communauté athonite et qui en demeure le protecteur vénéré. Bientôt, en effet, autour du couvent bâti par lui en 963, d'autres monastères s'établirent. Des lointaines régions du Caucase, des grands seigneurs géorgiens, attirés par la réputation de sainteté qui, dès ce moment, s'attachait à l'Athos, vinrent y fonder vers 980 le couvent d'Iviron ou des Ibères ; vers le même temps, un peu plus au nord, s'élevait la grande abbaye de Vatopédi ; et quand saint Athanase mourut, vers le commencement du XI<sup>e</sup> siècle, il pouvait se réjouir du succès de son œuvre : Lavra, Iviron, Vato-

pédi, peuplés, prospères, riches des donations impériales, allaient demeurer pour des siècles, et jusque presque en notre temps, les plus importants des établissements monastiques de la Sainte-Montagne.

Puis, de siècle en siècle, les pieuses fondations se multiplièrent. Comnènes et Paléologues, empereurs de Byzance et de Trébizonde, tsars de Serbie et de Bulgarie rivalisèrent d'empressement et de zèle à bâtir et à doter splendidement des monastères à l'Athos, et les archives de la Sainte-Montagne conservent précieusement les chrysobulles scellés d'or et signés de pourpre, qui rappellent les cadeaux somptueux, les reliques insignes, les privilèges, les domaines, fruit de la dévotion singulière et de l'inépuisable munificence des *basileis*. Et d'âge en âge, dans tout l'Orient chrétien, l'attrait du cloître attira vers l'Athos des foules toujours croissantes, courbant les plus hautes têtes sous la rigide loi de saint Athanase, exerçant jusque sur l'âme des princes son invincible séduction. Ainsi naquirent successivement, au cours du xi<sup>e</sup> siècle, Esphigmenou, Dochiariou, Philothéou, Karacallou, Xénophon, d'autres encore : à la fin du xii<sup>e</sup> siècle, Stéphane Nemanya, le premier roi de la Serbie indépendante, fondait le beau monastère de Chilandari où il devait, avec son fils saint Sava, le père de l'Église serbe nationale, achever pieusement sa vie sous la robe noire des cénobites ; vers le même temps, des moines russes peuplaient le couvent de Saint-Pantéléimon ; au xiii<sup>e</sup> siècle, les Bulgares fondaient Zographou ; au xiv<sup>e</sup> siècle un prince serbe bâtissait Simopetra et le grand tsar Étienne Douchan visitait en 1345 les couvents de l'Athos et les comblait de ses dons. Ainsi, en face des Grecs, les Slaves faisaient dans la Sainte-Montagne des progrès — gros de



conséquences — qui désormais ne s'arrêteront plus : et tel était jusqu'en Occident le prestige de l'Athos, qu'on y rencontre au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle un couvent de moines amalfitains, qui d'ailleurs dura peu.

De bonne heure aussi, à côté de la discipline spirituelle fixée par saint Athanase, la sollicitude des empereurs de Byzance s'était préoccupée de donner une constitution à la république monacale. Dès le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, à la tête de l'ensemble des communautés. Jean Tzimiscès plaçait un chef suprême, qu'on appelait le *πρῶτος*, « le premier de l'Athos »; vers le même temps la munificence impériale accordait aux couvents le privilège envié d'« autodespotie », c'est-à-dire l'affranchissement de toute autorité laïque ou religieuse. Renouvelés, augmentés d'âge en âge, ces privilèges firent à l'Athos une situation sans égale dans le monde chrétien. Au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, à l'époque des Paléologues, sa prospérité était prodigieuse : on y comptait une trentaine de couvents, dont plusieurs avaient près d'un millier de moines; et en aucun temps les donations n'ont été plus abondantes, l'éclat de la culture intellectuelle et artistique plus admirable. Universellement respectée d'un bout à l'autre de l'Orient, exempte de tout impôt, protégée contre toute ingérence étrangère, « la Sainte-Montagne », comme on l'appelait officiellement depuis le <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle, était pour tous, Grecs et Slaves, un lieu d'une particulière sainteté. Les Turcs mêmes, quand ils prirent Constantinople, ne touchèrent point à la situation privilégiée de l'Athos; ils la respectent encore aujourd'hui.

Sans doute, depuis les jours éclatants de sa splendeur passée, la république monastique de l'Hagion Oros a connu bien des vicissitudes et des révolutions.

L'autorité patriarcale a ressaisi la Sainte-Montagne; à la place de la constitution autoritaire, qui concentrait le pouvoir aux mains du *protos* et des higoumènes, un esprit plus démocratique a introduit dans la communauté une façon de régime parlementaire : dans beaucoup de couvents, au principe de la vie commune s'est substitué le système particulariste qu'on nomme « l'idiorrythmie », où chaque moine garde ses biens propres, les administre directement et en vit, isolé de ses frères, dans un appartement spécial du couvent. Et sans doute avec la transformation des institutions, la décadence morale aussi est venue. Au xvi<sup>e</sup>, au xvii<sup>e</sup> siècle, les moines de l'Athos vivent en grands propriétaires mondains, vêtus de riches habits, montant des chevaux de prix ou des mules richement harnachées, menant grand luxe dans leurs monastères, faisant du commerce et des dettes. Et quoique, depuis la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, une sérieuse réforme ait ramené quelque ordre dans la Sainte-Montagne, bien des choses, on le peut croire, ont, depuis le moyen âge lointain, changé dans les communautés de l'Athos. Jadis une foi ardente et profonde peuplait d'âmes de choix les solitudes de l'Hagion Oros : aujourd'hui des préoccupations plus médiocres, plus humaines, luttes de races, luttes d'influence, mesquines rivalités, puériles curiosités, ont remplacé chez beaucoup de religieux la hauteur des pensées d'autrefois. Et sans doute, comme les hommes, les choses aussi ont changé. Aujourd'hui, au sommet des vieux remparts devenus inutiles, les moines ont accroché des terrasses et des belvédères; de légers balcons de bois remplacent les chemins de ronde disparus, et le vieux monastère, débordant son étroite enceinte, commence à s'entourer de maisons modernes

et banales. Tout cela est vrai : et pourtant, quand on franchit les portes aux voûtes sombres, aux détours compliqués comme des abords de forteresses ; quand, dans les cours silencieuses et charmantes, où la fontaine sacrée met le murmure léger de ses eaux jaillissantes, quand, parmi les grands arbres centenaires, dans l'ombre des coupoles byzantines, on voit errer le peuple des moines aux robes noires, aux longs cheveux de femmes tombant sous le haut bonnet noir ; quand on entre dans ces églises, où, dans un mystérieux demi-jour, de longs cycles de fresques pâlies se déroulent parmi l'étincellement des lustres et des cierges ; quand, dans la tranquille retraite des bibliothèques monastiques on manie les orfèvreries étincelantes, dons des empereurs d'autrefois, les manuscrits poudreux aux splendides miniatures, les parchemins évocateurs du passé ; quand, dans ce pays admirable, qui lui n'a point changé, le long de cette route en corniche qui serpente au-dessus de la mer bleue, on s'en va lentement, comme les pèlerins de jadis, de monastère en monastère, des pittoresques donjons de Simopetra aux hautes citadelles de Saint-Denys ou de Saint-Paul, de Lavra dressé sur sa falaise à Iviron ceinturé de remparts, du Pantocrator où des coupoles rouges jaillissent comme de grandes fleurs de pourpre au-dessus des murailles, aux splendeurs de Vatopédi ou à la cour ombreuse de Chilandari ; quand on visite ces villages monastiques, et parmi les grands bois de pins, ces ermitages solitaires et souriants, sans effort tout un monde disparu s'éveille des lointains de l'histoire, le temps où cette étrange république de moines était la manifestation naturelle des sentiments d'une époque, le temps où dans l'Orient entier, la Sainte-Montagne de l'Athos,

riche, florissante, prospère, était l'image parfaite de la vie religieuse idéale, le centre incomparable de l'art byzantin.

## II

Aujourd'hui la république monastique de l'Athos ne compte plus que six ou sept mille moines, répartis entre vingt monastères chefs, dont chacun a dans sa dépendance un certain nombre de villages ou *skites*, qui sont essentiellement des colonies industrielles, d'ermitages ou *kellia*, qui sont principalement des établissements agricoles. La réforme constitutionnelle de 1783 a confié la direction générale des communautés à une assemblée de vingt députés, un par couvent, qui représente le pouvoir législatif; le pouvoir exécutif appartient à quatre *épistates*, annuellement choisis parmi les représentants des monastères. Ils détiennent chacun une des quatre parties du grand sceau de la communauté, qui représente la Vierge tenant entre ses bras le Christ enfant; ils ont à leur disposition, pour le maintien de l'ordre, une petite troupe de gendarmerie chrétienne; leur résidence est l'étrange petite ville monastique de Karyès, où s'élève l'ancienne église du Protaton, l'un des plus vénérables et des plus curieux parmi les édifices sacrés de l'Athos, où se tient également le grand marché qui fournit aux couvents les denrées nécessaires à leur existence. Les laïques y sont donc assez nombreux; mais outre qu'ils doivent se soumettre à toute la rigueur de la loi athonite et laisser à la porte de la terre sainte leurs enfants et leurs femmes, il semble par surcroît qu'on ne les reçoit qu'avec un

plaisir assez mélangé de crainte, tant on a peur que leur contact n'altère le pureté de l'existence monastique. Un règlement récent interdit aux laïques d'ouvrir à Karyès des boutiques permanentes; et inversement les moines ne sont autorisés à y venir vendre les produits de leur industrie, saintes icones, rosaires et chapelets, menus objets de bois sculpté ou incrusté, qu'un jour seulement par semaine, le dimanche. Le vieil Athos n'est point près encore de s'ouvrir aux grandes opérations du commerce international.

Mais ce qui fait à l'Athos le principal intérêt de la vie religieuse, c'est qu'on y retrouve avec une saisissante réalité les aspects divers qu'au cours de l'histoire le monachisme grec a revêtus. Un observateur ingénieux remarque qu'à certains détails, on peut, à distance et par le dehors, préjuger de l'esprit qui anime tel ou tel monastère de la Sainte-Montagne. Si de longs couloirs, de légères galeries de bois accrochées aux murailles mettent en communication facile les diverses parties du couvent, si sur les toits de rares cheminées laissent monter des fumées bleuâtres, le vieil esprit du monachisme primitif survit dans l'abbaye, et les frères y mènent la vie commune sous l'autorité absolue, presque monarchique, d'un higoumène élu pour la vie. Mais si des balcons isolés, parés de fleurs, se suspendent à l'extérieur des vieux remparts, si par d'innombrables cheminées la fumée s'échappe vers le ciel, un souffle plus démocratique a traversé ce monastère; les pères y vivent chacun pour soi, dormant et mangeant à part, ne se rencontrant obligatoirement qu'à l'église pour les saints offices; et à cette discipline plus douce correspond un gouvernement plus libéral; ces couvents-là n'ont point

d'abbé, l'administration y appartient à un conseil de quinze membres, qui délègue à deux *épitropes*, annuellement renouvelés, le pouvoir exécutif. Ainsi monarchie et république se partagent, à peu près par moitié, les communautés de la Sainte-Montagne. Il fut un temps, à l'origine, où toutes menaient également l'existence cénobitique, et une autre époque où, vers le xv<sup>e</sup> siècle, toutes passèrent en masse à l'idiorrythmie. Depuis une centaine d'années environ, une réaction à tendances ascétiques a ramené beaucoup de monastères au primitif régime de la vie commune et de l'autorité monarchique. Huit ou neuf couvents pourtant demeurent attachés aujourd'hui au système démocratique de l'idiorrythmie et, chose curieuse, parmi eux figurent justement les plus anciens établissements de l'Athos, Iviron, Lavra et Vatopédi.

De bonne heure aussi, dans l'histoire du monachisme grec, la vie commune du cloître sembla à beaucoup de religieux, plus épris d'ascétisme, une insuffisante préparation au parfait état de sainteté. Ils voulurent une solitude plus complète, où ils pourraient se livrer à des méditations plus hautes, à des labeurs plus pénibles, à de plus extraordinaires austérités. De bonne heure on dut autoriser ceux qui aspiraient à cette existence plus rigide, à s'établir hors des couvents, dans les régions désertes de la montagne, à y mener selon leur vœu la vie d'ermites et d'anachorètes. De là sont nés, sous la dépendance des grands couvents, toute une succession d'établissements religieux, degrés successifs vers la parfaite sainteté. Il y a les villages monastiques ou *skites*, dont quelques-uns, comme le *skite* russe de Saint-André, ont grandi peu à peu jusqu'aux proportions de véritables couvents : on en compte douze

actuellement à l'Athos, dont les habitants, tout en se livrant à la fabrication de menus objets d'art, pratiquent une discipline religieuse plus sévère, une règle plus ascétique et plus rigoureuse. Il y a ensuite les petits groupes de maisons isolées, les *kellia*, où la vie n'est guère moins dure, mêlant au rude travail de la terre les recherches d'une particulière austérité. Et enfin, degré suprême de l'idéal monastique, il y a les cellules solitaires, où, à la crête des falaises désertes, de pieux anachorètes s'efforcent d'oublier le monde et de s'en faire oublier. Mais à travers toutes ces variétés de la vie monastique, partout règne la loi inflexible de l'Athos, la règle implacable et dure qu'a fixée saint Athanase et que les siècles suivants ont encore renforcée; aujourd'hui comme autrefois, dans ces âmes étroites et pieuses, les superstitions puériles, les pratiques extérieures, les jeûnes et les pénitences qui mortifient la chair dominant la vie entière; dans ces esprits ignorants la peur du démon et celle de la femme sont comme jadis une perpétuelle hantise, et ces Samsons aux longs cheveux tombants ont toujours peur de Dalila. Et de même, sous les différences de détail, tous ces monastères, ou à peu près, se ressemblent, avec leur enceinte de hautes murailles crénelées et de fières tours, avec leur vaste cour intérieure, au centre de laquelle s'élève l'église du monastère (*catholikon*), et où s'éparpillent, sous l'ombre des grands arbres centenaires, les chapelles minuscules, les fontaines à l'élégante coupole, le kiosque ou la *simandra* de bronze, frappée à grands coups de marteau, appelle journellement la communauté aux offices et enfin, faisant face à l'église, le vaste bâtiment du réfectoire (*trapeza*). Et partout aussi c'est le même luxe, la

même richesse dans la décoration des églises, avec leurs pavements de mosaïques anciennes comme à Iviron ou à Vatopédi, les plaques finement sculptées des clôtures et des iconostases, telles qu'on les trouve à Lavra ou à Xeropotamou, les restes précieux des mosaïques décoratives dont plusieurs, celles de Vatopédi en particulier, remontent peut-être jusqu'au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, avec leurs longs cycles de fresques surtout, couvrant du haut en bas les murailles, les coupoles et les voûtes, et dont l'effet est si étrange à la fois et si saisissant. Et voilà pourquoi il est superflu et il serait fastidieux de décrire ici longuement tous ces monastères : pour comprendre le vieil Athos mort et les splendeurs d'art qu'il renferme, deux couvents suffiront, pris parmi les plus illustres, Lavra et Vatopédi; pour peindre l'Athos moderne, les préoccupations qui l'agitent, les convoitises qui le troublent, rien ne sera plus instructif que de visiter l'énorme et puissant monastère de Rossikon.

### III

Sur l'une des pointes extrêmes que l'Athos projette vers le sud, le vieux monastère de Lavra dresse au-dessus de la mer son décor pittoresque de remparts et de tours. C'est le plus ancien des couvents de la Sainte-Montagne; c'en fut longtemps un des plus célèbres et des plus peuplés; et bien qu'il soit aujourd'hui un peu déchu de son antique splendeur, bien qu'au lieu des sept ou huit cents moines qui l'habitaient naguère, il ne compte plus que cent cinquante religieux à peine, il doit au prestige de ses origines lointaines, au grand nom de saint Athanase son fonda-



teur, un attrait tout particulier, et surtout il garde, plus que tout autre, le charme pénétrant et exquis des choses anciennes, un peu étranges et surannées. Du petit port tranquille où l'on débarque dans l'ombre d'un vieux donjon crénelé qui se reflète au miroir des eaux bleues, on monte au monastère par un chemin fleuri tout bordé d'arbres verts et de haies vives, et d'où la vue, à mesure qu'on s'élève, s'étend admirable sur l'horizon largement ouvert de la mer étincelante. Et voici la porte crénelée, porte sévère et sombre de forteresse, que domine l'image de la Vierge protectrice du couvent : et derrière ces murailles féodales, voici le décor imprévu et charmant, par cette lumineuse après-midi de printemps, de la vaste cour ombragée de chênes et de grands cyprès sombres, où, sous le petit dôme byzantin qui la couvre, la fontaine sacrée met un bruit d'eau jaillissante, où un clair carillon égrène pour nous saluer ses notes légères, comme fêlées par les siècles. Et ce sont, à chaque détour, des aspects très anciens, vieux escaliers branlants qui montent sous des auvents de bois, vieilles balustrades tremblantes, et par-dessus les coupoles des chapelles éparses dans la cour, des silhouettes de vieux remparts et de tours crénelées s'enlevant en vigueur sur la verte montagne toute prochaine. Et l'art ancien de la Sainte-Montagne, l'art byzantin du temps des Paléologues apparaît tout entier dans ces longues séries de fresques aux tons pâlis, qui couvrent les parois et les voûtes des églises, vieilles peintures où l'on sent encore, sous la symétrie de la disposition, sous l'immobilité un peu hiératique des formes, les traditions d'une grande école de décoration, vieilles peintures naïves et savantes tout ensemble, qui résument de longs siècles d'histoire.

Et sans doute il ne faudrait point croire, comme on l'a fait trop longtemps, qu'en ces peintures de l'Athos se manifeste l'effort principal de l'art byzantin. Les moines de la Sainte-Montagne attribuent volontiers les plus beaux de ces ouvrages à un maître très ancien et très fameux qui s'appelait Manuel Panselinos, et dont la tradition athonite raconte « qu'après avoir orné de peintures magnifiques les églises de l'Hagion Oros, il jeta un éclat si brillant par ses connaissances dans son art, qu'il s'éleva au-dessus de tous les peintres anciens et modernes ». On a fort disputé sur le temps où vivait celui qu'on s'est plu à appeler emphatiquement « le Raphaël de la peinture byzantine » : d'aucuns l'ont fait vivre au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, d'autres au <sup>xiii</sup><sup>e</sup>. En réalité, il semble qu'il était contemporain de cette brillante époque des Paléologues où, en plein <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, l'art byzantin semble s'être ranimé en une suprême renaissance : et au fond la chose n'importe guère, puisqu'il ne reste à l'Athos aucune œuvre qu'on lui puisse certainement attribuer. C'est en effet une habitude constante et fâcheuse, dans l'Orient grec tout entier, de rafraîchir périodiquement les couleurs éteintes des peintures qui décorent les églises : on se doute aisément qu'à ce jeu-là les plus anciennes fresques de l'Athos ont depuis longtemps disparu. Sans doute en quelques églises, au Protaton de Karyès, au catholikon de Vatopédi, dans la chapelle de Saint-Étienne à Lavra, il reste des fresques, malheureusement restaurées en partie, que l'on peut avec certitude faire remonter jusqu'au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. La plupart pourtant des grands cycles de peintures, que des inscriptions permettent de dater avec précision, celles de la grande église et du réfectoire de Lavra, celles de Koutloumoussi, de Xéno-

phon, de Saint-Denys, de Dochiariou, appartiennent au xvi<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à une époque où l'art byzantin, se survivant à lui-même, se bornait à répéter à peu près mécaniquement les thèmes consacrés.

Et malgré cela — à cause de cela peut-être — dans le voyage de la Sainte-Montagne, ces peintures demeurent l'un des principaux attrait. C'est que, toutes récentes qu'elles sont, elles ont derrière elles une longue histoire, qu'elles sont l'aboutissement naturel d'un grand effort d'art décoratif. Il y a quelque soixante ans, dans l'un des couvents de l'Athos, Didron découvrait ce fameux *Manuel de la Peinture*, où sont codifiées les règles qui, aujourd'hui encore, dans l'Orient tout entier, guident l'esprit et la main des praticiens obscurs chargés de décorer les églises. Et sans doute ce livre célèbre, dont la découverte a fait naître ou entretenu tant de préjugés injustes sur l'art byzantin, date des premières années seulement du xviii<sup>e</sup> siècle, et les règles qu'il a fixées sont à peine plus anciennes que le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire qu'elles sont d'un temps où l'art byzantin n'était plus que l'ombre de lui-même. Mais dans ce résumé assez récent d'une expérience séculaire, comme dans les peintures athonites qui en sont la traduction figurée, on sent quelque chose encore de l'inspiration originale, des conceptions puissantes qui présidèrent à la décoration des églises et qui disposent sur leurs murailles, en un ordre immuable et grandiose, ces cycles énormes de scènes et de figures; on y retrouve comme un reflet lointain de cette grande école de décoration, d'un mérite si singulier et si rare, qui, jusqu'en des œuvres de décadence, produit, par la seule force des traditions, un si grand, un si inoubliable effet. Et sans doute il ne faudrait point sur ces ouvrages

juger en bloc cet art byzantin, infiniment plus souple, plus varié, plus capable d'évolution et de progrès qu'on ne l'a cru pendant trop longtemps : mais si imparfaites et récentes qu'elles soient, les peintures de l'Âthos ont, dans l'histoire de cet art, une importance qu'il faut se garder d'autant plus de réduire maintenant qu'on l'a jadis exagérée davantage. « Aux offices de nuit, dit un critique délicat, quand on pénètre dans les églises, ces milliers de figures qui les peuplent, à demi éclairées par les lueurs des lampes et des cierges, produisent une impression grandiose. Si loin que puisse percer le regard, il voit se dérouler, jusque dans les parties que l'ombre envahit, la série ininterrompue des peintures, et l'âme se sent revivre dans un passé étrange et mystérieux <sup>1</sup>. » Telle est bien l'impression que tous nous avons emportée du vieux couvent de Saint-Athanase, de cette visite trop brève parmi les vieux moines grecs à la longue barbe blanche, au visage calme et souriant. Et je revois encore, après bien des mois écoulés, dans l'église ancienne, devant l'iconostase, les merveilleuses orfèvreries du trésor, les splendides reliquaires rehaussés d'émaux et de pierres, que les pieux empereurs du x<sup>e</sup> siècle, les Nicéphore Phocas, les Jean Tzimiscès donnèrent jadis au monastère; et je revois dans la bibliothèque les manuscrits précieux aux curieuses miniatures, et le couvent séculaire enfin, avec sa grâce exquise et vieillote de chose très ancienne qui s'en va.

Dans ce pays de l'Âthos, tout plein de vieilles légendes, et où il semble qu'on veuille reculer les choses

1. Bayet, *L'Art byzantin*, p. 272.

les plus anciennes dans un passé plus lointain encore, une tradition raconte ainsi l'origine du monastère de Vatopédi. Les fils de l'empereur Théodose, qui vivait à la fin du iv<sup>e</sup> siècle, les deux jeunes princes Arcadius et Honorius, se rendaient un jour avec leur mère d'Italie à Constantinople, lorsqu'une tempête jeta leur navire sur la côte de l'Athos. Après le naufrage, le jeune Arcadius fut retrouvé sous un buisson de framboisier; et plus tard, lorsqu'en souvenir de l'événement, Arcadius fit bâtir, à l'endroit même où il avait été miraculeusement sauvé, un grand monastère, on l'appela le couvent de « l'enfant au framboisier », Vatopédi.

Il est à peine besoin de dire que cette histoire est une pure légende. Mais si Vatopédi ne peut prétendre à une origine aussi reculée, il n'en est pas moins, comme Lavra, un des monastères les plus anciens de l'Athos, il en est en tout cas un des plus riches et des plus beaux. Sa grande église est presque la seule de la Sainte-Montagne qui ait conservé quelques restes des belles mosaïques qui la décoraient naguère; au pourtour de sa cour spacieuse, les bâtiments vastes et confortables s'alignent en une masse imposante; et quoique le site en soit infiniment moins pittoresque que celui de Lavra, l'effet n'est guère moins imposant, quand, au soir tombant, notre bateau mouille devant la petite ville monastique où, dans l'ombre du haut donjon qui les domine, se dressent les constructions crénelées des remparts. Et dans cette fin de jour, l'impression est profonde, presque solennelle, de cette entrée dans l'antique monastère, au son des cloches sonnantes à toute volée, au bruit des carillons égrenant leurs arpèges, dans un enveloppement de vibrations que la grande paix du soir fait plus sonores, et où sur les basses

profondes des cloches la *simandra* de bronze, heurtée à grands coups de marteau, jette parfois ses notes stridentes et claires. Et l'effet est plus saisissant encore dans l'église déjà obscure, où les cierges mettent une lumière incertaine et vacillante : dans le demi-jour mystérieux, des reflets s'allument aux grands lustres de cuivre; des éclairs brillent aux dorures des orfèvreries et des icones; sur les murailles décorées de peintures et de mosaïques anciennes, des figures, apparues au bout d'un cierge, sortent brusquement de la pénombre, étranges, presque vivantes sous cet éclairage inattendu, et puis brusquement rentrent dans la nuit; et des étoffes somptueuses, exposées derrière l'iconostase, prennent dans le jour qui tombe des reflets chatoyants et tendres; et il fait bon s'oublier là, dans les hautes stalles du chœur, dans le calme de l'église sombre, toute pleine de la poésie du passé. Et la réception, pour être différente, n'est pas moins cordiale à Vatopédi qu'à Lavra : dans le grand salon de l'higoumène, où s'allignent les portraits des souverains passés et présents d'Europe, depuis le sultan et le tzar jusqu'aux présidents de notre république, les rafraîchissements circulent et les cadeaux nous comblent, et l'on voudrait nous retenir davantage, nous garder jusqu'au lendemain matin : mais le temps presse et nous devons partir, emportant le regret de la visite trop brève, de la vision entrevue à peine de ce monde monastique d'autrefois. Et maintenant, dans la cour déserte et silencieuse, que déjà l'ombre envahit, le vieil Athos mort semble pour un moment revivre; dans la nuit grandissante, les tons trop modernes s'effacent; les églises aux coupoles aériennes, les hauts clochers grisâtres, les fortes tours crénelées ont un aspect ancien,

et dans la brume légère qui l'enveloppe, l'antique couvent, dont les portes se referment derrière nous à l'heure du couvre-feu, reprend sa physionomie des temps passés, toute sa grâce pittoresque et curieuse, toute sa poésie charmante et surannée de vieux monastère byzantin du moyen âge.

#### IV

En face du vieil Athos, le couvent russe de Saint-Pantéléimon — Rossikon, comme on dit plus brièvement — représente l'Athos moderne. Dans la lutte de races et d'influences, qui depuis bien longtemps déjà met aux prises les Grecs fondateurs des monastères de l'Hagion Oros et les nationalités nouvelles qui leur y disputent la suprématie, dans ce conflit qui aujourd'hui trouble profondément le calme séculaire des couvents de la Sainte-Montagne, Rossikon tient une place considérable et significative. Dès le <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, des moines russes y étaient installés : puis, pour de longs siècles, l'hellénisme le reprit. Mais depuis 1839 les Russes y sont revenus, et très vite ils y sont devenus les maîtres. Le monastère était fort endetté ; en vingt ans ils ont payé ses dettes et en échange du service rendu, ils ont réclamé dans le vieux couvent des privilèges, chaque jour plus considérables. Ils ont obtenu, en 1860, qu'alternativement les offices seraient célébrés, un jour en grec, l'autre selon le rite slave ; en 1863 ils ont exigé que les lectures faites au réfectoire fussent soumises à la même alternance des langues. En même temps le nombre croissant de leurs moines leur assurait la pré-

pondérance dans le monastère; et chaque jour, entre eux et les Grecs, le conflit se faisait plus aigu. Une chose pourtant manquait encore aux Russes; ils n'avaient pu installer un des leurs dans la haute dignité d'higoumène : ils le tentèrent en 1870 et de haute lutte s'efforcèrent de conquérir le gouvernement du couvent. Vainement la Sainte-Montagne s'émut; vainement une commission chargée de régler le différend décida qu'à l'avenir l'abbé serait toujours un Grec, ordonna que les Russes ne pourraient former plus d'un tiers de la population du monastère. Tout fut inutile. Les Russes interjetèrent appel à Constantinople, et le patriarche œcuménique, quoi qu'il en eût, dut reconnaître en 1875 qu'ils avaient pour eux le droit historique et la force des services rendus. Leur candidat, élu à nouveau, prit possession de la charge d'higoumène, et depuis lors, malgré des luttes ardentes et la résistance désespérée des Grecs, Rossikon est tombé pleinement entre leurs mains. Et sans doute il ne faudrait pas croire, comme le racontent volontiers les journaux d'Orient et même d'Occident, que le grand monastère russe n'est autre chose qu'une caserne et que des armes très perfectionnées se dissimulent à l'abri de ses murailles; officiellement même, le gouvernement du tsar n'exerce sur lui qu'une lointaine et fort discrète protection. Mais l'affluence annuelle des pèlerins russes à l'Athos, les dons largement distribués par la piété des fidèles suffisent à entretenir et à accroître son prestige et sa richesse. Et rien qu'à le voir de loin, étagé au flanc de la colline l'énorme masse de ses grands bâtiments blancs, que domine une forêt de coupoles rouges et vertes, on devine qu'il y a là une force avec laquelle il faut compter. A mesure qu'on



approche, l'impression se précise : ce n'est plus ici le vieux couvent féodal, aux murailles pittoresques et croulantes, paré de donjons crénelés et d'inutiles remparts ; ces énormes bâtisses neuves, aux façades toutes modernes, ont moins l'aspect d'un cloître que d'une vaste caserne. Et c'est une armée en effet qui l'habite, une armée de huit ou neuf cents moines, armée disciplinée, docile, qu'on sent soumise à une autorité toute-puissante. Et nous-mêmes, à peine débarqués, nous sommes en quelque façon saisis par cette discipline toute militaire : on nous masse, on nous range, presque par files, et le long des rampes qui de la mer montent au monastère, entre deux haies noires de moines, processionnellement on nous conduit. A la porte principale, l'archimandrite — fine et intelligente figure — nous attend très grave, entouré des hauts dignitaires du couvent ; et tandis que les présentations se font et que les compliments de bienvenue s'échangent — avec des gestes d'autant plus cordiaux que nous savons mal le russe et nos hôtes moins encore le français, — les cloches sonnent à toute volée à tous les clochers du monastère ; et dans ce bruissement de sons, grêles ou sonores, qui semblent tomber de partout et nous enveloppent d'une vibrante harmonie, lentement, derrière l'archimandrite, nous montons à l'église, et assis dans les stalles du chœur, sous les grands lustres de cuivre ornés d'aigles byzantines, devant l'iconostase surchargée de dorures, nous assistons à un office solennel. Puis, à travers une cour charmante, où le jet d'eau de la fontaine sainte met son frais murmure, on nous mène au réfectoire, et d'étage en étage, à une autre église encore, où d'autres chants religieux nous saluent, ces chants russes d'une si simple et si puissante beauté, et par le

dédale des couloirs et des hautes terrasses, à un salon d'apparat, où des rafraichissements nous attendent, et à une vaste salle enfin, où la table est mise et le déjeuner servi. Est-ce courtoisie d'hôtes empressés à nous faire accueil, ou désir de mettre par notre séjour quelque distraction dans la monotonie de la vie coutumière, ou encore malice de moines, qui voudraient nous empêcher de visiter les couvents de langue grecque et garder pour Rossikon le monopole et le prestige de notre visite? Dans les efforts qu'on fait pour nous retenir, il entre un peu de tous ces sentiments. Et sans doute, des balcons de la haute salle, la vue est charmante sur le monastère étalé à nos pieds, avec les dômes rouges et verts des églises que couronnent des croix d'or, avec la mer toute bleue sous le grand soleil de midi, et le cadre merveilleux des forêts prochaines, où les arbres de Judée mettent des tons mauves sur le vert sombre. Mais tout cela, c'est l'Athos moderne, trop neuf, un peu banal en somme. Et nous pressons le déjeuner avec une hâte peut-être discourtoise et nous partons, les bras chargés de chapelets et d'icônes, que nos hôtes de Rossikon nous font accepter en souvenir d'eux. Et tandis que de nouveau les cloches sonnent à toute volée, nous regagnons le bord dans les barques que manœuvrent de noires équipes de moines, très frappés de cette richesse et de cette force russes, nées d'hier à l'Athos et déjà toutes-puissantes.

Et sans doute, jusqu'ici, les Russes ne possèdent qu'un monastère sur les vingt qui constituent la république athonite. Mais ils occupent plusieurs *skites*, dont celui de Saint-André, aux portes de Karyès, est un véritable couvent, et fort important; ils détiennent un nombre plus considérable encore de *kellia*. Et sans se

lasser, leur ambition tenace et grandissante donne l'assaut aux positions des Grecs. Sans parler des couvents slaves, qui volontiers inclinent vers les Russes, d'ailleurs encore leur viennent des alliés. Depuis que les Grecs ont chassé d'Iviron les moines d'origine géorgienne, un *skite* de religieux du Caucase, c'est-à-dire de sujets russes, s'est fondé à côté du vieux couvent. Aux portes de Lavra un *skite* roumain existe; et tous deux poursuivent activement contre les Grecs la reconnaissance de leur autonomie. Contre ces usurpations, l'élément hellène se défend, fort de ses droits acquis, de ses traditions anciennes, de la supériorité numérique qu'il possède encore. Et pourtant, dès maintenant on peut entrevoir ce qu'il adviendra un jour de cette lutte inégale. Les Russes ont pour eux l'activité, l'énergie, l'argent, peut-être aussi la supériorité intellectuelle; ils finiront par avoir le nombre. Et alors, malgré leur résistance désespérée, la défaite des Grecs est à la longue certaine, et un jour viendra où à eux aussi on dira, comme dans Molière :

La maison est à moi; c'est à vous d'en sortir.

Et c'est là ce qui donne une sympathie secrète, malgré leurs faiblesses ou leurs ignorances, pour ces moines grecs qui firent jadis la grandeur de l'Athos et qui sont les vaincus de demain; c'est ce qui inspire un intérêt tendre pour ces vieux monastères grecs qui furent aux siècles passés des asiles de science, de piété et d'art, et qui nous ont fidèlement conservé, en ce temps où tout se nivelle et se banalise, l'originale et vivante image d'une civilisation qui ne fut ni sans éclat ni sans gloire.

## CHAPITRE VII

### Constantinople.

---

#### NOTES ET SOUVENIRS

De grand matin, d'un bout à l'autre du navire, la cloche sonne bruyamment le réveil. Toute la nuit, le paquebot a ralenti sa marche, pour nous donner l'incomparable spectacle de Constantinople au soleil levant; et en effet, dans les premières clartés du jour, le merveilleux panorama se déroule, qui, des Sept-Tours à la pointe du Sérail, étage sur les collines de Stamboul les coupoles bleuâtres des mosquées et la pointe aiguë des minarets blancs. Mais bientôt, avec le soleil, la brume aussi se lève sur Marmara, brume légère, dorée, vaporeuse, où Stamboul s'enveloppe comme une ville de rêve. Et ce n'est plus, sans doute, la magnificence splendide des arrivées classiques, où, sous le ciel clair, Byzance déploie toutes ses séductions et toutes ses gloires; cependant, ce paysage imprécis, comme irréel, où, seules, dans la gaze du brouillard, les grandes lignes accidentées se dessinent, garde un

charme étrange et pénétrant, comme de quelque cité fantastique et mystérieuse, si légère qu'il suffirait, ce semble, pour la faire évanouir, d'un souffle de brise ou d'un rayon de soleil.

Brusquement les rideaux d'ouate blanche se déchirent, l'*Orénoque* qui stoppait se remet en route, et dans la lumière renaissante se déroule la féerie enchantée du Bosphore. Voici, sur la côte d'Asie, Scutari avec ses façades multicolores et les noirs cyprès de son grand cimetière, et sur la côte d'Europe, baignant dans les flots bleus leurs blanches façades de marbre, les palais compliqués et somptueux où s'amusa la fantaisie coûteuse des derniers sultans. Et le long des rivages, parmi la verdure toute neuve des prairies et des grands arbres, les villages succèdent aux villages, avec leurs pittoresques petites maisons de bois qui capricieusement escaladent les pentes, avec leurs *yalis* élégants et dorés, où s'abritent les loisirs, où se cachent les disgrâces des grands seigneurs ottomans, avec leurs villas à l'européenne, hélas ! qui mettent dans l'exquis décor oriental leur note moderne et banale. Voici, au point où le passage s'étrangle, le château d'Europe et ses vieilles tours féodales, qu'éleva jadis la puissante volonté d'un Mahomet II ; et maintenant le lac paisible qu'était le Bosphore s'élargit aux proportions d'une mer ; la côte d'Asie se fait plus déserte, plus sauvage ; sur la côte d'Europe, Thérapia, Bouyoukdéré mettent une dernière élégance et un dernier sourire ; et déjà un vent froid se lève qui vient de la mer Noire, et sous ce souffle glacé du nord, l'eau agitée clapote et s'émeut. Et nous retournons vers le Bosphore bleu, qui s'anime maintenant de l'incessant mouvement des bateaux et des barques, vers le chaud

soleil, qui flamboie au zénith et voile presque les horizons de son ardente poussière d'or, vers Constantinople qui dresse au-dessus des brumes de la Corne-d'Or la ligne sinueuse et charmante de ses coupoles et de ses minarets ; et dès le mouillage, comme en un saisissant raccourci, toute la variété, tous les contrastes de cette complexe capitale ottomane éclatent en ce point où le paquebot s'amarre, entre ce quai de Galata plein de bruit et de cafés-concerts, banlieue banale d'une grande ville quelconque, et sur l'autre rive la pointe du Sérail, où parmi les jardins pleins de silence et d'ombre se cache une ville blanche de kiosques et de palais, tandis qu'au delà, entre quatre hauts minarets, Sainte-Sophie élève son dôme byzantin dans le ciel.

## I

Pour les touristes un peu pressés, Constantinople est essentiellement la ville des mosquées et des bazars, des derviches hurlleurs et tourneurs, la ville pittoresque et grouillante où se mêlent tous les aspects, toutes les couleurs et toutes les senteurs d'Orient. Mon Dieu ! il faut bien l'avouer, le bazar a presque entièrement perdu son charme d'autrefois : depuis que le tremblement de terre de 1894 l'a ruiné de fond en comble, c'en est fait de ces mystérieux recoins où s'accumulait la poussière des siècles, de ces petites boutiques pittoresques et obscures, où les heures passaient si douces et si rapides à marchander quelque arme de prix, quelque étoffe chatoyante, quelque tapis précieux. Après le désastre, les grands marchands du bazar ont

transporté ailleurs leurs comptoirs, et beaucoup d'entre eux sont restés dans ces maisons plus confortables, plus modernes, mais sans caractère, hélas ! et sans attrait. D'autres sont revenus, mais dans un bazar tout neuf, achevé d'hier et par places encore inachevé, aux galeries trop larges, trop propres, trop lumineuses, où la pacotille d'Europe se mêle tristement aux articles d'Orient. Dans ce bazar des armes, que Théophile Gautier appelait jadis le cœur même de l'Islam, les lits de fer voisinent avec les longs fusils incrustés d'argent et les kandjars damasquinés d'or ; et il faut errer longtemps avant de rencontrer quelque coin vraiment oriental et pittoresque, comme cette rue des Libraires, qui débouche près de la mosquée de Bajazet, où dans des boutiques propres, de vieux marchands turcs sont assis gravement parmi les manuscrits anciens — coin tranquille et charmant, plein de paix et de silence, qu'ombragent quelques vieux platanes et que domine la svelte silhouette d'un minaret blanc...

Pourtant elles sont bien belles, ces grandes mosquées de Stamboul, Sultan-Bajazet avec sa cour pleine de boutiques en plein vent et toute bruisante du vol des pigeons familiers ; Sultan-Achmet, où le clair éclat des faïences blanches et vertes répand sous les hautes coupoles une lumière si limpide et si douce ; Sultan-Soliman surtout, la merveille de l'architecture ottomane, où, sur les murailles alternées de marbres blancs et noirs, sur les tapis somptueux qui couvrent les dalles, les vitraux multicolores, dessinés en arabesques ou en gerbes de fleurs, versent un demi-jour mystérieux et exquis. Elles sont bien belles, quand, à l'heure de la prière, leurs immenses nefs vides s'emplissent du peuple des fidèles, quand, dans le grand silence de la

mosquée, parmi les gestes d'adoration lents et graves, montent les psalmodies sonores, d'une si simple et si saisissante grandeur. Et il faudrait noter encore, en cette saison surtout, le charme pénétrant de ce jardin plein de verdure et de fleurs, où, à l'ombre des hauts minarets, dans les *turbés* tapissés de rares faïences persanes, Soliman le Magnifique et Roxelane dorment leur paisible et éternel sommeil. Mais, si puissant que soit ici le charme de l'Islam, d'autres souvenirs, et plus prestigieux, s'évoquent, sur ce sol antique de Byzance, des lointains obscurs de l'histoire. Sur cette place de l'Atméidan, où coula le sang des janissaires, l'Hippodrome byzantin a laissé sa trace encore visible, cet Hippodrome splendide, paré des plus riches dépouilles de l'art grec, où se déroulèrent tant de pompes triomphales, où se jouèrent tant de sanglantes tragédies, où plus d'une fois les rivalités des factions du cirque allumèrent le tumulte et déchainèrent l'insurrection. Et tout près, c'est la merveille des merveilles, la chose unique et précieuse entre toutes, Sainte-Sophie, aux proportions si vastes, à la construction si audacieuse, à la décoration si magnifique, que Justinien, en inaugurant l'incomparable édifice, s'écriait, plein d'enthousiasme et d'orgueil : « Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'accomplir une belle œuvre. Je t'ai vaincu, ô Salomon ! » Et il se peut bien que, par le dehors, entre les lourds contreforts qui soutiennent ses murailles ébranlées, Sainte-Sophie semble médiocre et mesquine; mais que l'on franchisse la porte royale, par où passaient jadis les somptueux cortèges des empereurs, que l'on s'avance sous la coupole démesurée, si légère pourtant et si lumineuse, où l'art byzantin a créé un modèle jamais dépassé, que l'on regarde la splendeur des marbres



polychromes qui tapissent les murailles, l'éclat doré que les mosaïques mettent au sommet des coupoles, la splendide et vibrante harmonie des couleurs habilement nuancées, il est impossible de n'être point profondément saisi de cette grandeur si inattendue et si émouvante. Et peu importe alors le mobilier de mosquée turque remplaçant les orfèvreries précieuses des autels et des iconostases; peu importent les grands disques verts constellés de lettres d'or qui se plaquent lourdement à la courbe des arcades; peu importe même le badigeon ottoman voilant en partie l'étincellement des mosaïques d'or : sans effort, dans ce décor admirable, l'esprit évoque les temps disparus où, dans Byzance chrétienne, la Grande Église, comme on disait alors, était le centre de la vie politique et religieuse de l'empire; et de nouveau, comme du fond d'un rêve, les vastes nefs s'animent et se peuplent de la foule mouvante et pompeuse des cortèges et des cérémonies; des figures d'empereurs passent, telles qu'on les voit à Ravenne aux murailles de Saint-Vital, Justinien et Théodora, dans toute la pompe éclatante de leur majesté, et d'autres encore, Ducas, Comnènes, Paléologues, qui jadis défendirent si vaillamment contre l'Islam la « ville gardée de Dieu ». Et dans la solitude recueillie de la grande basilique, lentement on sent monter au cœur comme un vague regret de ce passé mort, comme un vague désir qu'un jour vienne où, dans Sainte-Sophie rendue à son antique splendeur chrétienne, le patriarche œcuménique, comme jadis, reçoive de nouveau l'empereur.

## II

Pour l'éternel badaud qui sommeille au fond des voyageurs les plus sceptiques, c'est une chose toujours attirante de voir un souverain qui passe; et quand c'est le sultan, la curiosité se fait peut-être plus ardente encore et plus intense. Et voilà pourquoi nous sommes ce matin, très loin de la Stamboul populaire, sur les aristocratiques collines où se cache l'impériale résidence d'Yldiz, nous pressant aux fenêtres du kiosque et sur l'étroite terrasse qui font face à la blanche mosquée Hamidié. Et certes, le décor n'est point sans beauté, avec ses larges perspectives ouvertes sur la ville et sur le Bosphore, avec les lignes sombres des régiments massés le long des avenues, avec le défilé des uniformes brodés annonçant la venue prochaine du maître; et le spectacle n'est pas sans grandeur, quand, sous le soleil éclatant de midi, la voix chantante du muezzin — une des plus admirables voix de l'empire — appelle aux quatre coins de l'horizon les fidèles à la prière, et que, parmi le cliquetis des armes, l'éclat des fanfares triomphales, le claquement des drapeaux inclinés, la rauque et sauvage acclamation des superbes soldats qui veillent sur sa sécurité, le sultan passe dans sa somptueuse calèche découverte, très simple en sa tunique grise parmi les dignitaires chamarrés et les *saïs* rouges ou bleus tenant en main les chevaux harnachés d'or... Pourtant, malgré l'appareil de cette mise en scène, involontairement on pense aux sélamliks d'autrefois, aux grands sultans de jadis, chevauchant fièrement, dans ces prestigieux costumes qu'on garde

au Vieux Sérail, à travers les rues de leur capitale, à toute cette pompe étrange et splendide où se complaisait la Turquie des Mourad et des Soliman, et qui semblerait presque une mascarade surannée à la Turquie modernisée d'Abdul-Hamid. Et après tout, elle a ses grâces aussi, cette Turquie très moderne, et elle les montre — non sans quelque coquetterie — dans ces hautes et courtoises invitations qui, à l'issue du sélamlik, convient parfois les étrangers de marque à un lunch somptueusement servi dans les jardins d'Yldiz; et on conte que le sultan, très amoureux, on le sait, du détail des affaires, très soucieux de surveiller par lui-même l'exécution de ses moindres ordres, ne dédaigne point de venir, à quelque fenêtre grillagée du palais, jeter un regard sur ses hôtes de passage, comme pour s'assurer qu'il ne manque rien à la splendide hospitalité qu'il leur veut offrir.

Faut-il parler des derviches tourneurs, dont la dévotion consiste, chaque vendredi, à se mouvoir gravement sur un rythme de valse lente, où des derviches hurlers qui, chaque jeudi, dans leur tekké de Scutari, émerveillent ou écœurent, selon les tempéraments, les étrangers qui leur font visite? C'est dans les pages étincelantes de Théophile Gautier qu'il faut chercher la description des flagellations convaincues, des sanglantes jongleries du poignard et du sabre, où se manifestait jadis la fanatique exaltation des fidèles. Aujourd'hui, l'attirail qui servait à ces exercices ne figure plus, accroché aux murailles de la salle, qu'en manière d'ornement; et il n'est point rare, au couvent des derviches, de surprendre d'aimables sceptiques, dont le discret et fin sourire semble railler tout ensemble la conviction des âmes populaires et simples qui hurlent

en l'honneur du prophète, et la candeur étonnée des visiteurs qui les écoutent hurler.

Pourtant, en de certains jours, le vieil Orient mort se réveille, pour des fêtes d'une plus rare couleur, d'un exotisme plus réaliste et plus violent. Chaque année, le 10 du mois de *muharrem*, les Persans fort nombreux à Constantinople se rassemblent pour célébrer une sorte de cérémonie funèbre en l'honneur d'un de leurs prophètes, Hussein, fils d'Ali, qui mourut martyr à la bataille de Kerbela. A la tombée de la nuit, la fête commence dans le Validé-Han, l'un des grands caravansérails du bazar, qui appartient en propre aux négociants persans. La grande cour carrée, plantée d'arbres centenaires, est depuis longtemps remplie d'une foule épaisse; sous les portiques aux massives arcades qui l'entourent, sur le toit des petits kiosques épars, une masse de femmes, d'enfants, en longs féredjés blancs, en vêtements de couleurs chatoyantes, ont pris place; ailleurs, de grandes estrades brillamment illuminées reçoivent les spectateurs; des cordons de lanternes et de girandoles suspendus entre les arbres piquent la verdure de points lumineux; et au fond du han, dans une tribune somptueusement décorée de tapis, l'ambassadeur de Perse, parmi ses invités, préside à la fête.

Bientôt le défilé commence. En tête, de grands drapeaux passent, aux couleurs de Perse, vert et blanc, et derrière suit une compagnie d'hommes, tenant en main de longs fouets aux chaînettes de fer, dont ils flagellent leur dos nu. Une musique éclate, cymbales, cuivres et tambours, et puis c'est un cortège de chevaux richement harnachés, avec des armes de prix attachées à l'arçon des selles, et deux longues files

d'hommes enfin, vêtus de robes blanches qui traînent jusqu'à terre; en une sorte de danse lente, rythmée par la musique, ils s'avancent, s'excitant par des cris farouches, brandissant en main des épées nues. Et par deux fois la procession passe et disparaît dans les profondeurs sombres du Validé-Han.

Tout à coup une marche funèbre résonne, dominée par un bruit sourd de poings qui frappent des poitrines en cadence, et de nouveau le cortège apparaît. Des hommes par centaines, les vêtements en désordre, le buste demi-nu, martèlent à grands coups leurs torses découverts, tandis qu'un chant de deuil, lent, plaintif et monotone, qu'entre coupe parfois un grand cri de douleur éclatant, règle et rythme la cadence. Puis au loin une lamentation s'élève, aiguë et douloureuse, une courte phrase triste, incessamment reprise et répétée; les drapeaux, les chevaux repassent; et derrière eux un chœur de petits enfants, habillés de noir, portant en main des flambeaux de cire, passe en psalmodiant une sorte de complainte, où par brusques saccades les voix montent et s'abaissent sur un mode lent et singulier.

De nouveau une musique lugubre retentit, mêlée de cymbales et de tambours, au-dessus desquels s'élève parfois une éclatante fanfare de trompettes. Et à la rouge flambée des torches, une mêlée confuse apparaît, d'hommes, de chevaux, de bannières. L'un des chevaux, drapé d'une housse ensanglantée, porte sur sa selle une colombe, symbole de l'âme du martyr tombé dans la bataille; derrière, dans des palanquins décorés de panaches et d'aigrettes, de jeunes enfants représentent sa famille prisonnière; et voici enfin, dans leurs longues robes blanches déjà toutes rouges de sang, des

centaines de fanatiques aux visages féroces, aux allures désordonnées, frappant à coups redoublés leurs têtes avec leurs sabres nus. Parfois la procession fait halte ; un iman lit lentement quelques versets du récit qui raconte le martyr du prophète ; des cris de douleur, des chants de deuil lui répondent, auxquels se mêle, comme une basse profonde, le bruit des poings tombant sur les poitrines ; et puis le cortège repart, accélérant sa marche, de plus en plus grisé par le bruit, les chants, l'ardeur de la fièvre religieuse. Maintenant les pas se pressent, les coups de sabre se précipitent, les taches de sang grandissent sur les robes blanches. Vainement, derrière chacun de ces fanatiques, un soldat turc s'efforce avec un bâton de parer les coups trop violents : il n'est point rare que le furieux se retourne contre son protecteur. Beaucoup déjà ont le visage, les yeux remplis de sang ; ils marchent, étanchant en courant leurs plaies avec de grandes pièces de toile blanche. Quelques-uns faiblissent, tombent, mais ne veulent point se laisser emporter. Et tous, saisis d'une rage frénétique, ivres de bruit, d'alcool aussi, qu'on leur verse par rasades après chaque tour, courent, sous l'éclair des torches fichées au bout des piques, brandissant dans la nuit rouge leurs épées ensanglantées ; des visages atroces passent et repassent ; des crânes taillés de coups, de longues robes blanches, maintenant toutes rouges de sang, paraissent et disparaissent ; et la musique continue, monotone et excitante, avec de grands éclats de cuivres qui parfois dominant le tumulte. Et à la flamme des grands brasiers qui s'illuminent de soudaines et fauves lueurs, la sombre et fantastique vision se poursuit, mêlée confuse, boucherie sanglante, horrible, si l'on veut, et écœurante, mais qu'on ne se

lasse point de contempler : tant, dans ce cadre pittoresque, la fête des Persans garde de couleur tragique; tant, dans la Constantinople moderne et banale, elle éveille puissamment les images du vieil Islam sombre et sanglant.

### III

Par la Corne-d'Or flamboyante de soleil, les caïques légers nous mènent au saint faubourg d'Eyoub. En ces premiers jour de printemps, dans le loisir de ce dimanche ottoman, Eyoub est plein de mouvement et de charme; entre les pittoresques maisons de bois, entre les boutiques et les cuisines en plein vent, un flot de populaire roule, femmes aux férédjés éclatants, enfants en habits de fête, à la grâce élégante et mutine, et les marchands de fleurs passent, avec leurs paniers pleins de grands iris jaunes, de violettes et de roses, et les chiens dorment nonchalamment dans les coins d'ombre, les grands chiens errants au profil de renard ou de loup, maîtres souverains du pavé et qui ne se dérangeraient pas pour le sultan même. Et, au bout de la rue colorée et bruyante, ce sont les abords, maintenant silencieux et calmes, de la sainte mosquée d'Eyoub; c'est l'avenue déserte où derrière les façades de marbre percées de grillages d'or, les blanches stèles funéraires rehaussées d'or et de bleu s'alignent à l'ombre des grands arbres, où le bruit clair des fontaines murmurantes berce doucement l'éternel sommeil de ceux qui ont voulu dormir autour de ce sanctuaire d'Islam; et plus haut, sur la colline, c'est le grand cimetière aux ombrages sombres, avec ses échappées de vue sur la

Corne-d'Or sillonnée de caïques, sur les grandes vallées pleines de verdure qui descendent vers Stamboul, et plus loin sur d'autres cimetières encore — mélancolique ceinture dont la ville s'entoure du côté de la terre, et que domine la ligne sinueuse des vieilles murailles byzantines. Et par ce chemin, où chaque détour évoque des siècles d'histoire, par ce chemin si triste et si beau, qui, du fond de la Corne-d'Or jusqu'aux Sept-Tours, s'en va entre des tombeaux et des ruines, nous revenons, le long de cette triple et formidable enceinte qui tant de fois brisa l'effort de toutes les barbaries, jusqu'à ce jour sinistre du 29 mai 1453, où, sous l'assaut furieux des soldats de Mahomet, Byzance succomba enfin, où — à cette porte de Saint-Romain dont on retrouve la place — le dernier des empereurs chrétiens d'Orient est mort l'épée à la main, écrasé sous le nombre, sur les remparts de sa capitale envahie. Aujourd'hui encore, les brèches béantes ouvertes au flanc des murailles, les pans de maçonnerie tombés au profond des fossés, les bastions crevassés, les hautes tours crénelées demeurées intactes, disent la fureur des attaques et l'énergie des résistances désespérées; et sur cet immense château féodal tout doré par les siècles, les arbres de Judée mettent leurs nuances claires, et la nature, qui sait si bien parer les blessures des ruines, drape d'un manteau de lierre et de verdure les courtines et les tours. Et c'est dans cette Stamboul lointaine, endormie au pied des vieux remparts, dans ces quartiers perdus, que couvrent de leur ombre séculaire les mosquées de Sélim et de Mahomet, c'est là, bien plus que dans les rues peuplées d'une foule cosmopolite, qu'il faut venir pour retrouver quelque chose de la couleur d'Orient. Dans



ces petits cafés à l'auvent ombragé de treilles, dans ces rues écartées, au pavé accidenté et fantasque, dans ces petites maisons de bois sévèrement closes, la vie musulmane s'écoule, telle qu'elle s'est écoulée depuis des siècles; et, malgré les ruines trop fraîches rappelant les récents tremblements de terre, malgré le pas lourd des patrouilles évoquant de plus sinistres souvenirs encore, c'est là qu'il faut aller s'asseoir et longuement rêver, si l'on veut goûter vraiment le charme tout-puissant de l'Islam.

Dans les jardins du Vieux Sérail, en face de ce kiosque aux faïences — *Tchinili-Kiosk* — le plus ancien monument et l'un des plus charmants que les Turcs aient élevés à Constantinople, se dresse le bâtiment neuf du Musée impérial ottoman. Depuis quelques vingt ans, la Turquie, pour faire figure sans doute d'état européen et civilisé, a voulu se donner le luxe de collectionner les antiques; et, comme elle possède à l'heure présente plus de la moitié encore du monde grec ancien, elle n'a pas eu grand'peine à satisfaire, sous la direction de l'homme distingué qu'est Hamdy-bey, cette ambition de fraîche date. Il y a de tout dans ce musée, des antiquités assyriennes et des antiquités chypriotes, des monuments qui viennent d'Égypte et d'autres qui viennent de Palmyre, le trésor de Priam trouvé à Hissarlik et d'admirables bronzes découverts à Tarse : mais ce qui du coup a mis le musée de Constantinople hors de pair, ce qui l'a classé parmi les quatre ou cinq sanctuaires privilégiés de l'art, ce qui l'a rangé en bonne place à côté des musées de Londres ou d'Athènes, de Delphes ou d'Olympie, c'est la découverte mémorable, capitale, qui a fait sortir, voilà dix ans à peine, d'une nécropole oubliée

de Sidon cette série de merveilleux sarcophages, chefs-d'œuvre de la sculpture hellénique à son apogée. Et je ne sais vraiment, dans ces incomparables monuments, ce qu'il faut admirer davantage, la fraîcheur des marbres parvenus intacts jusqu'à nous dans toute leur fleur, ou l'exquise harmonie des couleurs dont une savante et délicate polychromie a nuancé ces bas-reliefs, ou la grâce robuste et svelte de ces cavaliers qui semblent détachés de la frise du Parthénon, ou la majesté sereine et touchante de ces admirables *Pleureuses*, sœurs jumelles des chastes et charmantes figures qui décorent les stèles du Céramique d'Athènes. Mais le joyau de la collection, c'est assurément le précieux sarcophage auquel l'imagination populaire, toujours en quête d'épithètes retentissantes, a attaché le nom sonore — et d'ailleurs inexact — de « sarcophage d'Alexandre ». Et peu importe après tout quel prince, grec, perse ou phénicien, a dormi son dernier sommeil dans cette grande cuve de marbre, à l'architecture harmonieuse et puissante, à la riche décoration. En face du *Combat de cavalerie* ou de la *Chasse au lion*, d'un réalisme si intense, d'un mouvement si impétueux et si pittoresque, on s'inquiète peu du problème historique qui se pose; devant ces chefs-d'œuvre authentiques et charmants, on ne voit plus que l'incomparable science, la verve passionnée de l'exécution, que la grâce fine de ce coloris, légèrement pâli par les siècles et qui, dans ce monument unique, nous rend, comme on l'a dit, « un reflet contemporain et à peine affaibli de l'art du divin Apelle<sup>1</sup> ». Et j'ai encore dans

1. Th. Reinach, *Les Sarcophages de Sidon* (Gaz. des Beaux-Arts, 1892).

les yeux, après bien des mois écoulés, les délicates harmonies de cette polychromie exquise, la pourpre éclatante des draperies, les broderies multicolores des tuniques et des tapis de selle et, sous le toit triangulaire du couvercle, cette adorable frise où des feuilles de vigne sauvage serpentent en d'élégants rinceaux jaune pâle sur un fond violet!

Et c'est là, dans ces salles silencieuses du musée, et encore dans Sainte-Sophie déserte, que l'on goûte les sensations d'art les plus pleines et les plus pures que Constantinople puisse donner. Et pourtant, il y a bien du charme aussi et de la grâce — mais combien différente! — dans ce palais du Vieux Sérail, dans ce palais des grands sultans d'autrefois, que les maîtres de la Turquie moderne ont délaissé pour les rivages du Bosphore ou les collines d'Yldiz, mais qui n'en demeure pas moins, par les trésors splendides et les pieuses reliques qu'il abrite, comme le sanctuaire de la monarchie. Aussi est-ce chose assez compliquée de franchir les portes, difficilement ouvertes, de l'antique résidence souveraine : il y faut des autorisations spéciales, et toute une diplomatie pour les obtenir; il y faut également, pour acquitter l'hospitalité impériale, des gratifications presque royales. Mais le site est charmant avec ses pelouses d'un vert tendre, sa parure de noirs cyprès séculaires, la fraîcheur des pièces d'eau murmurantes, avec ses terrasses d'où la vue est si belle sur la côte d'Asie et le Bosphore, ses kiosques aux blanches coupoles, capricieusement semés parmi les jardins, avec tout ce décor de palais enchanté, caché derrière des portes farouches et des remparts crénelés de citadelle. Et, tout naturellement, dans ce cadre paisible et solitaire, où nulle présence importune

ne réveille la notion du temps un moment abolie, toute la vie des sultans disparus s'évoque comme en un éclair, magnifiquement hautaine dans ce kiosque du divan, où, caché dans l'ombre de la fenêtre grillagée d'or, le padischah, invisible et présent, recevait les ambassadeurs en audience solennelle; luxueusement familière dans ce kiosque de Bagdad, tout tapissé de claires faïences, où, sur les divans bas aux étoffes chatoyantes, sur les meubles de nacre et les tapis précieux, le soleil, doucement tamisé par dès rideaux de soie de Brousse, vient mourir en un demi-jour mystérieux. Et quand, avec un cérémonial compliqué, un haut fonctionnaire du palais, entouré d'une escouade de domestiques, a fait jouer péniblement les massives serrures qui ferment les portes de fer du Trésor, la sensation se fait plus intense encore et plus précise : dans la pénombre lumineuse où s'allument des éclairs d'or et de pierreries, tout l'Orient de jadis apparaît avec son luxe grandiose et barbare, qui se plaît aux armes magnifiques, aux somptueux vêtements de guerre, aux orfèvreries splendides, étincelantes de rubis et de turquoises, avec son enfantillage aussi, qui se laisse séduire aux banales amusettes d'Europe, et met au même rang les pendules achetées à Paris ou à Vienne et le trône merveilleux, éblouissant de perles et d'émeraudes, que jadis Sélim I<sup>er</sup> conquît sur le shah de Perse. Et l'évocation s'achève, saisissante, presque inquiétante à force de réalité, devant ces mannequins funèbres, méthodiquement alignés sous des vitrines et qui portent les costumes d'apparat des sultans d'autrefois. Ils sont là, tous ceux qui jadis habitèrent le Vieux Sérail, depuis Mahomet II jusqu'à Mahmoud le réformateur, avec leurs caftans de brocart aux grands

dessins compliqués, avec leurs hauts turbans blancs où brillent des aigrettes de pierreries, avec, dans la soie des ceintures, leurs poignards à la garde incrustée de rubis et de perles; ils sont là tous, immobiles et tragiques, Mahomet II, qui prit Constantinople et dont le kandjar a son large pommeau fait de trois grosses émeraudes; Soliman, qui prit Belgrade, et dont le turban flamboie d'une triple torsade de rubis; Mourad, qui prit Bagdad, et dont le casque empanaché et la chemise de mailles étincellent de pierres précieuses et d'or; et tous les autres, les Sélim, les Achmet, les Mustapha, tous les maîtres de la vieille Turquie morte, de la Turquie sauvage et guerrière, magnifique et pittoresque... Et involontairement on pense au selamlık d'hier, au sultan d'aujourd'hui.

Et c'est une leçon d'histoire encore — et bien frappante aussi — que la visite de ces palais modernes de Beylerbey ou de Dolma-Bagtché, où les successeurs récents des khalifes se sont essayés à faire figure de souverains européens. Pour se conformer à la volonté du maître, on a rassemblé ici tout ce qui est censé constituer le luxe d'une résidence souveraine, les grandes salles de fête aux proportions colossales, la salle du trône toute ruisselante de dorures, la galerie de tableaux, où, sur des centaines de mètres, s'alignent dans un triste demi-jour des toiles souvent plus tristes encore; pour rendre l'habitation digne du prince, on a dépensé follement, sans mesure et sans goût, et l'on s'effare vraiment, en parcourant l'interminable suite de ces pièces somptueuses et vides, de ce gros luxe criard, de ce clinquant banal, de ces recherches absurdes, où l'on a fait riche, croyant faire beau. Ce ne sont partout qu'escaliers de marbre à double

révolution très compliquée, que grands halls remplis de pompeux lampadaires de cristal et d'or, que salles énormes aux voûtes étincelantes posant sur une forêt de colonnes bleues; et jusque dans l'intimité des appartements, c'est une profusion insensée et vaine de matériaux précieux, comme dans ce bain romain, — l'une des grandes curiosités de Dolma-Bagtché — tout tapissé de marbre et d'albâtre ajourés en dentelles. Et il y a, dans la coûteuse et inutile splendeur de ce palais trop neuf et déjà inhabité, quelque chose de profondément mélancolique, et quelque chose de navrant aussi dans ce douloureux et impuissant effort pour adapter la vieille Turquie asiatique aux mœurs de l'Europe moderne.

#### IV

Après les journées passées en visites de monuments, en courses pressées à travers l'immense Stamboul, c'est une sensation délicieuse de calme, de fraîcheur et de repos qu'une visite, même rapide, au charmant archipel des îles des Princes. Sous le gai soleil, la mer de Marmara très bleue se soulève en une longue houle berceuse; sur la côte d'Asie, Scutari et Chalcédoine déploient leur paysage enchanteur de villas, de mosquées et de grands arbres sombres; et au loin, par-dessus la vaporeuse silhouette des rivages baignés dans une lumière argentée, l'Olympe chargé de neiges met des blancheurs rosées sur le ciel bleu. Jadis, ces îles verdoyantes et fraîches, Proti, Antigoni, Prinkipo, étaient peuplées de couvents innombrables et plus d'une fois, des empereurs et des impératrices de

Byzance, des ministres et des patriarches sont venus, après de tragiques disgrâces, finir dans le triste exil de ces cloîtres leur existence aventureuse<sup>1</sup>. Dans le riant décor d'aujourd'hui, il faut quelque effort pour évoquer ces dramatiques souvenirs : Prinkipo n'est plus en effet qu'une élégante station de villégiature mondaine, toute pleine d'hôtels européens et de villas à l'italienne, toute couronnée de pins, de chênes verts et d'oliviers, toute parfumée de myrtes, de térébinthes et de fleurs. Et nous n'avons guère pensé, je l'avoue, à l'histoire de jadis, à ces impériales recluses qui sont venues ici languir et mourir, dans ce somptueux et très moderne hôtel de Prinkipo-Palace, qui se dresse, inachevé encore, sur le principal sommet de l'île et d'où la vue est si belle sur les flots étincelants de Marmara, sur les sombres forêts qui encadrent le fond lointain de la baie d'Ismid, sur la molle courbure des côtes où les grands arbres verts viennent, jusqu'au bord des golfes, se mirer dans les eaux bleues. Dans les sentiers ombreux et parfumés, où galopent les joyeuses cavalcades des petits ânes agiles, le long de la route charmante qui tantôt s'élève en corniche au-dessus des hauts promontoires et tantôt longe le rivage où la mer brise doucement, dans le luxe confortable de la salle à manger claire où la table est dressée en face du plus beau paysage qu'on puisse rêver, dans ce décor élégant de vie moderne et mondaine, on se sent transporté à mille lieues de Byzance, en quelque coin exquis de notre Côte d'azur, proche de Nice, de Menton ou du cap Martin. Et le soir, par un saisissant contraste, voici qu'une fois encore se déploie à nos yeux le

1. Voir G. Schlumberger, *Les Iles des Princes*. Paris, 1884.

merveilleux panorama de Stamboul au soleil couchant. Et c'est par ce spectacle incomparable de la grande ville noyée dans un poudrolement d'or que s'achève notre trop bref séjour; déjà l'*Orénoque* largue ses amarres, et tandis que, dans la nuit tombée, le bateau stoppe au milieu du Bosphore, une dernière fois Constantinople nous apparaît, non plus, comme il y a quelques jours, enveloppée des brumes légères du matin, mais non moins originale et mystérieuse dans sa parure nocturne, dans l'étincellement des feux qui brillent sur la mer et des lumières innombrables qui s'allument au penchant des collines; et, au-dessus de la capitale ottomane illuminée, brille sur le ciel sombre, comme un héraldique emblème de l'Islam, le pâle croissant de la lune nouvelle.



## CHAPITRE VIII

### Villes mortes d'Orient.

---

#### L'ART FRANÇAIS A CHYPRE ET A RHODES

L'Orient est plein de villes mortes. Il en est de célèbres, dont tout le monde sait le nom, Delphes ou Olympie, Délos ou Mycènes, toutes celles qui se réclament des souvenirs de la Grèce antique. Il en est d'autres, moins connues, qui ne sont ni moins curieuses ni moins intéressantes : ce sont celles qu'a laissées derrière lui le moyen âge byzantin ou latin. Et je ne sais point, cela soit dit sans manquer de respect aux classiques et pures gloires de l'Hellade, si ces villes mortes là n'ont pas pour nous un attrait plus vif et plus particulier. Elles ont en tout cas ce double mérite : demeurées plus intactes, elles nous font pénétrer mieux dans l'intimité de ce passé dont elles gardent la mémoire; et ce passé aussi nous va au cœur plus droit et plus profondément. Ce qu'elles rappellent, c'est cette épopée grandiose des croisades, chimérique en ses espoirs peut-être, éphémère et incomplète en ses résul-

tats, si grande pourtant par l'idée et le sentiment qui l'inspira; ce qu'elles évoquent, en leur muet langage, ce sont les glorieux souvenirs que la France a laissés sur cette lointaine terre d'Orient, et l'ineffaçable empreinte dont elle a marqué ce pays. De ces villes mortes, deux m'ont particulièrement frappé, que je voudrais pour un moment faire revivre : Famagouste dans l'île de Chypre, Rhodes dans l'île du même nom.

## I

Quand en 1291 le royaume latin de Jérusalem succomba sous les coups des musulmans, il laissait un double héritage, commercial et militaire. Chypre recueillit l'un; l'autre revint à Rhodes.

Vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, Richard Cœur de Lion, se rendant en Palestine, avait conquis Chypre en passant, et puis, ne sachant qu'en faire, l'avait vendue peu après à Guy de Lusignan. Ainsi « un coup de tête et un coup de main avaient, comme on l'a dit, produit en quelques jours le résultat le plus durable de toutes les croisades ». Sous les princes français qui le gouvernèrent, lentement, au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, le petit royaume s'organisa; chaque pèlerinage, chaque croisade lui apporta de l'argent et des hommes, chaque désastre éprouvé en Palestine l'enrichit de fugitifs et de colons. La chute du royaume de Jérusalem mit le comble à sa fortune. Toute la noblesse latine émigrée de Terre Sainte chercha asile à Chypre, les Ibelin, les Montfort, les Dampierre, les Antioche, les Brienne, les Montbéliard, et bien d'autres. Les grandes villes de commerce,

Gênes, Pise, Venise, qui avaient peuplé la côte syrienne de leurs établissements, transportèrent à Chypre leurs consulats et leurs comptoirs ; les grandes maisons de négoce ou de banque, installées jadis dans les ports de la Palestine, y transférèrent leurs affaires et leurs capitaux. Et ainsi fortifié par tant de recrues précieuses, enrichi de toutes les forces vives de la Terre Sainte, le royaume de Chypre connut, pendant près de deux siècles, une rare et merveilleuse prospérité.

Un trait de cette histoire vaut d'être signalé. Administrée par des princes français — les Lusignan sont d'origine poitevine — Chypre dès le début fut une colonie française : et telle elle demeura jusqu'à la fin. C'est sur le modèle de France que s'y constitua la société féodale, et le code de cette société, le recueil des *Assises*, est un pur monument de l'ancien droit français. C'est de France que vinrent la plupart des prélats qui dirigèrent l'église chypriote : l'archevêque Thierry, un Parisien, dont le frère était chanoine de Notre-Dame, et qui commença Sainte-Sophie de Nicosie; Eustorge de Montaigu, un Français d'Auvergne, Hugues de Fagiano, doyen de Rouen, Gérard de Langres, ancien chanoine de Sens, qui la continuèrent, et Baudoin Lambert, qui bâtit à ses frais Saint-Nicolas de Famagouste : et ces cathédrales qu'ils édifièrent sont elles aussi toutes pareilles à nos cathédrales de France. C'est en français que furent composées les œuvres les plus remarquables de la littérature chypriote, qu'écrivirent un Philippe de Novare, un Guillaume de Machaut, un Philippe de Mézières. Sans doute à ces influences venues de France d'autres se mêlèrent sur le tard, qui vinrent d'Espagne et surtout d'Italie. Et sans doute aussi l'Orient ne s'est point effacé tout

entier : les mœurs témoignent que sur cette terre de Chypre l'antique culte de Vénus garda toujours son influence et ses prestiges ; la langue et l'art attestent que Byzance, jadis maîtresse de Chypre, ne se laissa jamais vaincre entièrement. Mais toujours la France exerça l'influence dominante, et au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle encore, alors pourtant que les Vénitiens avaient renversé la dynastie des Lusignan, exilé les vieilles familles françaises trop fidèles au souvenir de leurs rois, un voyageur pouvait écrire : « Tous ceulx du pays, et spécialement les gentilzhommes, sont aussy bons françoys que nous sommes en France. »

Il faut lire dans le beau livre de M. de Mas-Latrie<sup>1</sup> l'histoire de ce royaume féodal et latin, histoire souvent brutale et sanglante, toujours intéressante et pittoresque, et bien des fois mouvementée et amusante comme un roman. Il faut voir dans les ouvrages du marquis de Vogüé<sup>2</sup> et du baron Rey<sup>3</sup> et surtout dans le remarquable et savant livre où M. Enlart vient d'étudier l'art gothique et la Renaissance en Chypre<sup>4</sup>, les admirables monuments de cette brillante et éphémère civilisation. Pour donner idée de l'activité de ces princes bâtisseurs et lettrés, de la merveilleuse floraison d'édifices dont ils couvrirent leur petit royaume, on pourrait décrire ici cette cathédrale de Nicosie, qu'on mit plus d'un siècle à construire sans pouvoir l'achever, et où se lit comme en un raccourci toute l'évolution de

1. Mas-Latrie, *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*. Paris, 3 vol., 1852-1862.

2. Vogüé, *Les Églises de la Terre-Sainte*. Paris, 1860.

3. Rey, *L'Architecture militaire des Croisés en Syrie et dans l'île de Chypre*. Paris, 1871.

4. Enlart, *L'Art gothique et la Renaissance en Chypre*. Paris, 1899, 2 vol.

l'architecture gothique en Chypre : édifice admirable, dont le style simple et grandiose rappelle l'art de l'Ile-de-France, et auquel demeure attaché le souvenir de saint Louis, — ou bien encore cette élégante et pittoresque abbaye de Lapaïs, l'une des constructions les plus imposantes de Chypre, avec son église du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, son cloître et son vaste réfectoire qui date du <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, avec l'admirable bâtiment surtout qui enferme le dortoir et la salle capitulaire, et qui par ses dispositions comme par sa beauté fait penser à la *Merveille* du mont Saint-Michel. Ailleurs ce sont des châteaux forts, dressés à la crête des falaises qui dominent au loin la mer de Karamanie, Cérines, Buffavent, Kantara, et cette forteresse, « l'un des plus étonnants monuments de l'étonnante architecture du moyen âge<sup>1</sup> », qui portait le nom pittoresque et sonore de Saint-Hilarion ou de Dieu-d'Amour, et dont la légende contait qu'elle avait été jadis la demeure du prince Cupidon, fils de Vénus, en son vivant reine de Chypre ; et cet autre encore, bâti à Kolossi par les chevaliers de l'Hôpital, et dont la célébrité, pour être moins mythologique, n'était pas moins considérable. C'est près de là qu'on récoltait, dans un vignoble, qui, au témoignage d'un voyageur allemand du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, « n'a point son pareil au monde », le vin fameux de la Commanderie, d'une couleur et d'un bouquet sans égal, et si fort qu'à le boire pur on risquait de se brûler les entrailles et qu'il fallait bien, pour un verre de vin, ajouter prudemment quatre grands verres d'eau. On trouvera dans le livre de M. Enlart la description fort détaillée et l'étude définitive de ces monu-

1. Enlart, *loc. cit.*, p. 578.

ments et de bien d'autres encore dont Chypre est pleine. Je ne veux retenir ici que la seule Famagouste, de toutes ces villes latines de Chypre celle qui donne l'impression la plus saisissante, celle de toutes aussi qui, par les épisodes de son histoire, par le nombre et la variété de ses édifices, résume le mieux les traits caractéristiques de cet art et de cette civilisation.

## II

Quiconque a lu *Othello*, garde en son souvenir le nom de Famagouste. C'est là que Shakespeare a placé la tendre et tragique aventure de Desdémone et du More de Venise, et aujourd'hui encore, au château de Famagouste, une tradition légendaire se plaît à montrer le palais d'Othello. Mais si par cette poétique histoire, Famagouste est entrée tout droit dans l'immortalité littéraire, elle a d'autres titres, et non moins sérieux, à la gloire historique. Pendant tout un siècle, le *xiv<sup>e</sup>*, elle a été l'une des plus grandes villes de commerce de l'Orient, un marché international et cosmopolite comparable à Constantinople, à Venise, à Alexandrie, une cité prodigieusement riche, prodigieusement vivante et prodigieusement corrompue.

On a pendant longtemps considéré les croisades comme de brillantes expéditions militaires, nées d'un grand mouvement d'enthousiasme religieux, comme des guerres saintes, dont le seul but fut la reprise et la défense de la Palestine. Et sans doute il y a dans cette conception une part de vérité. Pourtant ce serait étrangement fausser l'histoire des établissements latins

d'Orient de les voir sous ce jour trop exclusivement héroïque. De bonne heure, le zèle religieux des premiers jours fit place à des préoccupations plus pratiques et plus matérielles; bien vite les grandes villes commerçantes d'Italie, qui avaient puissamment contribué de leurs vaisseaux et de leur argent au succès de la croisade, comprirent l'importance du marché nouveau qui s'ouvrait à leurs spéculations et à leurs entreprises; elles nouèrent dans l'Orient des relations d'affaires, créèrent des comptoirs, organisèrent un actif mouvement d'échanges et de colonisation. Par elles l'Occident prit l'habitude et le goût de ces articles de luxe, de ces denrées précieuses, que Vénitiens et Génois tiraient de l'intérieur de l'Asie et qui tenaient dans l'économie domestique du xur<sup>e</sup> et du xiv<sup>e</sup> siècle la place qu'occupent aujourd'hui les denrées coloniales. Aussi, quand le royaume de Jérusalem tomba, trop d'intérêts d'argent, trop de besoins matériels s'étaient créés pour qu'on se pût résoudre à les abandonner. La conquête de la Terre Sainte par les croisés avait ouvert d'immenses sources de richesse et de bien-être; ceux qui en profitaient ne se résignèrent point à ce que la perte de la Palestine vint les tarir.

C'est ce qui fit la fortune de Chypre. Placée à deux jours de l'Égypte, à quelques heures à peine de la Syrie et de l'Asie Mineure, en face des ports où aboutissaient les grandes routes du commerce oriental, par sa situation géographique déjà elle était préparée au grand rôle qu'elle allait jouer. Sa position insulaire, en la protégeant contre les invasions, l'affranchissait du souci militaire qui avait constamment pesé sur le royaume de Jérusalem, et lui permettait de se livrer plus librement aux travaux de la paix. Une circons-

tance politique acheva d'assurer sa prospérité. Après la chute de Saint-Jean-d'Acre, les papes avaient interdit aux chrétiens tout commerce direct avec les infidèles : Chypre fournit, à point nommé, un terrain neutre où Vénitiens et Génois purent, sans contrevenir aux défenses de l'Église, continuer avec l'Orient leurs fructueuses opérations. Dans ses ports, devenus un grand entrepôt international, Orientaux et Occidentaux se rencontrèrent et échangèrent leurs marchandises, et par là, durant tout le xiv<sup>e</sup> siècle, l'île fut merveilleusement prospère.

Famagouste surtout fut le centre de ce grand mouvement commercial. Située sur la côte orientale de Chypre, et toute voisine des rivages asiatiques, possédant un port excellent, le seul vrai port qu'il y ait à Chypre, elle devint bien vite l'une des plus grandes villes du Levant. Ses entrepôts regorgeaient de marchandises : la cannelle, l'aloès, les aromates s'y mêlaient aux pierres précieuses et aux perles ; les cotons de Syrie, les épices d'Asie, « plus communes, dit un voyageur du xiv<sup>e</sup> siècle, que n'est chez nous le pain », y alternaient avec les produits de l'agriculture et de l'industrie locales, avec le sucre, le sel, les vins, avec les riches étoffes de soie tramées de fils d'or, les broderies polychromes, les objets d'orfèvrerie et les parfums fameux qu'on appelait les « oiselets de Chypre ». Nulle part on ne trouvait des bazars mieux assortis, des approvisionnements plus considérables, des hôtelleries plus nombreuses, un mouvement plus bigarré d'étrangers de toute nationalité. Nulle part on ne percevait mieux non plus le prodigieux mélange de races qui s'était fait en Chypre. Toutes les religions se rencontraient à Famagouste, Latins et Grecs, Nestoriens



et Jacobites, Syriens et Arméniens, qui toutes avaient leurs églises et se supportaient en une mutuelle tolérance. Les monastères grecs voisinaient avec les établissements latins des Franciscains et des Carmes, les couvents des Clarisses et des Augustins avec les maisons des ordres militaires du Temple et de l'Hôpital : et tous avaient leurs églises, qui faisaient de Famagouste une véritable « ville sonnante ». Toutes les nations s'y coudoyaient en une foule multicolore. Dans la grande rue marchande qui débouchait sur la place du palais, s'alignaient les loges des puissantes cités commerçantes qui avaient des consuls à Famagouste, Venise et Gênes, Pise et Ancône, Barcelone, Montpellier, Narbonne, toutes rivalisant d'élégance, avec leurs portiques ouverts, leurs salles hautes, leurs armoiries sculptées ou peintes, et leurs mâts où flottait la bannière de la nation. Sur le port, à la Bourse, aux boutiques des changeurs, c'était tout le long du jour une animation bruyante et cosmopolite : toutes les races passaient, et tous les costumes, arméniens et grecs, juifs et syriens, arabes et éthiopiens, marchands d'Italie et de Catalogne, de Provence et de Champagne ; comme en une Babel, toutes les langues s'entrechoquaient. Et les voyageurs du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, qui débarquaient à Famagouste, ceux-là mêmes qui avaient visité Constantinople, Venise ou Alexandrie, demeuraient, à la vue de la cité chypriote, stupéfaits et éblouis de cette prospérité prodigieuse, un peu étourdis aussi de cette agitation incessante et parfois même scandalisés.

Durant tout le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, la richesse de Famagouste fut proverbiale. Dans cette grande ville de commerce où se faisaient d'énormes fortunes, le luxe était magni-

fique, les fêtes splendides, les dépenses insensées, la vie facile et singulièrement relâchée. Un pèlerin allemand du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, qui passa vers 1340 à Famagouste, écrit que posséder à Chypre trois mille florins de rente c'est être plus pauvre qu'avoir chez nous trois marcs de revenu. Les nobles passaient le temps en tournois et en chasses, entretenant des meutes énormes, des faucons et des léopards, et s'amusant, par goût d'originalité, à teindre bizarrement en couleur orange, à l'aide du henné, la queue de leurs chevaux et de leurs chiens. Les marchands faisaient assaut de faste et de magnificence; par l'éclat de leurs fêtes, les rois de Famagouste étaient alors les frères Lachas, des Syriens nestoriens que le roi Pierre I<sup>er</sup> lui-même ne dédaignait pas d'honorer de sa visite et dont la folle prodigalité excitait l'admiration universelle. Chez eux, aux jours de grande réception, on étalait les pierres précieuses sur des plateaux, où les gentils-hommes du roi ne se faisaient point scrupule de cueillir quelques petits souvenirs; dans les cheminées flambaient de grandes brassées de bois d'aloès et la cuisine même était faite au feu de cet aromate. Un jour, un des Lachas, imitant, ou à peu près, Cléopâtre, achetait, pour la piler dans un mortier, une escarboucle d'un prix exorbitant; une autre fois, il faisait au roi un cadeau princier de 30 000 ducats d'or. Et autour d'eux, chacun rivalisait de fastueuses dépenses. Avec le tiers du bénéfice retiré d'un seul voyage de commerce, un marchand de Famagouste élevait à ses frais la magnifique église de Saint-Pierre-et-Paul : et tout était à l'avenant. Les voyageurs d'Occident décrivent avec un visible étonnement le luxe étrange des cérémonies, les enterrements où des pleureuses

« doucement chantant » célébraient la valeur et les vertus du mort, les cortèges de noces où, entre quarante porteurs de cierges qui la précédaient et la suivaient, on voyait l'épousée à cheval, les sourcils peints et le visage fardé. A l'occasion de leur mariage, les riches marchands de Famagouste donnaient à leurs filles des dots magnifiques et des bijoux qui valaient plus « que toutes les parures de la reine de France ». Les maris y donnaient à leurs femmes des pierreries merveilleuses. Et d'autres encore que les femmes honnêtes faisaient fortune à Famagouste : et le pieux pèlerin allemand, constatant que beaucoup de courtisanes possédaient plus de cent mille florins, était quelque peu choqué « de la richesse de ces infortunées ». En ce xiv<sup>e</sup> siècle même, qui pourtant ne se piquait guère de chasteté, Famagouste faisait presquescandale. Comme si, sur cette terre brûlante, se réveillait l'empire de l'antique Vénus, la cité chypriote évoquait les plus licencieux souvenirs de Paphos et d'Amathonte, et les âmes pieuses, épouvantées de la corruption de cette « nouvelle Gomorrhe », prédisaient à cette reine du commerce oriental, pleine d'ambition et de luxure, de tragiques destinées et des catastrophes effroyables.

Il est de fait que, vers le temps où sainte Brigitte de Suède vaticinait ainsi, en de mystiques et terrifiantes révélations, sur la place publique de Famagouste, un étrange vent de folie passait sur Chypre entière. Entre sa femme légitime, la jalouse et vindicative Eléonore d'Aragon, et ses deux maîtresses, M<sup>me</sup> Jeanne Laleman et M<sup>me</sup> Eschive de Scandelion, le roi Pierre I<sup>er</sup> faisait assez scandaleuse figure ; et, quoiqu'il eût l'habitude — le détail est un peu risqué peut-être, mais d'une si pittoresque saveur — d'emporter, quand il

partait en voyage, une chemise de l'épouse légitime, qu'il faisait chaque soir placer dans son lit, cette attention touchante ne désarmait point la terrible Eléonore. Raffinant sa vengeance, elle mettait à profit l'absence du roi, d'abord pour torturer cruellement l'une de ses rivales, qu'elle fit jeter, enceinte de huit mois, dans un des cachots de Cérines, puis pour tromper son mari avec le comte de Rochas. Pierre I<sup>er</sup> était en France quand il apprit quelles revanches la reine s'était accordées; mais si, revenu en hâte, il put du moins sauver et reprendre sa maîtresse, une amère déception l'attendait d'autre part. Les barons de sa haute cour lui refusèrent justice de l'amant de sa femme et condamnèrent comme calomniateur le loyal sujet qui l'avait dénoncée. Et ici l'aventure tourne au drame. Aigri par ses malheurs, Pierre, jadis le parfait modèle de la chevalerie, l'un des derniers héros de la croisade, devint le plus forcené des tyrans. Pour se venger de ses adversaires, il faisait bâtir dans sa citadelle de Nicosie la grosse tour dite de la Marguerite (Pierre aimait ce nom, qu'il avait donné également à une de ses filles et à sa mule favorite) et il comptait inaugurer la construction par un banquet dont ses ennemis — c'est-à-dire ses propres frères et les barons de leur parti — seraient les hôtes et les victimes; et, en attendant, pour la moindre résistance à ses caprices, pour une paire de lévriers refusés à son fils, il déshonorait, torturait, condamnait aux travaux forcés les fils et les filles mêmes des barons rebelles. L'histoire finit par un assassinat : une nuit de janvier 1369, au palais de Nicosie, les mécontents envahirent la chambre royale; et, pendant que M<sup>me</sup> Eschive s'échappait en hâte, à peine vêtue, par une trappe communiquant avec une

chambre basse, ils assassinèrent le roi. Et voici le plus étrange de l'affaire. Devenue maintenant amoureuse de son mari mort, Eléonore se mit en tête de le venger. Ce fut une vengeance à l'espagnole, haute en couleur et étrangeté pittoresque. Un jour, au palais de Nicosie, dans la chambre même où le roi avait été massacré, elle convia à dîner le prince d'Antioche, frère du mort et l'un de ses meurtriers; sur la table, dans un plat couvert, était placée la chemise sanglante de la victime; et la reine, en la découvrant, donna elle-même le signal de l'égorgeage de son beau-frère. Eléonore eut d'autres rigueurs, et qui ne furent pas moins féroces, et des fantaisies aussi qui furent plus fâcheuses encore : il fallut, à la fin, l'embarquer pour l'Aragon; elle n'en avait pas moins eu le temps de ruiner Chypre pour toujours.

L'histoire allait en effet tristement réaliser pour Famagouste les sombres prophéties de sainte Brigitte. En 1373, à la faveur de l'anarchie qui déchire le royaume, les Génois s'emparent par trahison de la ville et s'y installent pour près d'un siècle. Puis Venise la prit à son tour. Très habilement, elle avait fait épouser au dernier roi de Chypre une Vénitienne, cette Catherine Cornaro qu'ont peinte Gentile Bellini et Titien : quand le prince fut mort, la Sérénissime République obligea sans trop de peine sa veuve à lui céder un royaume qui n'était plus qu'un protectorat vénitien. Pendant ce temps Famagouste voyait chaque jour croître sa décadence. Comme les anciennes défenses étaient tombées en oubli, qui interdisaient le commerce direct avec la Syrie et l'Égypte, Famagouste ne pouvait plus prétendre au rôle de grand entrepôt international qui l'avait naguère enrichie. Sa population diminuait,

ses belles maisons demeuraient vides; dans son enceinte trop vaste le désert se faisait. Seules, ses fortes murailles lui gardaient une valeur militaire : les ingénieurs de Venise mirent tout leur art à renforcer et à reconstruire ses remparts; et ainsi devenue une formidable place de guerre, la grande ville commerçante d'autrefois resta, pour près d'un siècle encore, l'un des plus solides boulevards de la chrétienté.

Dans l'église de Saints-Jean-et-Paul, à Venise, dans ce Westminster de la République où dorment côte à côte les plus illustres de ses doges et les meilleurs de ses serviteurs, on voit une urne de pierre sous laquelle se lit une longue inscription. Elle enferme les restes, je dirais volontiers les reliques, de Marc-Antoine Bragadino, le général qui, en 1571, défendit pendant plus d'une année Famagouste contre les hordes du sultan Selim. On sait comment, après une résistance héroïque, Bragadino, au mépris de la capitulation signée, fut attiré dans la tente du vainqueur, désarmé, garrotté, accablé d'injures, et dans la ville mise à sac, écorché vif, après d'atroces supplices, devant le grand portail de la cathédrale. On envoya à Constantinople, comme un trophée rare, la peau tannée du Vénitien; quelques années plus tard, Venise racheta à prix d'or les restes mortels de l'héroïque général, et pieusement les plaça au Panthéon de la République : récompense bien due à la mémoire du soldat dont la courageuse résistance avait coûté cinquante mille hommes au sultan, et qui avait justifié jusqu'à la mort, jusqu'au martyre, la fière devise frappée sur les monnaies obsidionales de Famagouste, où en face du Turc triomphant, s'attestait « l'inviolable fidélité » des Vénitiens de Chypre pour la patrie.

La chute de Famagouste eut dans l'Occident entier un retentissement prodigieux. Brantôme en oublia un moment les « honnestes dames » qu'il célébrait d'ordinaire, pour conter l'héroïsme de cette jeune fille de Chypre qui, en rade de Famagouste, fit sauter le grand galion de Mustapha pacha, avec les esclaves et les trésors qu'il portait. La gravure popularisa les épisodes de ce siège; les âmes sensibles s'attendrirent au récit que les témoins oculaires publièrent de la prise et des malheurs de Famagouste. Et puis l'oubli se fit. Moins de dix ans après la ruine de Chypre, le Père Étienne de Lusignan, dominicain et descendant de l'ancienne famille royale, essayait vainement d'éveiller quelques sympathies en faveur de sa glorieuse et bien-aimée patrie; vainement il peignait « les églises profanées, les autels détruits, les saintes reliques jetées aux chiens, et les images de notre Dieu et des saints brisées ». Ses appels demeurèrent inutiles : et tristement — véridiquement aussi — il pouvait écrire : « Ce qui me poise le plus, c'est que tout ce mal est advenu pour la paresse et négligence ou envie des chrétiens. »

### III

Aujourd'hui, quand le bateau mouille devant la rade déserte et ensablée de Famagouste, le premier aspect est étrange et séduisant tout ensemble. Derrière les massives murailles, intactes et fières comme autrefois, de hautes nefs gothiques, des tours d'église montent dans le ciel, qui semblent annoncer quelque grande et populeuse cité. Sans doute, sur la vaste lande jau-

nâtre qui s'étend à l'infini tout autour des remparts, sur cette terre plate, calcinée, où sous un ciel de feu poussent çà et là de maigres bouquets de palmiers, règne une tristesse morne et désolée; sur cette plage solitaire qui sent le marais et la fièvre, il semble qu'un souffle de mort ait passé. Pourtant, avec la gracieuse silhouette de ses clochers qui se reflètent dans la mer, la ville paraît vivante; et l'œil s'amuse du contraste imprévu qui, dans ce paysage ardemment coloré qui rappelle l'Égypte, a disposé ce décor emprunté au moyen âge féodal et gothique d'Occident. Mais descendez à terre, franchissez les portes : c'est une indicible désolation. Dans cette enceinte énorme, où trente à quarante mille personnes vivraient à l'aise, il n'y a pas une maison debout, sauf quelques misérables masures où gisent de pauvres familles turques. Entre les murs bas qui courent sur le sol, bordant des apparences de rues ou limitant de pauvres jardins mal cultivés, seules des ruines se dessinent sur le ciel, d'innombrables ruines d'églises — on n'en compte pas moins d'une trentaine — les unes affaissées, branlantes, gardant une moitié de nef dont les palmiers achèvent de disloquer les fondations et qui dans leur délabrement restent charmantes, d'autres presque méconnaissables, sans nom et sans histoire, quelques-unes seules à peu près intactes dans leur sévère et magnifique beauté. Les Turcs ont passé là : et, à cela près que les musulmans ont transformé en mosquées — ce qui les a sauvées — trois ou quatre des principales églises, et que dans les ruines du palais des Lusignan les Anglais, plus récemment, ont établi un bureau, un emplacement de lawn-tennis et une prison, Famagouste, abandonnée, ruinée, déserte, demeure à peu près telle que la fit le désastre de



1571<sup>1</sup>. Et c'est un spectacle poignant, l'un des plus saisissants que l'on puisse rêver, que ce cadavre de ville qui, de loin, sous le ciel bleu, dans la joyeuse lumière du soleil, paraissait, en cet après-midi de dimanche où je la vis, comme endormie dans le calme recueillement des offices, et qui de fait est morte et qui, à plus de trois siècles de distance, semble encore dans la stupeur de la plus épouvantable des catastrophes.

Regardons maintenant d'un peu plus près les choses. Ce qui frappe tout d'abord, c'est le souvenir de Venise. Le lion de Saint-Marc a mis ici sa griffe, ce fier lion que l'on rencontre d'un bout à l'autre de la Méditerranée orientale, de Corfou à Nauplie, de la Dalmatie à la Crète. Au-dessus de la porte de mer, à l'entrée du château fort qui jadis commandait la passe étroite du port, de grands bas-reliefs de marbre le montrent dominateur et volontaire, sa forte patte solidement posée sur l'Évangile, comme pour une prise de possession éternelle. Ailleurs le voici encore, cette fois sous la forme d'une colossale statue de pierre, couché au pied des remparts que naguère il défendit : au vrai, ce n'est plus qu'un débris de lion ; les pattes de devant sont rompues et brisées ; le corps, sous l'injure du temps et des hommes, est couvert d'éraflures qui semblent des blessures ; seule la tête redressée garde une allure hautaine ; mais dans les grands yeux vides il y a quelque chose de profondément douloureux. Et, dans sa misère tragique, ce lion abandonné émeut singulière-

1. Il faut ajouter que les débris des édifices jetés bas par le bombardement du xvi<sup>e</sup> siècle ont fourni des matériaux pour construire Larnaca, Port-Saïd et les fortifications d'Alexandrie. Ce commerce néfaste, qui achève la destruction, dure encore.

rement, vrai symbole des grandeurs passées et de l'irré-médiable décadence. Et c'est de Venise aussi que viennent ces puissantes murailles, cette admirable enceinte fortifiée, « la plus belle et la plus complète peut-être que nous ait léguée l'art des ingénieurs de la Renaissance<sup>1</sup> », et qui suffit à illustrer le nom de Jean-Jérôme Sanmicheli qui la dessina. Avec leurs fossés taillés dans le roc et que remplissait l'eau de mer, leurs hauts cavaliers flanquant la porte de terre ferme, avec leurs bastions énormes, dont les casemates pourraient abriter des régiments entiers, la disposition de leur artillerie commandant et balayant l'approche des courtines, les remparts de Famagouste excitaient l'admiration des contemporains, qui la jugeaient « une ville imprenable » et la proclamaient « la plus forte des citadelles ». Aujourd'hui encore, des juges compétents, avec qui j'ai eu la bonne fortune de visiter cette forteresse, ne pouvaient assez louer, en ce bastion Martinengo surtout qui est vraiment le cœur de la défense, la beauté solide de la construction, l'entente savante des flanquements, l'habile étagement des feux, toutes les ressources enfin que la science et le zèle des ingénieurs de Venise avaient préparées — en vain, hélas ! — pour l'héroïque et suprême résistance de Bragadino.

Pourtant, si forte que soit ici la marque vénitienne, il ne faut point se laisser tromper à cette apparence. L'époque où Venise régnait sur Chypre c'est, pour Famagouste, l'époque de sa décadence. Pour la voir en sa pleine prospérité, c'est ailleurs qu'il faut tourner les yeux, vers le temps où des princes français la gou-

1. Enlart, *loc. cit.*, p. 611.

vernaient, où des prélats de France régissaient son église, où des architectes français bâtissaient pour eux ces colossales basiliques, comparables aux plus belles de nos cathédrales, et qui nous font en quelque manière, dans cette Chypre lointaine, parcourir le cycle complet de l'architecture gothique.

Ce fut l'art de l'Ile-de-France qui fournit à Chypre ses premiers modèles : par plusieurs détails du plan et de la décoration, Sainte-Sophie de Nicosie, l'un des plus anciens monuments de l'île, rappelle Notre-Dame de Paris. Puis vers la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, une autre influence apparut. Pendant plus d'un siècle, le plus brillant de l'architecture chypriote, l'école de Champagne qui, vers le même temps, exerçait son action toute-puissante sur le midi de la France et jusqu'en Grèce, lui offrit les leçons de son expérience. C'est le temps où naissent en Chypre les œuvres de la plus haute valeur : Saint-Georges des Latins à Famagouste, le morceau d'architecture le plus parfait peut-être de toute l'île, qui rappelle Saint-Urbain de Troyes, Notre-Dame-de-Tyr à Nicosie, si jolie dans sa sobre élégance, la merveilleuse construction du cloître de Lapaïs, la cathédrale de Famagouste surtout, qui imite celle de Reims, et, comme elle, était l'église du sacre. Et voyez l'intérêt de ces édifices. Tandis qu'en France les désastres de la guerre de Cent ans ont ruiné bien des monuments de l'architecture gothique du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, Chypre, plus intacte, vient à point nommé compléter par des œuvres excellentes ce chapitre de l'histoire de l'art français. « Aucun monument français du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, dit un bon juge, n'offre à la fois l'importance et l'unité de la cathédrale de Famagouste ; nulle part on ne trouve un plus parfait modèle de pro-

portions heureuses et de sveltesse<sup>1</sup>. » Peu à peu, pourtant, par l'effet des relations constantes que Chypre entretenait avec le midi de la France et en particulier avec la cour pontificale d'Avignon, d'autres influences, vers la seconde moitié du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, supplantèrent celle de la Champagne : les écoles de Languedoc et de Provence trouvèrent en Chypre des imitateurs ; les portails de Saint-Nicolas de Famagouste rappellent la cathédrale de Béziers et Saint-Jean d'Aix : et à Famagouste encore, les belles églises de Saints-Pierre-et-Paul, de Saint-Georges des Grecs, de Sainte-Anne, qui datent du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, appartiennent à l'art gothique du sud de la France. Sans doute, avec le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, qui marque la fin de l'art gothique en Chypre, tous les styles se confondent, le style flamboyant de la Catalogne et le style vénitien ; sans doute l'art byzantin mélange alors curieusement à l'appareil gothique et à la sculpture latine ses coupoles et ses voûtes. Et, sans doute aussi, bien avant ces efforts, parfois pittoresques, d'une époque de décadence, l'Orient avait mis sa marque sur ces édifices de l'Occident : des terrasses couronnent le haut des constructions, arrêtant l'épanouissement de la floraison gothique ; l'ornementation, plus réglée et plus sévère, emprunte à la faune et à la flore spéciales du pays beaucoup de ses motifs décoratifs. Mais les formes générales sont latines ; et si, en quelques détails, les architectes de Chypre, comme ceux de Rhodes, se sont plu à innover — ainsi en ces porte-bannières qui font, aux jours de fête, flotter sur le couronnement des palais et des églises une mouvante forêt d'étendards — leurs voûtes sont aussi légères, aussi solides, aussi

1. Enlart, *loc. cit.*, p. 705.

parfaites que celles de France, leurs arcs-boutants d'une aussi audacieuse élégance, les proportions de leurs édifices aussi heureuses, les lignes de leurs nefs aussi pures et aussi simples, le décor de leurs fenêtres et de leurs portails aussi charmant : et les cathédrales qu'ils ont bâties selon les meilleures traditions françaises parlent, comme les inscriptions qui les décorent, notre langue dans toute sa pureté.

Nulle part mieux qu'à Famagouste on ne retrouve le vivant souvenir de cette longue influence. Il y a dans cette ville en ruines des églises de toute façon, de tous les styles, de tous les siècles. Voici Saints-Pierre-et-Paul, conservée presque intacte, un peu lourde et trapue en sa robuste structure, mais dont le bel appareil, le style élégant et simple, produisent un puissant et heureux effet. Ailleurs, vers le sud de la ville, très pittoresque parmi les palmiers qui l'entourent, c'est Saint-Georges, l'ancienne cathédrale des Grecs : elle est à demi ruinée aujourd'hui ; la façade septentrionale a été éventrée par le bombardement de 1571, l'abside porte encore la trace des boulets turcs, le toit manque, l'herbe pousse dans les nefs dévastées : pourtant elle est charmante en son délabrement. Et plus exquise encore en sa misère est la petite église de Saint-Georges des Latins : il n'en reste plus qu'une moitié à peine, et à travers les fenêtres en tiers-point, longues et étroites, on voit maintenant le ciel bleu et le lent balancement des palmiers ; mais ce qui subsiste, le haut portail fleuroné, les délicates sculptures, les gargouilles élégantes décapitées par le fanatisme turc, tout cela est d'une grâce incomparable, que rend plus séduisante encore ce qu'elle a d'éphémère ; car de cette ruine disloquée, branlante, prête à la chute, bientôt sans

doute il ne restera que le souvenir. Je ne veux point multiplier ces descriptions. Et pourtant il y a bien du charme dans ces petites églises qui, vers le nord de la ville, peuplent la solitude de l'ancien quartier des Syriens, Sainte-Anne, avec son haut clocher à arcades et ses contreforts jadis couronnés de bannières, la pittoresque église des Nestoriens, aujourd'hui transformée en étable à chameaux, mais qu'une fois par an les Grecs rendent au culte pour y célébrer l'office bizarre de Saint-Georges l'Exileur : un saint qui a pour vertu spéciale, lorsqu'on répand dans une maison un peu de terre prise dans son église, d'obliger le propriétaire à quitter le pays dans le cours de l'année. Plus loin c'est l'église des Arméniens, bâtie en 1335 pour les fugitifs de cette race infortunée échappés au sabre des Turcs, et dont les misérables débris avaient trouvé asile en Chypre<sup>1</sup>. C'est la belle église ruinée de Sainte-Marie du Carmel, où fut ensevelie l'une des gloires de l'église chypriote, le légat saint Pierre Thomas, qui suscita la croisade du xiv<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>; ce sont bien d'autres encore, sans histoire et sans nom. La plupart d'entre elles conservent des restes précieux de pein-

1. Le pèlerin Jacques de Vérone, qui a vu, en 1335, l'arrivée lamentable de ces exilés, en a laissé cet émouvant tableau : « O Seigneur Dieu, quelle tristesse c'était de voir cette foule pleurant et gémissant, les enfants à la mamelle accrochés au sein de leurs mères, les vieillards, les chiens faméliques, toute la place de Famagouste pleine de lamentations ». Et il ajoute ces mots qui semblent d'hier : « Puissent m'entendre ces chrétiens qui vivent dans leurs villes et leurs maisons, mangeant et buvant, s'entretenant en délices, et qui ne s'inquiètent pas de la Terre-Sainte. »

2. Il faut voir sur ce personnage et sur la croisade dont il fut le promoteur, l'intéressant livre de M. Jorga, *Philippe de Mézières et la croisade au XIV<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1896.

tures du <sup>xiv</sup>e et du <sup>xv</sup>e siècle, qui mériteraient, avant qu'elles ne disparaissent entièrement, d'être attentivement étudiées. Des inscriptions les accompagnent, latines ou grecques, syriaques ou arméniennes; mais sous la diversité des langues, l'inspiration est unique : elle vient en ligne directe d'Italie et procède de l'école de Giotto. Et ce n'est pas la moindre curiosité de Famagouste de trouver dans ces cathédrales gothiques, dans ces églises bâties pour des Grecs ou des Syriens, des fresques qui rappellent Avignon, Sienne, ou Florence, l'art exquis des Giotto, des Lorenzetti et des Simone Memmi.

Mais où le voyageur revient le plus volontiers, où il s'arrête le plus longuement, c'est sur la grande place qui s'étend devant la façade de la cathédrale, entre le sombre portail de la salle capitulaire et les restes délabrés du palais des Lusignan. C'était le centre de la ville : là débouchait la grande rue marchande où s'alignaient les loges des nations étrangères; là, l'évêque avait sa demeure auprès de l'habitation des rois; et là encore les Vénitiens, qui se piquaient d'érudition, avaient, entre deux colonnes, exposé le sarcophage de Vénus, qu'ils croyaient avoir retrouvé dans les fouilles de Paphos. Là, chaque pierre rappelle quelque souvenir d'histoire. Sur cette place ont passé les cortèges des couronnements, quand, dans Saint-Nicolas, les rois de Chypre venaient ceindre la couronne du royaume de Jérusalem perdu, mais non point abdicqué; sur cette place se sont déroulées les pompes des mariages, et aussi les processions religieuses escortant les saintes reliques reconquises sur les infidèles, ou jetant aux pieds des autels, pour demander merci à Dieu, toute la population de Famagouste désolée par la peste. Ici se sont arrêtés Pierre I<sup>er</sup> de Lusignan, le plus glorieux

des rois de Chypre, et son célèbre chancelier Philippe de Mézières; ici Pierre Thomas a prêché et soufflé dans les âmes la sainte ardeur qui l'animait; et c'est ici encore qu'éclata, au sacre de Pierre II, entre les podestats de Venise et de Gênes, cette futile dispute de préséance qui devait être si fatale à Famagouste; et c'est ici enfin que Catherine Cornaro, la dernière reine de Chypre, a solennellement abdiqué la couronne, et qu'en 1571, devant la cathédrale saccagée, Bragadino a subi son atroce et héroïque martyre. Ainsi, sur ce coin de terre, toute l'histoire de Chypre s'évoque, tragique ou glorieuse, devant les grands portails clos de Saint-Nicolas transformée en mosquée, mais qui demeure, aujourd'hui comme jadis, la merveille architecturale de Famagouste.

Sans doute, à l'intérieur, l'admirable cathédrale du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle a perdu les fresques qui la décoraient et que recouvre la chaux musulmane, et les vitraux de pourpre claire et d'émeraude qui, par les grandes fenêtres aux rosaces ajourées, versaient dans l'édifice une discrète lumière; mais elle a gardé la beauté de ses proportions, l'élégante simplicité de ses lignes. Et sans doute aussi le fanatisme iconoclaste des vainqueurs a décapité les gargouilles, renversé les statues qui ornaient les portails. Pourtant, malgré ses blessures, l'église dans l'ensemble demeure intacte, élégante et solide, parfaite par la pureté du style, l'exquise entente des proportions, la franchise de la construction, le caractère de distinction noble et simple. « L'artiste qui l'a conçue était assurément, on l'a dit, un praticien consommé et un homme de goût impeccable <sup>1</sup> »; et je

1. Enlart, *loc. cit.*, p. 279.



ne sais rien de plus charmant que ce chevet de Saint-Nicolas aux hautes et longues fenêtres couronnées de gables aigus, de plus imposant que cette façade admirable, cantonnée de deux hautes tours, avec ses larges fenêtres fleuronées, et ses trois portails d'un si ferme dessin et d'une décoration si heureuse.

Lorsque, au soir tombant, du haut des terrasses de Saint-Nicolas, de ces terrasses qui, en cette église gothique et française, mettent une originale note d'Orient, on contemple le vaste et morne paysage, l'impression est saisissante et profonde. Partout c'est le désert, sur la mer, dans le port qu'emplissaient jadis les vaisseaux de vingt nations, sur les massifs remparts et dans la ville morte que lentement l'ombre enveloppe, dans la campagne jaunâtre et désolée, où rien de vivant n'apparaît. Dans la lumière grise du court crépuscule, les ruines ont une misère plus navrante; et il semble vraiment, dans la grande désolation des choses, qu'on perçoive mieux, en sa triste et tragique grandeur, la catastrophe où Famagouste a succombé. Et lentement, dans l'universel silence, on redescend vers le portail qui déjà se fond dans l'obscurité, l'esprit plein de souvenirs, l'œil traversé de visions d'histoire; et lentement, comme si l'on ne pouvait s'en détacher, on redescend vers le port, sans cesse se retournant vers la haute cathédrale gothique qui, dans la nuit presque venue, dessine encore sur le ciel pâle sa svelte et robuste silhouette; et près de la porte de mer, le colossal lion de Venise, qui maintenant a un air de plus douloureuse souffrance, semble vous jeter au passage, comme un adieu, un long et désespéré regard.

## IV

Chypre avait recueilli l'héritage commercial des croisades. Rhodes en recueillit l'héritage militaire.

Après la perte de la Terre Sainte, les chevaliers de l'Hôpital, eux aussi, avaient cherché d'abord un refuge en Chypre. Mais ils étaient de trop puissants seigneurs pour se résoudre à vivre sous la tutelle des Lusignan; il leur fallait un domaine qui leur appartint en propre. En 1309, le grand maître Foulques de Villaret s'empara de l'île de Rhodes; sur ce petit royaume, bientôt accru de toutes les îles voisines, Cos, Nisyros, Symi, Calymnos, l'ordre de l'Hôpital allait régner en maître pendant plus de deux cents ans.

Aujourd'hui encore tout ce coin des mers orientales est plein du souvenir des chevaliers. A Cos, à Makri sur la côte d'Asie, on voit les ruines imposantes des citadelles qu'ils édifièrent, à Halicarnasse le merveilleux château, parvenu presque intact jusqu'à nous, qu'ils construisirent avec les débris du célèbre tombeau de Mausole. Mais Rhodes surtout est toute remplie de leurs monuments. Sur la haute falaise de Lindos, sur l'acropole que couronnait jadis le temple d'Athéna Lindienne se dresse, dominant au loin la mer, une admirable forteresse féodale : avec sa double enceinte crénelée, ses larges escaliers gravissant la pente abrupte de la colline, ses sombres portes à mâchicoulis, ses grosses tours blasonnées aux armes de l'Ordre et du grand maître Emery d'Amboise, il en est peu de plus fières; et j'en sais peu qui soient plus pittoresques, dans ce délabrement même où l'antiquité grecque et le

moyen âge latin mêlent leurs ruines, sous le superbe palmier solitaire qui flotte au vent comme un étendard. Ailleurs, à Castellós, à Monolithos, à Archangelo, d'autres châteaux forts surveillaient le pays et la mer. Mais c'est principalement à la pointe septentrionale de l'île que les chevaliers de l'Hôpital avaient concentré leur puissance, dans cette citadelle de Rhodes qu'on voit de loin se dresser sur les flots, élevant, par-dessus la grêle silhouette des moulins tournant leurs ailes blanches à la brise, la noire et robuste ligne de ses formidables remparts.

C'est de là, de ces inexpugnables forteresses que pendant plus de deux siècles, héroïquement, les chevaliers de Saint-Jean continuèrent presque seuls la croisade contre les Musulmans. Pendant plus de deux siècles, sans répit et sans trêve, leurs galères parcoururent triomphantes les mers d'Asie Mineure et de Syrie : et pour dire ce que fut cette glorieuse épopée, il suffit de rappeler les noms de ces grands maîtres, Français pour la plupart, qui, sous le manteau noir frappé de la croix blanche, défendirent si noblement la chrétienté : Hélión de Villeneuve, qui couvrit Rhodes de forteresses et conquît Smyrne sur les infidèles ; Dieudonné de Gozon, dont la gloire légendaire revit dans les fresques pâlies de Notre-Dame de Philermé ; Philibert de Naillac, qui prit Halicarnasse, et pendant vingt-cinq ans promena victorieuse, par les mers orientales, la bannière de l'ordre ; Jean de Lastic, qui, par trois fois, repoussa des murailles de Rhodes l'assaut des infidèles ; et les derniers surtout, Pierre d'Aubusson, qui pendant trois mois, payant de sa personne autant que le plus simple chevalier, résista victorieusement à tous les efforts des soldats de

Mahomet II, Emery d'Amboise, et ce Villiers de l'Isle-Adam enfin, le plus brave de tous peut-être, qui s'immortalisa par sa défense de Rhodes et inspira au sultan Soliman lui-même une admiration mêlée de respect.

C'était en 1522. Soliman avait résolu d'en finir avec ces indomptables adversaires, dont la présence sur la frontière de l'empire lui semblait tout ensemble un danger et une offense. A la tête de plus de cent cinquante mille hommes, il parut en personne sous les murs de Rhodes. Pour résister à ces forces écrasantes Villiers de l'Isle-Adam avait six cents chevaliers, environ quatre mille cinq cents soldats mercenaires, et le concours de la population grecque qui se montra — et le fait est singulièrement honorable pour la domination des chevaliers — absolument dévouée à ses maîtres latins. Malgré la disproportion du nombre, la défense fut héroïque. Vainement les remparts, attaqués sur quatre points différents, ébranlés par l'artillerie et les mines de l'assiégeant, semblaient, par leurs brèches ouvertes, offrir un passage facile aux infidèles. Dans le grand assaut du 24 septembre, les Turcs laissaient quatorze mille morts sur la place et ne gagnaient pas un pouce de terre. Vainement, dans l'attaque du 10 octobre, le bastion d'Aragon tombait aux mains des Musulmans; derrière la muraille perdue s'élevaient des remparts de fortune et la lutte continuait. Vainement la trahison du chancelier d'Amaral révélait au sultan la faiblesse croissante des assiégés : Villiers de l'Isle-Adam, indomptable, s'obstinait dans la résistance. En fait, Rhodes était perdue : ses défenseurs, diminués par tant de luttes, épuisés, n'en pouvaient plus ; pourtant, quand, le 29 novembre, les Turcs crurent emporter la

ville presque ouverte, un sursaut suprême d'énergie mit encore une fois les chrétiens debout. A l'appel du tocsin que les cloches de Saint-Jean sonnaient à toute volée, sous l'ardente parole de l'archevêque grec, appelant à la rescousse la population civile, tous, soldats et bourgeois, les femmes et les enfants mêmes, coururent aux remparts : encore une fois le Turc fut repoussé. C'était la fin. Jusqu'au 22 décembre, malgré les sollicitations de son entourage, le grand maître persista dans sa défense désespérée. Il dut céder enfin, signer, la mort dans l'âme, la capitulation, d'ailleurs honorable, que Soliman ne marchandait point à l'héroïsme des vaincus. Le 1<sup>er</sup> janvier 1523, avec ce qui restait de l'ordre de l'Hôpital, Philippe Villiers de l'Isle-Adam quitta pour toujours cette citadelle de Rhodes, ces remparts ruinés auxquels son nom demeure inséparablement attaché. Quarante mille Turcs tués sous les murailles de la forteresse montraient de quel prix sanglant le grand maître avait fait payer au vainqueur sa conquête ; et lorsque, pour la dernière fois, les galères de l'Hôpital sortirent de Rhodes, ceux qui les montaient purent se rendre ce témoignage que l'Ordre, malgré la défaite suprême, avait bien mérité de la chrétienté.

## V

Aujourd'hui Rhodes, encore habitée et vivante, ne produit pas d'abord la forte impression que fait Famagouste déserte : et, quoique mieux conservée en apparence, en fait elle est demeurée moins intacte peut-être que la ville chypriote ruinée. Dans l'antique enceinte des Hospitaliers, une population moderne

s'est établie; dans les plus belles maisons des chevaliers, des familles juives ont élu domicile. Entre les larges fenêtres du xv<sup>e</sup> siècle, aux croisées de pierre, à l'élégant encadrement sculpté, au-dessus de la porte blasonnée, une vérandah de bois s'accroche à la muraille et défigure la façade de l'ancien palais de l'Amirauté. Avec son toit en terrasse, portant au faite les anneaux de pierre qui servaient à arborer des étendards, avec son large escalier à la rampe finement ouvree, avec sa fenêtre fleurdelysée et les délicates sculptures de son portail, la Châtellenie, à demi ruinée, fait bonne figure encore, mais un marché aux poissons l'empeste et la déshonore. Ailleurs, au bout des rues couvertes en arcades, qui dans leur pittoresque demi-jour gardent l'aspect d'autrefois, brusquement on débouche sur des placettes d'Orient où, dans l'ombre d'une mosquée, des fontaines chantent sous des arbres verts. Et pour n'être point sans charme ni sans grâce, ce décor inattendu jure un peu avec les souvenirs qu'évoquent le nom et l'histoire de Rhodes.

Pour en retrouver la glorieuse mémoire, c'est ailleurs qu'il faut aller, hors de la ville, sur les glacis de ces remparts formidables, aux murailles massives, aux larges et profonds fossés, le long de ces bastions d'Auvergne, d'Italie, d'Aragon, encore ébranlés par les brèches du grand siège, à travers ces vastes cimetières turcs qui font à l'enceinte de la forteresse une seconde et mélancolique enceinte, et où dorment les quarante mille Musulmans morts à l'assaut de Rhodes. Il faut, le long du port, suivre le front de mer, avec ses vieilles tours de Naillac et de Saint-Nicolas, entre lesquelles se tendait jadis la chaîne qui fermait la passe, avec sa solide porte de Sainte-Catherine, où se lit encore le

nom du grand maître Pierre d'Aubusson, sous le bas-relief gothique qui porte des figures de saints. C'est là, devant ces redoutables murailles, où le blason de l'Ordre alterne avec les armoiries des Aubusson, des Amboise et des l'Isle Adam, sous ces robustes bastions, merveille de l'art de la fortification au xv<sup>e</sup> siècle, qu'on retrouve vraiment le souvenir des soldats héroïques qui les défendirent, de tous ces grands capitaines qui, avec tant d'abnégation et de courage, ressaisirent l'épée tombée des mains des croisés et retardèrent de plus de deux siècles le triomphe de l'Islam.

Et c'est aussi, et plus vivant encore peut-être, dans cette portion de la ville, qu'un rempart intérieur isole du reste de la cité et qui constituait à Rhodes le quartier noble et militaire, exclusivement réservé aux chevaliers. Sans doute la funeste explosion de 1856 a renversé l'ancienne cathédrale de Saint-Jean; le palais des grands maîtres, déjà fort endommagé, est devenu méconnaissable depuis que l'administration ottomane a établi une prison dans ses ruines; le couvent des chevaliers, transformé en caserne, abrite des soldats turcs sous les voûtes de son beau cloître gothique et dans l'immense réfectoire des Hospitaliers : et c'est à Versailles qu'il faut chercher les portes en bois de cyprès, couvertes de sculptures, qui le fermaient naguère et qu'un gouverneur de l'île donna en 1830 au prince de Joinville. Mais la rue des Chevaliers demeure intacte, telle ou à peu près que la virent les derniers maîtres chrétiens de Rhodes. Sur l'étroit trottoir dallé de marbre s'alignent encore les prieurés des diverses nations de l'Ordre, Angleterre et Italie, Espagne et Portugal, France et Provence, avec leurs fenêtres aux croisées de pierre encadrées de moulures, leurs gra-

cieuses tourelles en encorbellement, leurs toits plats couronnés de créneaux et que débordent des gouttières en têtes de dragons, restes exquis et presque uniques de l'architecture civile au xv<sup>e</sup> siècle. Sur les façades aux délicates sculptures, l'écusson fleurdelysé alterne avec la croix de l'Ordre et les blasons des grands maîtres et des grands prieurs ; et ce n'est point sans quelque émotion que, sur les murailles de ce prieuré de France, merveilleux joyau de l'art du xv<sup>e</sup> siècle, on lit, sous les lys de France, le vieux cri de : *Montjoie Saint Denis*, et à côté des armoiries des Aubusson et des l'Isle-Adam, ces inscriptions françaises : *Pour la maison. Pour l'oratoire. Pour Philermes*, où revit, avec le souvenir de notre pays, la dévotion fidèle des chevaliers pour leur œuvre et pour leur Dieu.

Dans l'histoire de l'art latin d'Orient, Chypre représente le xiii<sup>e</sup> et le xiv<sup>e</sup> siècles ; Rhodes, au contraire, est du xv<sup>e</sup> siècle presque tout entier. Le grand siège de 1480, le tremblement de terre du 17 décembre 1481 avaient presque complètement détruit la ville : ce fut l'œuvre des derniers grands maîtres de la relever de ses ruines, et c'est ce qui donne à ses monuments leur unité et leur intérêt. « Il n'y a peut-être pas de ville en Europe, disait Newton en parlant de la rue des Chevaliers, où l'on puisse trouver une rue qui ait si peu changé depuis le xv<sup>e</sup> siècle. » Il aurait pu en dire autant de la ville entière. Aujourd'hui encore, Rhodes offre le rare et presque unique spectacle « d'une cité française du xv<sup>e</sup> siècle demeurée presque intacte, conservée avec tous ses monuments, depuis ses églises et ses palais jusqu'à ses plus humbles demeures <sup>1</sup> ». Et

1. De Vogüé, *Les Églises de la Terre-Sainte*, p. 379.



quand, par les chaudes heures d'été, le silence règne dans ses rues désertes, quand nul bruit importun, nulle choquante réalité moderne ne viennent altérer le charme des glorieuses visions du passé, le souvenir des héros morts se fait alors étrangement précis et intense, et l'on s'attend presque à voir, à l'appel des trompettes, les chevaliers de l'Hôpital sortir, comme jadis, de leurs palais armoriés et reprendre sur les remparts, sous les plis de la bannière de Saint-Jean, le poste d'honneur et de combat qu'ils ont pendant tant d'années occupé sans faiblir contre les infidèles.

Assis en face de la vieille porte d'Amboise, à l'heure où le soleil couchant dore de ses derniers rayons les fières murailles des chevaliers, je me laisse emporter à ces visions d'histoire, qu'évoque naturellement ce silencieux et solitaire paysage. Soudain, dans les casernes turques qui couronnent le rempart, une rauque clameur éclate, puissante, sauvage et triomphale; sur le bastion voisin un clairon sonne une lente et stridente fanfare; sous la sombre voûte de la porte d'Amboise, on entend un cliquetis d'armes et sous l'arcade déserte les sentinelles turques présentent les armes dans le vide à quelque chose d'invisible et de grand. Chaque soir, dans la citadelle de Rhodes, à l'heure où la nuit tombe, le même hommage symbolique est rendu au sultan lointain, chef de l'Islam, ombre de Dieu sur la terre : et dans cette ville jadis chrétienne, dont la croix blasonne encore les palais et les tours, sur ces remparts qu'illustra l'héroïsme des Aubusson et des l'Isle-Adam, il y a un accent particulièrement tragique dans ces farouches clameurs de victoire, qui, à tant de siècles de distance, semblent célé-

brer encore la défaite de la chrétienté et l'irrésistible puissance de l'Islam.

Certes, dans cet Orient où tant de peuples ont passé, dans cet Orient de Syrie surtout auquel appartiennent Chypre et Rhodes, bien d'autres souvenirs peuvent solliciter et retenir l'attention. A Jérusalem, dans l'enceinte du Haram es Cherif, devant cette pierre brute, sommet du mont Moriah, qu'encerclait jadis le temple de Salomon, l'esprit s'en va naturellement vers cette grande histoire du peuple d'Israël, qui semble ici sortir de sa brume légendaire pour devenir presque tangible. Dans les colossales constructions de Baalbek et de Palmyre revivent, avec la mémoire des grandeurs romaines, toutes les étranges splendeurs du paganisme oriental. Ailleurs, dans les idylliques paysages de la Galilée, dans le décor morne et désolé de Jérusalem, les pieux souvenirs du christianisme naissant ont laissé leur trace, tendre et tragique tour à tour; et ailleurs c'est l'infinie séduction qu'exercent les prestigieux merveilles de l'art arabe. Sans doute toutes ces choses valent qu'on y prenne intérêt : il en est peu pourtant de plus émouvantes que ces monuments de l'Orient latin qui, à Chypre comme à Rhodes, dans les châteaux de Syrie comme dans les forteresses féodales de la lointaine terre d'outre Jourdain, rappellent tant de pages glorieuses de notre histoire. *Gesta Dei per Francos*, disait-on jadis en parlant des croisades : et c'est la France en effet qu'on retrouve dans les maisons fleurdelysées de la rue des Chevaliers comme dans les cathédrales gothiques de Nicosie ou de Famagouste. Témoins muets des gloires disparues, elles restent, dans cet Orient qui fut si longtemps une colonie fran-

çaise, les titres visibles, imprescriptibles, de l'influence — bien diminuée, hélas ! et par nos fautes — qui jadis nous y appartenait, du rôle que nous avons droit d'y jouer, qui jadis fut si considérable et pourrait encore, si nous le voulions, être grand.

## CHAPITRE IX

### Jérusalem.

Jérusalem, comme Rome, déconcerte et déçoit tout d'abord. Tant de souvenirs divers se pressent dans son étroite enceinte, tant de monuments d'époques différentes sont rassemblés entre ses murailles, tant de chapitres d'histoire s'y disputent l'attention et la curiosité du voyageur, que l'esprit se trouble d'abord et se perd dans cette apparente confusion. Sans doute, dans ce chaos, quelques grands noms émergent, Salomon et Hérode, le Christ et les premiers empereurs chrétiens, le khalife Omar et Godefroi de Bouillon, et autour de ces points de cristallisation les impressions peuvent se fixer et se concentrer. Mais à la variété des aspects extérieurs tant de sentiments divers se joignent, selon qu'on apporte à Jérusalem les simples curiosités du touriste, la pieuse émotion du croyant, la rigoureuse méthode de la science ou les préoccupations de la politique, que peu de villes en somme sont plus difficiles à peindre avec les mots qui conviendraient. Et tant d'écrivains enfin, et des plus grands, depuis Chateaubriand et Lamartine jusqu'à Pierre Loti, ont dit en des

pages éloquentes leurs enthousiasmes ou leurs désillusions, qu'il y a quelque vanité peut-être à vouloir, fût-ce en toute simplicité, parler une fois de plus de la ville sainte. Aussi s'agit-il moins ici de noter quelques impressions plus ou moins pittoresques que de chercher avec précision quelles traces a laissées sur le sol la longue histoire de cette ville où tant de civilisations ont passé, que d'essayer de résoudre quelques-uns des troublants et délicats problèmes qui se posent à Jérusalem pour toute âme de croyant, que d'indiquer enfin quelques-unes des questions si graves qui, dans tout cet Orient de Syrie, sollicitent impérieusement l'attention, je ne dis point des politiques, mais de tout homme soucieux du bon renom et des intérêts de notre pays.

## I

Jérusalem est tout ensemble chrétienne, musulmane et juive, et sous ces trois aspects elle est diversement, mais toujours également pittoresque et curieuse. Le hasard des dates m'a, en un même jour, permis de voir la ville sainte sous ce triple aspect et en a en quelque manière ramassé à mes yeux les impressions flottantes en trois tableaux contrastés d'une assez saisissante couleur.

Le dimanche que nous passions à Jérusalem était pour l'église grecque un jour de grande solennité : elle y célébrait la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. De bonne heure, conformément aux stipulations qui régissent la condition du Saint-Sépulcre, les Latins

avaient dépêché les offices pour livrer la place à leurs copartageants et rivaux; de bonne heure les Grecs avaient pris possession du chœur de la basilique; et sous les voûtes romanes où s'asseyaient jadis les chanoines institués par Godefroi de Bouillon, se déployait la longue théorie des prêtres orthodoxes, la tête couverte du haut bonnet noir, les longues robes noires toutes chamarrées d'ornements sacerdotaux et de décorations. Sur son trône, immobile et pompeux comme une icône sainte, le patriarche était assis, noble et grave figure; autour de lui, les évêques, les archimandrites, les diacres étaient hiérarchiquement rangés, têtes orgueilleuses ou mystiques; et sous l'étincellement des cierges, parmi les fumées de l'encens, montait la lente psalmodie de ces chants de l'église grecque, stridents, nasillards et puissants. A toutes les portes qui s'ouvraient sur le chœur, se pressait une foule dévote, bariolée et houleuse, où se mêlaient les visages ardents de la Syrie et les calmes figures du nord, où les oripeaux brillants de l'Orient voisinaient avec les longues tuniques sombres des moujiks russes. Et pendant que, derrière l'iconostase, le grand office déroulait ses pompes sacrées, cette foule attentive, recueillie et muette sentait vraiment, sur ses têtes inclinées, passer le souffle de Dieu.

La messe terminée, la procession se forme. Sous la haute coupole byzantine, autour de l'édicule du Saint-Sépulcre, trois fois le cortège tourne en une marche solennelle. En tête, parmi la foule compacte, des *cavas* galonnés d'argent ouvrent passage; des bannières suivent, dont les plis multicolores ondulent et cha-toient sous la poussée des fidèles; puis c'est la longue file des prêtres, portant des cierges et des bouquets de

fleurs et, dans un éblouissement d'or, le patriarche, soutenant à deux mains sur sa tête le reliquaire en forme de tiare, où sont enfermés des fragments de la sainte croix. Derrière lui, en grand uniforme, le personnel du consulat russe mêle aux pompes ecclésiastiques le prestige de la puissance laïque, protectrice de l'orthodoxie ; et la foule enfin, innombrable, se bouscule et se presse ; sur l'escalier par où la procession monte à la chapelle du Calvaire, elle oscille et déferle en longs remous de vagues humaines ; et dans l'étroit oratoire, où le patriarche agenouillé prie au pied des autels, de nouveau, sur les têtes confuses des fidèles, le grand souffle de l'émotion religieuse a passé.

La cérémonie est finie : le patriarche va rentrer au palais patriarcal. Sur le parvis noir de monde, reluisant de soleil, le cortège sort lentement des profondeurs obscures de la basilique, pendant que les cloches de bronze, frappées à grands coups de marteau, sonnent sur un rythme sauvage et triomphal. Et lentement, derrière la haute croix d'argent qui se détache en lumière sur le fond de l'église sombre, le patriarche passe environné de ses prêtres, avec un large geste de bénédiction : puissance morale devant qui tous les fronts s'inclinent, et à qui les uniformes du consulat russe, qui lui fait cortège, ajoutent comme un significatif symbole de force matérielle croissante chaque jour.

A l'angle sud-est de Jérusalem, sur la haute terrasse qui s'appuie aux murs extérieurs de la ville et qui domine les profondeurs de la vallée de Josaphat, se dressait jadis le temple de Salomon et s'élève aujourd'hui la mosquée d'Omar. C'est l'un des lieux les plus

saints de l'Islam, l'un des endroits les plus charmants de Jérusalem. Sur la grande esplanade déserte où l'herbe pousse entre les dalles disjointes, de pittoresques édifices sont posés çà et là, kiosques légers, portiques aux élégantes arcades, petites coupoles qui étincellent au soleil. Au fond de l'horizon, la mosquée El-Aksa montre sa robuste silhouette d'antique basilique chrétienne; des arbres centenaires, oliviers et cyprès, mêlent le ton sombre de leurs verdure au clair éclat des faïences; et au centre, sur un haut piédestal surélevé, auquel montent de larges escaliers de marbre, se dresse la mosquée d'Omar.

Les mots sont impuissants à dire le charme exquis de ce sanctuaire d'Islam. La prière finissait; le muezzin avait chanté aux quatre coins de l'horizon sa psalmodie sonore; les fidèles s'en allaient; et dans la paix des choses extérieures, sous le grand soleil éclatant, seuls les vieux gardiens en turban vert erraient gravement sous les arcades. Arrêtés à l'un des angles de l'esplanade, de loin nous regardions la mosquée merveilleuse, dont la haute coupole de plomb se dessine sur le ciel d'azur, dont les murailles étincelantes de faïences semblent flotter dans une légère brume bleue. A mesure qu'on approche, l'enchantement grandit : sur les clairs panneaux des revêtements, de grands dessins mystérieux flamboient en reflets multicolores; mais l'intérieur surtout est admirable. Au-dessus des hautes colonnes aux chapiteaux dorés, les mosaïques anciennes déroulent à la voûte de la coupole leurs rinceaux de verdure et d'or; par les vitraux somptueux, dessinés en arabesques et en gerbes de fleurs, un demi-jour filtre, coloré de chatoyants reflets; et par un saisissant contraste, et bien inattendu, au milieu de ces magnificences, se



dresse au centre de l'édifice, derrière la grille de fer forgé qui date du temps des croisades, le rocher brut, sommet du mont Moria, qui, dans cet édifice musulman, évoque brusquement les plus lointains souvenirs de l'histoire d'Israël et fait sortir de la brume légendaire qui les enveloppe les temps mêmes de Salomon.

Nulle part mieux qu'en cet édifice, l'un des monuments les plus authentiques qui se rencontrent à Jérusalem, on ne sent plus profondément le charme pénétrant de l'Islam; et sous la mystérieuse obscurité des voûtes comme dans la grande clarté de la cour déserte, volontiers, sur cette esplanade sacrée qui fut tant de fois le théâtre des résistances suprêmes, sur cette terre arrosée de tant de carnages, on s'oublie à rêver longuement de paix et de tranquillité.

Pendant que les derniers rayons du soleil font étinceler les claires faïences et dorent les coupoles de la mosquée d'Omar, nous descendons au pied de l'enceinte sacrée, dans l'étroit couloir qui s'ouvre entre des masures délabrées et la puissante muraille du Haram es Chérif. Là se trouve ce *mur des Lamentations*, où chaque vendredi les Juifs viennent pleurer sur la destruction de Jérusalem.

Comme c'est le temps de la nouvelle année israélite, c'est fête aujourd'hui, et il y a foule. Riches et pauvres, Juifs d'Espagne, d'Allemagne ou de Pologne, se pressent sous le haut rempart aux assises colossales, les uns en costumes somptueux, vêtus de ces grands caftans de velours aux couleurs éclatantes que bordent de larges fourrures, les autres en guenilles, en oripeaux sordides, tous mêlés et confondus. Et tous, le front incliné contre le mur, pleurent sur la ruine de

Sion de véritables et touchantes larmes ; et de la foule pressée montent les versets de ce dialogue admirable, chant de deuil et de confiance aussi, d'une si rare et si puissante beauté :

LE CHANTRE. — A cause du palais qui est dévasté,

LE PEUPLE. — Nous sommes assis solitaires et nous pleurons.

LE CHANTRE. — A cause du temple qui est détruit,

LE PEUPLE. — Nous sommes assis solitaires et nous pleurons.

LE CHANTRE. — A cause des murs qui sont abattus,

LE PEUPLE. — Nous sommes assis solitaires et nous pleurons.

LE CHANTRE. — A cause de notre majesté qui est passée,

LE PEUPLE. — Nous sommes assis solitaires et nous pleurons...

Et certes, il y a quelque chose d'étrange dans cette griserie communicative qui met de vraies larmes aux yeux de ces hommes qu'un instant auparavant, dans les ruelles voisines, on rencontre calmes, indifférents ; il y a quelque chose de touchant aussi dans ce deuil d'un peuple qui ne veut pas être consolé. Et certes on en peut sourire, et beaucoup de voyageurs ne s'en font point faute à Jérusalem ; pour moi, je n'en ai point envie, tant ce spectacle est profondément et sincèrement émouvant. Et certes on peut railler enfin les utopiques espérances du sionisme ; mais on ne saurait assez admirer cette tenace fidélité qui ramène Israël au pied de ces murailles qui entourent le Temple, cette triste et obstinée espérance qui chaque semaine ramène les Juifs de Jérusalem vers ce qui reste de leur patrie historique, de la seule terre où la destinée leur ait jamais donné de vivre une existence de peuple.

## II

Telles sont quelques-unes des impressions qu'offre au touriste curieux de pittoresque la moderne Jérusalem. Peut-être est-il plus intéressant encore de chercher, sur ce sol bouleversé par tant de catastrophes, ce qu'on peut retrouver de la Jérusalem antique.

Lorsque, vers l'an 1000 avant l'ère chrétienne, David s'empara de Jérusalem et établit sur la colline orientale, celle où se dresse aujourd'hui la mosquée d'Omar, la capitale du peuple juif, l'histoire monumentale de la ville commença. Sous son règne, plus encore sous celui de son fils et successeur Salomon, un esprit nouveau anima Israël : pour la seule fois peut-être dans son existence historique, il rêva de grandeur politique et de splendeur profane. Les quarante années de paix du règne de Salomon conduisirent à son apogée ce fragile essai d'empire juif. Sous un roi peu fanatique, riche et voluptueux, épris de luxe et de pompes, docile aux influences étrangères, Jérusalem devint une capitale : son enceinte s'agrandit; sur la colline du Moria, un palais splendide s'éleva pour le prince, et plus au nord se dressa le Temple, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le Haram es Chérif. Le luxe des bâtiments fut prodigieux, et les Phéniciens, qui en furent les artisans, y multiplièrent les merveilles.

Le souvenir de cette époque de gloire mondaine qui, selon l'expression de Renan, fut « le divertissement et la part du sourire dans ce grand opéra sombre qu'a créé le génie hébreu », est demeuré profondément

gravé dans l'esprit des générations postérieures : l'imagination populaire a incarné dans le nom de Salomon tous les prestiges et toutes les gloires. Pourtant, si l'on se demande ce qui reste des constructions qu'il éleva, il faut dire nettement qu'aucun vestige certain n'en subsiste. La ville dont il bâtit l'enceinte ne coïncidait point avec la moderne Jérusalem, embrassant au sud des portions que la muraille actuelle laisse en dehors et remontant moins haut vers le nord. Les blocs d'appareil colossal, ce *mur des Lamentations* par exemple, où l'on voudrait retrouver les substructions des terrasses salomonniennes, datent incontestablement du temps d'Hérode : et quant aux restaurations ingénieuses où l'on a tenté de remettre sous nos yeux l'aspect du Temple, il faut avouer que, malgré tout leur mérite, elles sont, en l'absence de tout document précis, passablement hypothétiques. Tout ce que l'on peut avec certitude attribuer, sur le sol de Jérusalem, sinon au temps même de Salomon, du moins à l'époque des rois de Juda, c'est le vieil aqueduc souterrain creusé dans le roc du mont Moria et qui amenait les eaux, si nécessaires à l'alimentation de la ville, de la vallée du Cédron dans la piscine de Siloé ; une vieille inscription permet en effet de rapporter avec certitude ce travail à l'époque d'Ezéchias. On y peut ajouter le canal voûté qui court au fond de la vallée du Tyropaeon, quelques citernes creusées dans l'enceinte du Haram, et peut-être les deux grands monolithes engagés dans l'intérieur de la *Porte Dorée*. Quant aux tombeaux des rois, ils restent à découvrir, et personne ne les cherche plus aujourd'hui dans la nécropole, d'époque bien plus récente, que De Saule baptisa à tort de ce nom retentissant.

Vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Hérode le Grand était roi des Juifs. Intelligent, habile, très épris de civilisation grecque et ne se soutenant que par l'appui de Rome, il aimait peu la vieille tradition juive et rêvait pour Israël un renouveau de grandeur profane. Aussi, pour l'éclat extérieur, son règne put rivaliser avec celui de Salomon. Lui aussi fut un grand bâtisseur, et sous sa main Jérusalem prit un aspect nouveau. Son palais, élevé sur la colline occidentale de la ville, fut une merveille de luxe et d'élégance, cachée à l'abri des tours grandioses qui le transformaient en une forteresse. La reconstruction du Temple fut un travail plus colossal encore : la superficie doublée des terrasses, les remblais prodigieux dressant l'édifice à d'immenses hauteurs au-dessus des vallées voisines, la beauté des matériaux substitués à tout ce qui restait des bâtisses anciennes, les magnificences du style hérodien firent de l'édifice une merveille et méritèrent vraiment à Hérode le nom de nouveau Salomon.

La moderne Jérusalem a gardé la trace de ces splendeurs. Les sondages profonds opérés sur les angles sud-est et sud-ouest de l'enceinte du Haram démontrent que, depuis les fondations posées sur le roc, les colossales murailles qui entourent le Haram sont certainement l'œuvre d'Hérode, et que dans ses grandes lignes la surface du Haram représente exactement l'emplacement occupé par le temple hérodien. Au-dessus de la vallée du Tyropaeon, des ponts dont on voit les restes mettaient le Temple en communication avec la ville ; et sur la face méridionale de l'enceinte on remarque encore les portes antiques, en particulier la curieuse *porte double*, par où l'on pénétrait dans le sanctuaire

reconstruit par Hérode. Sous la terrasse du Haram, les substructions colossales disent l'effort accompli pour établir la gigantesque esplanade, et dans la moderne Jérusalem c'est le nom et le siècle d'Hérode qu'à chaque pas les monuments évoquent, depuis la tour dite de David jusqu'aux tombeaux, décorés des noms d'Absalon et de Zacharie, qui peuplent la solitude désolée de la vallée de Josaphat.

### III

Mais ce qui, dans cette ville d'Hérode, attire par dessus tout la curiosité, ce sont les souvenirs qu'elle a pu garder de la vie et de la mort du Christ. Dans cette Jérusalem sanctifiée par la passion du Sauveur, quelque chose en effet s'impose impérieusement à la piété du croyant comme à l'attention du sceptique : quelles traces y peut-on retrouver de la divine figure de Jésus? Cette église du Saint-Sépulcre, que se disputent tant de confessions diverses, recouvre-t-elle vraiment le tombeau du Christ et l'emplacement du Golgotha? Cette *Voie douloureuse*, dont les Franciscains ont étiqueté chaque pierre, montre-t-elle vraiment les stations du chemin de la croix, et ces églises enfin, qui s'élèvent sur chaque point consacré par la tradition évangélique, sont-elles de vains édifices ou bien correspondent-elles à des réalités?

Lorsque, au commencement du iv<sup>e</sup> siècle, le triomphe du christianisme permit la libre recherche des lieux sanctifiés par ses origines, Jérusalem et ses alentours se peuplèrent d'une multitude d'églises. Sur l'emplacement du Saint-Sépulcre retrouvé par sainte

Hélène, sur le mont des Oliviers consacré par l'Ascension du Sauveur, à l'endroit où la tradition fixait le Cénacle, la maison de Sainte-Anne ou le tombeau de la Vierge, partout des basiliques s'élevèrent, et les souverains chrétiens des âges postérieurs, Eudoxie au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, Justinien au <sup>vi</sup><sup>e</sup>, continuèrent à Jérusalem cette œuvre de pieuse consécration. La ferveur des pèlerinages, qui durant tout le moyen âge entraîna d'un élan ininterrompu les pieux voyageurs vers la ville sainte, acheva de fixer la tradition des lieux saints, et les guides composés à l'intention des pèlerins s'appliquèrent à localiser chaque épisode des récits évangéliques. Aujourd'hui la précision des détails topographiques est devenue d'une netteté si inquiétante, qu'elle surprend le savant et choque les âmes croyantes elles-mêmes; et vraiment, pour s'émouvoir à tous ces lieux saints contestables, pour se prosterner devant ces miraculeuses empreintes dont les personnages de l'Évangile ont marqué le sol de roc de la Judée, il faut la foi d'un pèlerin russe. Et certes il y a, je le veux bien, quelque chose de touchant et de respectable dans l'ardeur crédule de ces âmes simples, de ces pauvres gens qui, venus de si loin, ont voulu en quelque manière étreindre l'Évangile, dans « l'amour impérieux de ces humbles qui ont voulu toucher ». On a le devoir pourtant d'examiner sur quels éléments scientifiques sont fondées ces croyances. Et aussi bien la foi n'est-elle nullement intéressée à ces recherches : on peut, sans cesser de croire à la divinité du Christ, discuter l'authenticité du Saint-Sépulcre, et la tradition telle que l'ont fixée les Franciscains n'est point, je le sais, même pour des esprits profondément religieux, un dogme intangible et sacré.

Or il faut avouer que, de la ville où le Christ a passé, de cette ville d'Hérode, détruite de fond en comble par Titus, recouverte par la reconstruction d'Hadrien, interdite pendant des siècles aux juifs et aux chrétiens, il n'est point aisé aujourd'hui de reconnaître les dispositions essentielles, et qu'au temps même de sainte Hélène, cette recherche devait être déjà fort délicate. La question se pose donc de l'authenticité du Saint-Sépulcre, et l'on s'inquiète de trouver dans un endroit si resserré le tombeau du Christ et le Calvaire ; on se demande, non sans apparence de raison, si l'emplacement traditionnel du Golgotha n'était point, dès l'époque d'Hérode, compris dans l'intérieur de la cité. Pourtant plusieurs motifs plaident en faveur de la tradition, et comme le dit Renan, « s'il n'y a pas de raison décisive pour placer le Golgotha à l'endroit précis où, depuis Constantin, la chrétienté tout entière l'a vénéré, il n'y a pas non plus d'objection capitale qui oblige de troubler à cet égard les souvenirs chrétiens ». On n'en saurait dire autant de beaucoup d'autres données traditionnelles, déplacées d'âge en âge au gré des visiteurs ou fixées à des époques assez récentes, telles que les stations de la *Via dolorosa*, qui n'ont été établies qu'au xvi<sup>e</sup> siècle. Et l'on conçoit que de bons esprits soient scandalisés ou écœurés de cette abondance de détails minutieux et précis qui ôtent à l'Évangile son charme et éveillent un scepticisme invincible, et que pour beaucoup d'âmes pieuses, pour celles-là surtout peut-être, la visite de Jérusalem apporte quelque déception.

Il est même devenu de mode, je le sais, de parler de cette désillusion, et Loti l'a traduite en des pages éloquentes. Et sans doute la concurrence religieuse que se font autour du Saint-Sépulcre les diverses confes-



sions a quelque chose, en soi, de médiocrement édifiant; certaines cérémonies, comme celle du feu sacré, ont, outre je ne sais quel air de supercherie déplaisante, des allures désordonnées et débridées plus choquantes encore; et sans doute aussi beaucoup des emplacements consacrés par la tradition sont étrangement problématiques, et trop de bâtisses modernes enfin altèrent aujourd'hui l'aspect de l'antique Jérusalem. Pourtant, sur les collines qui entourent la ville sainte, on ne trouve point autant d'usines qu'il en fume dans le livre de Loti, et je n'ai rien vu qui rappelle, dans cet âpre pays désolé, cette banalité de banlieue parisienne dont parle l'auteur de *Jérusalem*. Certes il y a du clinquant et du mauvais goût dans la décoration du Saint-Sépulcre, et notre froide piété du nord s'offusque de la familiarité avec laquelle, en Orient comme en Italie, les fidèles traitent le saint lieu. Certes il y a quelque chose de navrant dans cette pieuse minutie qui ratisse le Gethsémané comme un jardin de presbytère. Et pourtant, l'impression dominante qui se dégage partout de Jérusalem est absolument, profondément religieuse. Voyez, dans ce Saint-Sépulcre même partagé entre tant de cultes, la ferveur de la foule, et de quel cœur, malgré la différence des rites, tous font monter la même prière vers le même Dieu. Voyez ces pèlerins qui, de tous les coins du monde, accourent vers la ville sainte, au prix de quelles fatigues, à travers quels dangers, longues théories pieuses de pauvres gens qui ont voulu vivre à Jérusalem, et qui souvent viennent y mourir. Et qu'importe alors que les pierres devant lesquelles ils s'agenouillent soient plus ou moins authentiques : ne sont-elles point consacrées en quelque façon par les

larmes et les prières qui y furent répandues? Et qu'importe surtout le détail des choses, impossible à fixer : la nature est demeurée la même, et elle rend à nos yeux les paysages sur lesquels se sont reposés les regards du Christ.

Lorsque, du sommet du mont des Oliviers, Jérusalem tout entière se découvre au regard, avec ses murailles fauves, sa mer montante de toits et de coupoles, son paysage âpre et désolé; lorsque, au premier plan, par delà les tombes de la vallée de Josaphat, la merveilleuse enceinte du Temple se dessine dans sa splendeur; en face de ce panorama admirable, nulle impression discordante ne vient troubler l'émotion. Peu importe alors que ce soit ici ou là que le Christ ait pleuré sur Jérusalem : une chose est certaine, c'est que d'ici ses yeux plus d'une fois se sont arrêtés sur la cité sainte et l'ont vue telle qu'elle nous apparaît encore. Lorsque au soir, le long des murailles extérieures, dans l'ombre grise déjà du crépuscule, le regard plonge dans les solitudes désolées de la vallée de Josaphat, l'émotion n'est pas moins intense. Sur la gauche, Gethsémané, dans la lumière douteuse, montre ses oliviers centenaires et laisse oublier ses grâces trop apprêtées; à droite, Siloë confond ses maisons grises avec les pentes fauves de la montagne; en bas, les grands tombeaux de Zacharie et d'Absalon dressent au-dessus du val du Cédron leur masse sombre et puissante. Ici encore le Christ a passé. Il y a là un petit pont, seul point où jadis on franchissait le torrent. « Par une soirée de cette même saison, dit Loti dans une belle page, vers la fin d'un jour de printemps comme celui-ci, Jésus, en cet endroit même, a dû passer. La muraille du Temple — devenue celle du Haram es-Cherif — s'étendait là-haut, en ce temps-là comme

aujourd'hui, découpée peut-être sur des nuages pareils ; ses assises inférieures du reste étaient celles que nous voyons encore, et son angle sud qui domine si superbement l'abîme se dressait dans le ciel à la même place ; tout cela seulement était plus grandiose, car ces murs du Temple, enfouis à présent de vingt-cinq mètres dans de prodigieux décombres, avaient jadis cent vingt pieds de haut au lieu de cinquante et devaient jeter dans la vallée une oppression gigantesque. Siloé sans doute était moins en ruines, et Ophel existait encore ; l'inouïe désolation annoncée par les prophètes n'avait pas commencé de planer sur Jérusalem. Mais il y avait la même lumière et les mêmes lignes d'ombre. Le vent des soirs de printemps amenait le même frisson et charriait les mêmes senteurs. Les plantes sauvages — petites choses si frêles et pourtant éternelles, qui finissent toujours par reparaitre obstinément aux mêmes lieux, par-dessus les décombres des palais et des villes — étaient, comme maintenant, des cyclamens, des fenouils, des graminées fines, des asphodèles. Et le Christ, en s'en allant pour la dernière fois, put promener ses yeux, distraits des choses de la terre, sur ces milliers de petites anémones rouges, dont l'herbe des tombes est ici partout semée, comme de gouttes de sang<sup>1</sup>. »

A tous les siècles de son histoire, Jérusalem n'a été que par la religion. Vénérée par les Juifs comme leur patrie temporelle et spirituelle, adorée par les chrétiens comme le berceau de leur foi, respectée par les musulmans comme l'un des principaux sanctuaires de l'Islam, toujours elle a été un lieu saint. Jamais elle

1. Loti, *Jérusalem*, p. 122-123.

ne fut une grande capitale mondaine, une grande ville de commerce ou d'industrie. Aujourd'hui encore elle garde ce caractère. Elle est petite et pauvre; son sol est aride et triste; mais au mirage prestigieux des souvenirs sacrés, à la puissance d'émotion religieuse qui se dégage d'elle, elle doit une incomparable et prodigieuse grandeur.

#### IV

Il y a enfin à Jérusalem une dernière chose à chercher, supérieure aux satisfactions pittoresques du touriste, aux curiosités du savant, aux pieuses émotions même du chrétien : il y a des enseignements à y recueillir.

Il y a quelques années, un homme politique, alors fort en vue, répondait, comme on lui parlait des intérêts de la France en Orient : « Du côté de l'Orient, la France finit à Marseille. » Il faut bien se garder d'en croire cette parole ironique, désabusée et menteuse. Par delà la Méditerranée il y a, en Palestine et dans la Syrie entière, comme un prolongement de la France qui ne saurait nous laisser indifférents. A Beyrouth, les Jésuites français ont des écoles primaires, où ils reçoivent près de 700 élèves, un établissement d'enseignement secondaire qui en a 450, une faculté de médecine qui compte près d'une centaine d'étudiants. Dans le Liban, le même ordre entretient des écoles florissantes : le collège de Saint-Joseph d'Antoura a 275 élèves, les écoles secondaires et primaires de Zahlèh plus de 600, et pour l'ensemble de la province du Liban, les établissements latins donnent l'instruction à plus de 2 800 garçons et de 1 800 filles. A Damas, le collège des Laza-

ristes a 200 élèves, et l'ensemble des écoles catholiques de la ville reçoit plus d'un millier de garçons et plus de 300 filles. Ailleurs, à Tripoli, à Tyr, à Sidon, les Lazaristes et les Frères de la doctrine chrétienne, les Sœurs de Saint-Joseph, les Filles de la Charité, d'autres encore dirigent des établissements nombreux, et la conséquence c'est que dans toute la Syrie, à Beyrouth comme à Damas, et dans le Liban tout entier, le français est une langue couramment comprise et parlée. A Jérusalem, les œuvres d'éducation catholiques ne sont pas moins nombreuses : dans la seule ville sainte, les écoles latines reçoivent 640 garçons et 600 filles, et celles de Bethléem donnent l'enseignement à 705 garçons et 465 filles. Dominicains et Frères des Écoles Chrétiennes, Sœurs de Saint-Joseph, Dames de Sion, Filles de la Charité se partagent la tâche, et je ne parle ni des établissements hospitaliers qu'ils entretiennent, ni des recherches scientifiques qui se poursuivent à Saint-Étienne chez les Dominicains, à Sainte-Anne chez les Pères Blancs, et dans cette hospitalière maison de Notre-Dame de France, chez ces Augustins de l'Assomption, si savants et d'un si libre esprit dans leurs travaux de science, si pleinement dégagés de « la fièvre hiérosolymitaine », de ses oiseuses querelles et de ses mesquines rivalités. Et voici le grand miracle que produit la Terre Sainte : tous ces religieux, d'un commun effort, travaillent, sous le protectorat séculaire de la France, à maintenir en Palestine et en Syrie notre influence traditionnelle. A distance, on peut croire parfois que, dans leur zèle pieux, ces ordres ont peu à peu laissé s'oblitérer le sentiment de la patrie : rien n'est plus injuste et plus faux. Je n'ai point oublié de quel accent, chez les Jésuites de Beyrouth,

le supérieur nous disait : « Notre maison est toute française », et ce qui m'a frappé le plus à Notre-Dame de France, chez ces Assomptionnistes qui chez nous administrent Lourdes et dirigent la *Croix*, ce n'est point seulement la cordialité de l'accueil, la sûreté de la science, la liberté de la discussion, la hauteur du milieu intellectuel et moral; c'est le souci surtout, à l'hôpital comme à l'école, de travailler pour la France de tout cœur.

Au moment où nous arrivions à Jérusalem, un spectacle avait d'abord frappé nos yeux : sur les hautes terrasses de Notre-Dame de France, le drapeau national était arboré, et de loin il semblait de ses plis couvrir la ville sainte, maintenir nos droits sur le pieux et lointain héritage légué par les croisades et conservé, au prix d'efforts héroïques, par « la croisade sans armes des Franciscains » et l'infatigable ténacité des ordres latins. Hélas ! ce spectacle symbolique, si flatteur pour notre amour-propre, ne correspond plus guère à la réalité. Il faut bien se résoudre à voir les choses comme elles sont. Or il est certain que notre consulat général fait assez petite figure à l'ombre des énormes établissements russes qui couvrent les collines à l'ouest de la ville, et que le drapeau du tsar, hissé sur l'emplacement même où fut jadis le camp des croisés, domine de ses larges plis déployés et éclipse un peu le nôtre. Chaque année les pèlerinages russes amènent à Jérusalem un plus grand nombre de fidèles ; chaque année voit s'accroître l'étendue des bâtiments russes, groupés, comme une forteresse politique et religieuse, autour du consulat général et de la haute cathédrale aux coupoles vertes. Ce n'est pas tout. D'autres concurrences non moins âpres battent en brèche notre influence.

L'Autriche et l'Italie se sont souvenues qu'elles aussi étaient puissances catholiques, et elles cherchent à se substituer à nous dans la protection de leurs nationaux : et est-il besoin de rappeler enfin le triomphal voyage que l'empereur allemand faisait récemment en Palestine, pour inaugurer l'église magnifique édiflée sur les ruines de l'antique hôpital, que fondèrent les chevaliers français de Saint-Jean de Jérusalem?

Il y a quarante ans environ, au temps où l'expédition de Syrie avait conduit nos soldats dans ces régions lointaines, de Beyrouth à Jérusalem, la France était la grande puissance politique et religieuse, ou plutôt elle était la seule. Aujourd'hui les événements ont fait notre rôle plus modeste. Certes notre gouvernement n'a point abdiqué ses droits séculaires et ses ambitions passées, et on ne saurait trop louer le zèle patriotique, l'intelligente activité, le courage calme dont, parmi tant d'obstacles, font preuve nos consuls du Levant. Sans doute à l'action publique, qui a ses limites, l'initiative privée joint ses efforts, et on ne saurait trop louer l'activité de cette *Alliance française*, dont l'attention s'est de bonne heure portée vers la Syrie, et qui y soutient d'une si agissante sympathie nos écoles d'Orient, sans distinction de confession, pourvu que par leur enseignement, elles répandent la langue, la civilisation et l'influence françaises. Et certes enfin l'œuvre accomplie par les ordres religieux est admirable, et on ne saurait trop louer l'infatigable ardeur, l'abnégation stoïque, la patience prodigieuse, l'intelligente activité dont nos religieux multiplient en Syrie les témoignages. Et pourtant ce n'est point sans tristesse qu'à côté des glorieux souvenirs du passé, de ces monuments qui semblent le signe visible de l'em-

preinte mise par la France sur ce pays, on constate le recul lent, mais réel, de notre influence, l'insensible mais incontestable diminution de notre prestige. C'est le regret poignant, l'impression pénible et grave qu'on rapporte de Jérusalem : et pourtant, de toutes les contrées de l'Orient, la Syrie est celle qui se rattache le plus intimement à la France par les traditions, les sympathies, et les intérêts; et il y faudrait si peu de chose peut-être, si l'on voulait, pour que notre rôle y restât ou y redevînt grand.





# TABLE DES MATIÈRES

---

## CHAPITRE I

### Dans la Dalmatie romaine. — Le palais de Dioclétien à Spalato.

L'abdication de Dioclétien. — Le palais impérial de Salone. — La fondation de Spalato et les ruines de Salone.	1
I. Spalato moderne. — L'exploration et la restauration des monuments antiques. — Mgr Fr. Bulitch.....	4
II. La villa d'Hadrien à Tibur et le palais de Dioclétien. — Description du palais. — Le plan. — La cour intérieure. — La chapelle. — Le mausolée. — La légende de Dioclétien.	10
III. Importance historique du règne de Dioclétien. — Importance artistique du palais de Spalato. — Évolution de l'architecture et de la décoration. — Origines et influences de cet art.....	22

## CHAPITRE II

### Dans la Dalmatie romaine. — Les fouilles de Salone et les origines chrétiennes.

Le paysage et l'histoire de Salone.....	32
I. L'exploration de Salone. — Le musée de Spalato. — Mgr Fr. Bulitch.....	34
II. L'archéologie et l'histoire des origines chrétiennes. — Importance du cimetière de Salone.....	38
III. La nécropole de Manastirine. — Son histoire. — Le domaine des Ulpii. — Asclépie et saint Anastase. — L'aire	

des martyrs. — La basilique. — La dévastation du cimetière. — Les mosaïques de Saint-Venance.....	43
IV. La nécropole de Marusinac. — Le baptistère. — Le congrès d'archéologie chrétienne de 1894.....	58

## CHAPITRE III

## Chez les Slaves de l'Adriatique.

## Les souvenirs de la France en Dalmatie.

Le charme de la Dalmatie.....	63
I. Napoléon et la Dalmatie. — La croisière du <i>Sénégal</i> ..	64
II. Zara. — Spalato. — Raguse.....	67
III. Venise et la Dalmatie. — L'occupation française en Dalmatie. — Dandolo et Marmont. — La question des races en Dalmatie.....	76

## CHAPITRE IV

## En Bosnie-Herzégovine.

Religions et races de la Bosnie. — Géographie, administration et histoire. — Importance de la question bosniaque.	86
I. Le pays. — La vallée de la Narenta. — Serajevo. — Ilidze. — Jaice et le lac de Jezero. — La vallée de la Drina. — La gendarmerie bosniaque.....	90
II. L'administration autrichienne en Bosnie. — La question des races. — Les musulmans. — La question agraire. — Solutions et résultats.....	100
III. L'œuvre de l'Autriche. — Les méthodes de gouvernement. — L'œuvre de civilisation. — Sentiments de la population indigène. — L'immigration étrangère. — Bosnie et Hongrie.....	110
IV. La Bosnie et la monarchie austro-hongroise. — La langue. — La race. — Importance politique de la question de Bosnie.....	121

## CHAPITRE V

## Les fouilles de Delphes.

I. Le site. — L'histoire de Delphes. — L'établissement d'Apollon. — La prospérité et l'influence de Delphes. — La guerre sacrée. — Delphes au m <sup>e</sup> et au n <sup>e</sup> siècle. — La décadence de Delphes.....	128
II. Les fouilles. — Les premières explorations. — La con-	

vention de 1891. — Résultats de l'exploration. — <i>L'Hymne à Apollon</i> .....	139
III. La topographie du sanctuaire. — La voie sacrée. — Les monuments et les trésors. — Le temple. — Le théâtre. — Le stade.....	144
IV. L'oracle. — Les consultations de la Pythie. — L'amphictyonie. — Les richesses sacrées de Delphes et les comptes des <i>Naopes</i> . — Les jeux pythiques. — Les hymnes à Apollon et la musique grecque.....	157
V. Les œuvres d'art. — Les trésors de Sicyone, de Cnide et d'Athènes. — <i>L'Aurige</i> . — Les autres œuvres d'art. — Importance des fouilles de Delphes.....	166

## CHAPITRE VI

## La Sainte-Montagne de l'Athos.

La presqu'île de l'Athos. — Le voyage de la Sainte-Montagne.....	178
I. Nicéphore Phocas et saint Athanase. — Fondation de Lavra. — L'histoire de l'Athos. — Construction des monastères. — Organisation de la communauté. — Les révolutions. — L'aspect actuel.....	182
II. Organisation actuelle de l'Athos. — Monastères, <i>skites</i> et <i>kellia</i> . — La règle monastique.....	189
III. Le couvent de Lavra. — La peinture byzantine à l'Athos. — Le monastère de Vatopédi.....	193
IV. Rossikon. — Les Russes à l'Athos. — La lutte des races.....	200

## CHAPITRE VII

## Constantinople. — Notes et souvenirs.

L'arrivée à Constantinople. — Le Bosphore.....	205
I. Le bazar. — Les mosquées. — Sainte-Sophie.....	207
II. Le <i>Selamlık</i> . — Les derviches. — La fête des Persans.	211
III. Eyoub. — La grande muraille. — Les sarcophages de Sidon. — Le Vieux Sérail. — Dolma-Baghtché.....	216
IV. Les îles des Princes.....	223

## CHAPITRE VIII

## Villes mortes d'Orient. — L'art français à Chypre et à Rhodes.

L'Orient latin.....	226
I. Le royaume français de Chypre. — Les monuments..	227

II. Famagouste. — Sa prospérité commerciale au xiv <sup>e</sup> siècle. — Le roi Pierre I <sup>er</sup> . — La chute de Famagouste.	231
III. État actuel de Famagouste. — Les souvenirs de Venise. — L'architecture gothique à Chypre. — La cathédrale de Famagouste.....	240
IV. Rhodes. — Les chevaliers de Saint-Jean. — Le siège de Rhodes.....	251
V. Les monuments. — Les remparts. — La rue des Chevaliers.....	254

## CHAPITRE IX

## Jérusalem.

I. Paysages de Jérusalem. — Le Saint-Sépulcre. — La mosquée d'Omar. — Le mur des Lamentations.....	261
II. L'histoire monumentale de Jérusalem. — Salomon. — Hérode.....	268
III. Les souvenirs du Christ. — La question du Saint-Sépulcre. — La Voie douloureuse. — La désillusion hiérosolymitaine. — Les paysages de l'Évangile.....	271
IV. La France en Orient. — Les établissements latins. — La concurrence étrangère. — Le protectorat des Lieux Saints.....	277